Digitized by Google



Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

LE ROMANT SATYRIQVE DE IEAN DELANNEL,

Eſcuyer Seigneur du Chaintreau & du Chambort.





A PARIS,

Chez TOVSSAINCT DV BRAY, ruë Sainct Iacques, aux Epics-meurs.

M. DC. XXIIII.

Auec Priuilege du Roy.



Digitized by Google



A TRES-HAVT ET TRES-PVISSANT PRINCE MONSEIGNEVR LOVIS DE LORRAINE,

Prince de Phaltzbourg, Comte de Boulay, de Bitſche, & d'Honbourg, Baron d'Aſpremont, de Neufchaſteau, & de Champigny, &c.



ONSEIGNEVR,

L'vn des plus ſignalez aduãtages que les hommes tirent de la Vertu, quand ils ſont montez à quelque éminent degré de perfection, c'eſt à mon aduis d'eſtre connus non ſeulement de

tous ceux de leur pays, mais encores des nations eſtrangeres qui reuerent leur nom, combien qu'elles n'ayent iamais veu leurs perſonnes. L'effort des plus grands Capitaines tend là, le deſir des plus doctes perſonnages s'y arreſte, les ſciences & les arts n'ont point d'autre but; & les deſſeins d'vn chacun s'eſleuent à cet inexprimable bon-heur. Et à n'en point mentir, que peut-on deſirer de plus honnorable? que peut-on treuuer de plus vtile? & que peut on s'imaginer de plus illuſtre, que de voir ſon nom chery dans ſon païs, & paſſer glorieuſement les montagnes inacceßibles, les mers orageuſes, & les deſerts inhabitables, pour eſtre reueré, que ie ne die adoré de tout le monde, voire meſme des peuples les plus barbares de la terre? Certes l'experience nous monſtre tous les iours que c'eſt vne honte ſi inſupportable de ne connoiſtre point

Digitized by Google

ceux, qui par de loüables & preſque diuines qualitez ſurpaſſent tous les autres hommes, & ſont comme les vniques merueilles de noſtre ſiecle, que quand nous en entendons parler, tant s'en faut que nous oſiõs faire paroiſtre que nous ne les connoiſſons pas, qu'au contraire la vanité nous pouſſe bien ſouuent à nous vanter d'eſtre de leurs intimes amis. Mais il eſt certain que la gloire eſt plus grande de connoiſtre, & d'eſtre connu d'vn perſonnage de qui les loüanges s'eſpandent par tout où le Soleil ſe fait voir, que non pas d'eſtre eſtimé d'vne infinité de gens, qui au lieu de connoiſtre ceux que la vertu comble d'honneurs, ne ſe connoiſſent pas eux-meſmes. C'eſt icy, Monſeigneur, la principale raiſon qui a fait deſirer à ce braue & inimitable Ennemidor, qui iuſques icy n'a voulu eſtre connu de perſonne, de ſe faire connoiſtre à voſtre Excel-

lence, qui aſſeurément ne luy refuſera pas vn fauorable accueil, quand elle aura ſceu ſa fortune & ſes exploits genereux, puis que vous faites eſtat de tous ceux qui le meritent, & qui implorent voſtre faueur. Et comment pouuoit-il mieux perdre le nom d'Agnotos, qui eſt le premier qu'il a eu, & qui ſignifie inconnu, qu'en ſe faiſant connoiſtre à vous, que toute la Chreſtienté connoiſt pour eſtre pieux, liberal, vaillant, courtois, genereux, & doüé de toute autre ſorte de vertus autant que Prince qui viue? Pouuoit il prendre vn meilleur conſeil que de ſe donner à vous, Monſeigneur, à qui tous les gens de bien donnent leurs vœux, leurs penſees, leurs cœurs, & leurs affections? Il eſt vray qu'il euſt eſté bien receu en France parmy cette prodigieuſe multitude de tres grands Princes, & de tres-puiſſans Seigneurs qui eſleuēt la pompe & la magnificen-

ce de cette Cour-là, par deßus toutes celles des plus superbes Monarques de la terre. Mais y ayãt ouy publier vos loüãges par la bouche de la Renommee, qui rauit tout le monde en les racontant, il a voulu tesmoigner, en se venant ietter à vos pieds, qu'il est impoßible de vous connoistre, & de viure sous d'autres loix que celles de vostre volonté. Außi est-ce pour ce subiet qu'on dit par tout, que ce tres-Auguste & tres-sage Duc de Lorraine, qui est les delices de son peuple, & l'image viuante de la Diuinité, ne pouuoit faire vne plus iudicieuse, ny plus iuste eslection que celle qu'il a faite de vostre personne, à qui son Altesse peut seurement confier ses pensees, & sur le soin de qui elle se peut heureusemẽt décharger d'vne partie de tant de soins, qui sont inseparables de la vie des Princes Souuerains. A la verité si les particuliers font estat d'vn fidelle amy, cõme d'vn thresor inestimable, auec combien

plus de raison les grands Monarques, qui sont enuironnez de flateurs, & accablez d'affaires, doiuent-ils s'efforcer d'obliger par toute sorte de moyens vn personnage de merite, en qui ils se puissent fier cõme en eux mesmes? N'est ce pas pour cette consideration que tous les Roys & tous les Empereurs, qui ont le mieux gouuerné leurs peuples, & le plus estendu les limites de leurs Estats, ont tousiours eu vn soin nonpareil d'esleuer quelqu'vn de leurs subiets aux plus hauts honneurs & aux plus éminentes charges de leurs Empires? Ne fut ce pas cette forte raison qui poussa Auguste, qui a esté l'vn des plus iudicieux, & des plus aduisez Princes du monde, à honnorer de son alliance Agrippa, qui estoit l'œuure de ses mains, & le confident de ses plus secretes pensees? Mais qu'est-il besoin d'estendre dauantage ce discours, puis qu'il n'y en a point de plus ordinaire en la bouche des hommes, ny de plus

agité par la plume des Eſcriuains, que celuy qui fait ſçauoir à toutes les nations du monde, que la fortune n'a point aſſez de faueurs pour recompenſer voſtre merite, & que ſon Alteſſe, de qui les magnificences, außi bien que les vertus ſont incomparables, ne ſçauroit pas comment il faut aimer, ſi elle ne vous aimoit infiniment. O qu'Ennemidor ſe doit doncques eſtimer heureux, s'il a le bon-heur de tomber entre vos mains, qui ſont vrayement dignes de tenir les reſnes du plus grand Empire du monde. Ce ſeroit außi là, Monſeigneur, où ſe termineroit voſtre gloire, ſi les vœux eſtoient accomplis de celuy qui a l'honneur d'eſtre,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble &
tres-obeiſſant ſeruiteur
DE LANNEL.



LE SECRET DV ROmant Satyrique.



N s'imagineroit peut-estre en ne lisant que le premier & le second Liure de mon Romant, que mon dessein n'est que d'offenser quelques particuliers, dont les actions peuuent auoir quelque raport auec celles que ie descrits. Mais la suite & la fin feront voir le contraire, & que si en la vie des hommes & des femmes qu'on soupçonneroit que i'eusse voulu blasmer, il se treuue quelque chose de semblable dãs les mœurs des personnes de mon Romant, on y remarquera aussi tant d'autres circonstances differentes, qu'on iugera bien qu'il n'y peut auoir aucune cõparaison. Ou

bien on pourra dócques dire qu'vn bœuf & vn cheual ſont vne meſme choſe, parce qu'ils ont tous deux vne queuë. Car quelle extrauagance ſeroit-ce à vn homme de ſe plaindre d'vn diſcours, qui reprenant vne infinité de vices en general toucheroit peut-eſtre quelqu'vn des ſiens en particulier? Eſt-ce à dire que Plutarque en blaſmãt ce qu'il y auoit de reprochable en Alexandre, ait blaſmé Iule Ceſar, parce qu'il a apris l'excés de l'ambition d'Alexandre, qui n'eſtoit pas moindre en Ceſar qu'en luy? Non non, tous les hommes ont tant de deffauts, qu'il eſt impoſſible de repreſenter au vray le naturel de l'vn, que les autres n'y remarquent pluſieurs de leurs imperfections. Toutesfois il n'y en a point qui ſoient tellement priuez de iugement, que pour reconnoiſtre en vne hiſtoire

quelqu'vne de leurs mauuaiſes habitudes, vueillent ſ'attribuer tout le reſte, & dire que c'eſt contre eux qu'elle a eſté deſcrite. Les liures ſont des miroirs, où nous pouuons voir les ſoüilleures de noſtre ame pour les nettoyer. Nous faſcher de ce qu'ils nous les repreſentent naïuement, & les condamner, c'eſt imiter ceux qui rompent vne excellente glace, parce qu'elle leur fait voir trop clairement les rides & toute la laideur de leur viſage, quoy qu'elle ſoit faite pour tous ceux qui ſ'en voudront ſeruir, & non point particulierement pour ceux qui la mettent en pieces, parce qu'elle eſt veritable, & qu'elle ne deguiſe rien. Quant à moy, ie ne pretends diffamer perſonne en particulier, & n'ay point d'autre deſſein que de repreſenter le dereglement des paſſions humaines ſous des noms ſuppoſez,

comme dans vne fable pleine de plusieurs agreables diuersitez. C'est pour ce subiet que i'ay intitulé mon Liure, Le Romant Satyrique, qui a neantmoins toutes les apparences d'vne histoire veritable, ou pour le moins vray semblable. Si on y treuue les noms vn peu desagreables, on doit considerer qu'ils signifient tous neantmoins quelque chose, & qu'ordinairement de vingt hommes, difficilement s'en treuue-t'il quatre qui n'en ayent de si rudes & de si difficiles à retenir, qu'on est bien souuent contraint de les faire pronõcer plusieurs fois. Si on m'objecte que puis que je descris vne histoire d'vn stile, qui peut faire croire qu'elle est du temps des anciens Payens, ie ne deuois point parler de pistolets, de carabines, de canons, ny de plusieurs autres choses, qui ne sont inuentees que de-

puis peu de ſiecles. Ie reſpons que la plus-part des perſonnages dont ie repreſente les actions, ne ſont pas de ces vieux Payens qui viuoient il y a dixſept ou dixhuict cens ans. Ce ſont Payens nouueaux, Payens à la mode, Payens d'Eſtat, Payens de ce temps, Payens de tous les diables, qui les payeront quelque iour en enfer. Parmy ces Payens-cy, les piſtolets, les carabines, les canons, les temples, les ſacrifices, les Dieux, les demy Dieux, & vne infinité d'autres merueilles ſont en vſage. Si on dit, que ie ne ſçay pas l'antiquité, puis que i'appelle Preteurs ceux qui en Galatie ſont Iuges de l'honneur des Gentils-hommes & Generaux des armees; Ie maintiens que Preteur en langage Galatien, veut dire Mareſchal de France en langage François. Si on dit, qu'il n'y a point d'Empire de Galatie, & qu'on ne con-

noiſt ny Galates ny Galatiens, i'anonce que c'eſt vn pays nouuellement deſcouuert, le plus beau & le meilleur qui ſoit au monde, & que pourueu qu'on y porte aſſez d'or & d'argent, on pourra achepter tout ce qu'on voudra, car tout s'y vend. Si on treuue eſtrange la naiſſance de mon Heros, on ſe ſouuiendra que plusieurs grands Princes l'ont euë ſemblable, & qu'entre autres, Guillaume Duc de Normandie a conquis l'Angleterre, & a eſté l'vn des plus genereux, des plus vaillans, & des plus heureux Monarques du monde. Si enfin on me reproche que mes diſcours ne ſont pas aſſez coulants, que mes paroles ne ſont pas aſſez belles, que mes conceptions ne ſont pas aſſez releuees, que mes poinctes ne ſont pas aſſez ſubtiles, que mes inuentions ne ſont pas aſſez gentilles, que mes

periodes ne ſont pas aſſez bien tournees ou meſurees, que mes rencontres ne ſont pas aſſez admirables, que mon ſtile n'eſt pas aſſez fleury, que mes diuerſitez ne ſont pas aſſez ioyeuſes, que ma veine n'eſt pas aſſez égalle, que mon Genie n'eſt pas aſſez puiſſant, que ma doctrine n'eſt pas aſſez parfaite, & qu'enfin tout ce qui rend vn liure digne des beaux eſprits de ce temps, n'eſt pas aſſez curieuſement ny aſſez ſoigneuſement obſerué dans monRomant; On ſe repreſentera, que puis que les hommes ne parlent que pour ſe faire entendre, on doit eſtre contant, ſi on m'a bien entendu.



LE ROMANT SATYRIQVE.

LIVRE PREMIER.



E Soleil palissant cõ-
mençoit à se cacher à nos yeux, & ses rayons ne se voyoient plus qu'à grand peine sur le sommet d'vne montagne, qui bien-tost les deuoit couurir, quand Ennemidor poursuiuant son chemin vers la grande ville de Sirapis, descouurit sur le bord d'vn fleuue qui passe au milieu, trois hommes, dont il y en auoit deux à pied tenans leurs espées nuës à la

main, & l'autre qui estoit monté sur vn bon cheual, sembloit les vouloir empescher de se battre. Ennemidor estoit sur vn petit bidet las & recreu, & auoit en croupe vne malette qui estoit cause qu'il marchoit au petit pas: Neãtmoins estant poussé d'vne extreme ardeur de se rencontrer aux occasions, qui font trouuer dans les plus grands dangers les plus grands honneurs, fit tant qu'à force de coups d'esperons il s'approcha de ceux qu'il voyoit, & oüit que celuy qui estoit à cheual disoit aux deux autres. Messieurs, ie ne souffriray iamais que vous en veniez aux mains, si ie ne suis de la partie: Boittantual contre qui ie dois auoir affaire ne peut desormais beaucoup tarder à venir. Voire mais, luy respon-

dit l'vn de ceux qui eſtoient à pied, ſ'il eſt arreſté, & qu'il ne puiſſe ſe rendre icy, voulez vous m'empeſcher de contenter voſtre amy? Tenez, voila vn Caualier qui vient vers nous (monſtrant Ennemidor qui s'approchoit d'eux) ſi vous voulez ie le prieray de me ſeruir de ſecond. Il ne diſoit cela que pour ſe mocquer, ne croyant pas que ce fuſt vn homme que le deſir d'acquerir de l'honneur deuſt porter à ſe battre pour des gens qu'il ne cognoiſſoit point. A la verité, outre qu'il eſtoit mal monté, & en aſſez mauuais equipage, ſon ieune âge qui n'arriuoit point encores à ſeize ans, ſembloit l'exēpter du combat: Toutefois le Prince Voltandon qui eſtoit à cheual, & le Duc de Meuridas ſon frere, plu-

ſtoſt pour auoir moyen de rire attendant Boittantual, que pour aucun autre ſuject, dirent qu'il falloit ſçauoir ſi ce beau ieune homme auoit du courage, ſurquoy Voltandon print la parole des deux autres, qu'ils ne viendroient point aux mains qu'auparauant il n'euſt parlé à luy. Apres cela il pouſſa ſon cheual, & ayant attaint Ennemidor, luy dit: Monſieur, ces deux Gentils-hómes que vous voyez là dans ce pré, s'y ſont rendus pour terminer par la voye des armes quelque differens qu'ils ont enſemble: Mais parce que ie les y ay fait treuuer ſur la promeſſe que Gardenfort qui ſe doit battre cótre mon amy m'auoit faite d'y faire venir Boittantual pour auoir affaire à moy, & qu'il n'eſt

point encores venu, quoy qu'il y ait plus de deux heures que nous l'attendons ; ie viens vous demáder ſi vous ne voudriez point eſtre en ſa place. Encores que ie n'aye point le bien de cognoiſtre Gardenfort, ny aucun de vous autres (reſpondit Ennemidor) il me pourroit neantmoins prier de ſi bonne grace, que pour rien du monde ie ne voudrois manquer à luy rendre ce ſeruice. Voltandon n'euſt pas ſi toſt ouy ceſte reſponce, qu'il couru la faire entendre à Gardenfort, qui au meſme temps ſ'enuint à Ennemidor, & luy dit de la plus gracieuſe façon qu'il luy fut poſſible. Monſieur, ſi vous auez iamais eu deſir d'obliger vn Gentilhomme en vne occaſion autant iuſte qu'honnorable, ie vous ſup-

plie me faire ceste faueur que de m'assister en vn combat pour lequel on m'a fait venir icy. Ennemidor qui estoit si esperduëment espris du desir de signaler son courage, que ny la rigueur des Edits contre les duels, ny le danger de la mort ne pouuoient empescher d'en rechercher les occasions, respondit: Monsieur, ie suis tout prest d'employer ma vie pour vous, en vn suject que ie ne puis refuser, sans renoncer aux aduantages de ma naissance, qui m'oblige à mourir plustost que de cósentir à aucune lascheté, ou de faire la moindre action cótraire à la profession d'vn Gentilhomme. En disant ces paroles il mit pied à terre, & attacha son bidet à vn saule qui estoit sur le bord de la riuiere, demandant

puis apres à Gardenfort ; qui estoit celuy-là contre qui il deuoit auoir affaire. C'est moy, respondit Voltandon. Ne perdons donc point de temps, dit Ennemidor, qui mit aussi-tost l'espee à la main, & en s'esloignant de Gardenfort & de Meuridas, qui estoient desia en presence l'vn de l'autre, s'approcha de Voltandó, & à la deuxiesme estocade qu'il luy porta, luy passa son espee au trauers du ventre, dont il tomba roide mort. Aussi-tost apres il courut vers Gardenfort, qui auoit rompu son espee & estoit en grand danger. Puis Ennemidor criant au Duc de Meuridas, luy dit; Mósieur, nous sommes maintenant deux contre vous, si vous ne rendez les armes, & si vous ne demandez la vie, il faut vous re-

ſoudre à la perdre. Si vous me faites quelque courtoiſie, reſpõdit Meuridas, ie la publieray par tout. Rendez donques voſtre eſpee, dit Ennemidor, & nous donnez voſtre parole d'auoüer par tout où ce Gentil-homme voudra, qu'il vous a donné la vie. Voila mon eſpee, dit Meuridas, & ſi Gardenfort outre cela deſire encores quelque choſe de moy, ie m'oblige à le contenter. Ennemidor ayant pris l'eſpee de Meuridas la donna à Gardenfort, & luy dit: Monſieur, vous puis-je rendre quelque autre ſeruice? Vous m'auez tant obligé, reſpondit Gardenfort, que ie chercheray toutes les occaſions de m'en reuencher. Mais ce n'eſt pas aſſez, ie vous ſupplie de me dire voſtre nom, afin que ie ſçache à

qui i'ay l'obligation de la vie & de l'honneur. Monſieur, reſpondit Ennemidor, mon nom eſt ſi peu de choſe, & ſi peu cognu dás le monde, que quand vous le ſçauriez vous n'en ſeriez pas plus ſçauant, & en diſant cela courut reprendre ſon bidet, & monta deſſus ſans ſe faire cognoiſtre en ſorte du monde, quelque inſtãte priere que luy en fit Gardenfort. Continuant donques froidemẽt ſon chemin, comme s'il ne ſe fuſt rien paſſé, à peine auoit-il fait trois cens pas, qu'il vid venir de loing vn Gentil-homme fort biẽ monté, qui venoit vers luy au galop, & auſſi-toſt qu'il l'euſt attrappé, luy demanda s'il n'auoit point treuué trois Gentils-hommes là aupres dans vn pré ſur le bord dè la riuiere. Ennemidor

luy dit qu'il les auoit treuuez, & luy raconta de poinct en poinct le ſuccez de tout ce qui s'eſtoit paſſé, dont le Gentil-homme fut tellement en colere, qu'il luy dit: Vous m'auez fait vn extreme deſplaiſir, car c'eſt moy qui m'appelle Boittentual, & qui deuois ſeruir Gardenfort, ſi ie n'euſſe point eſté arreſté par de mes amis, qui m'ont retenu iuſques à ceſt'heure, que ie me ſuis deſrobé d'eux. Vous vous pouuiez biẽ paſſer de me faire vn ſi grand affront, puis qu'on vous auoit dit que ie me deuois treuuer là: C'eſt pourquoy ie deſire que vous me faſſiez raiſon, & que nous ayons preſentement affaire enſemble, afin de teſmoigner que ſi ie ne me ſuis treuué pour ſeruir mon amy, ce n'eſt point faute de cou-

age. Monsieur, repartit Ennemidor, ce que i'ay fait ne vous doit point offencer, puis que ie n'en ay point eu l'intention, & que ie n'auois pas mesmement l'honneur de vous cognoistre: Ie n'ay rien fait pour Gardenfort, que ie ne voulusse faire de tres-bon cœur pour vous, si l'occasion s'en offroit. Cela ne me contente pas, dit Boittentual, il faut que vous mettiez l'espee à la main, & au mesme temps descendit de cheual, & dit à Ennemidor qu'il le tueroit s'il ne se deffendoit. Monsieur, respódit Ennemidor, considerez qu'il est nuict, & que ce n'est pas maintenant l'heure de chercher sa satisfaction, quád l'obscurité no⁹ oste presque tout moyen de nous voir: C'est pourquoy il vaut mieux differer ius-

ques à demain, & cependant vos amis vous diront ſi vous auez ſujet de vous plaindre de moy. Ie n'ay que faire de prendre en cela conſeil de mes amis : car ſi ie ne me ſens moy-meſme ſatisfait, ie ne puis eſtre contant, reſoluez-vous donques ou à mourir, ou à vous deffendre. Ennemidor ſe voyant en ceſte extremité, deſcendit de cheual & mit l'eſpee à la main, puis parant vn coup que luy auoit porté Boittantual, luy en donna vn au trauers du ventre, dont il le ietta eſtendu ſur la place.

Le bruit de la querelle de Gardenfort & du Duc de Meuridas, qui eſtoient Seigneurs de qualité, ſ'eſtoit eſpandu par toute la ville de Sirapis, & eſtoit meſmement arriué iuſques aux oreilles

de l'Empereur de Galatie, qui par les excez d'vne prodigieuse faueur auoit esleué Gardenfort du moindre rang des Gentils-hommes, aux plus hauts degrez d'hõneur de son Estat. Toute la Cour estoit diuisee à cause de ceste broüillerie, qui tenoit l'esprit d'vn chacun en vne extreme inquietude de sçauoir ce qui en succederoit. La plus grande partie se declaroit pour Gardenfort, à cause de sa faueur, *qui a accoustumé d'attirer les cœurs & les volontez des Courtisans, auec plus de puissance que l'ambre n'attire la paille.* Neãtmoins Meuridas estant l'vn des plus puissans Princes de Galatie, & descendu de ceste illustre maison qui a si long-temps possedé le Royaume de Miraculalem, ne manquoit pas d'amis &

de ſeruiteurs qui embraſſoient ſon party. D'ailleurs, il auoit encores quatre autres freres les plus genereux Princes qu'on euſt pû treuuer, de qui le pere auoit auec vn pouuoir abſolu gouuerné plus de vingt ans l'Empire de Galatie, dont on croyoit qu'en fin il ſe fuſt rendu maiſtre, ſi la foudre qui luy oſta la vie, ne luy en euſt oſté le deſſein.

Pluſieurs n'eſtimoient pas que ceſte affaire deuſt paſſer ſi auant, & diſoient que les Princes & les Seigneurs de ſi grande qualité qu'eſtoit Gardenfort, ne ſe battoient iamais en duel, mais qu'il ſe treuuoit touſiours quelque lieu d'accommodemét. Ce n'eſt pas, diſoit-on, qu'ils n'ayent aſſez de courage pour cela : mais ils ſont touſiours accompagnez d'v-

ne si grande suitte de seruiteurs, qui ne les perdent presque point de veüe; qu'il leur est bien difficile, voire mesmes presque impossible de faire aucune action qui n'ayt plusieurs tesmoings. *Cruelle & tyranique condition des Grands, qui parmy l'excessiue licence qu'on croit qu'ils ont de contenter leurs passions, sont tellement importunez du grand nombre de seruiteurs & d'amis qui les suiuent par tout, qu'ils ne peuuent pas mesmemẽt obeïr à la necessité de leurs plus secrettes affaires sans estre veus de quelqu'vn!* Boittantual cognut ceste verité, quand apres auoir essayé toute vne apresdinée de tromper ceux qui estoient auec luy: il fut en fin contraint de se faire descendre auec des cordes par la fenestre d'vne garderobe, où il auoit

feint d'eſtre contraint de demeurer quelque peu de temps. Parmy tout cela, neantmoins il ne peut ſi bien faire que Gardenfort, apres l'auoir ſi long-temps attendu, n'entraſt en quelque deffiance de ſon courage : Et certes ſ'il n'en euſt rendu des preuues indubitables par le combat qu'il eut, quoy qu'iniuſte auec Ennemidor, ſon honneur y fuſt demeuré grandement engagé. Mais ayant eſté rencontré par pluſieurs Cheualiers qui couroient de toutes parts, pour empeſcher que des perſonnes de ſi grande qualité ne vinſſent aux mains : l'on ne blaſma plus en luy que l'excez de ſon courage. Il eſtoit eſtendu au milieu d'vn ruiſſeau de ſang, qui eſtoit coulé de ſa bleſſeure : de ſorte qu'on

euſt

euſt dit qu'il ſ'eſtoit noyé dedans tant il en auoit perdu. Quelques-vns deſcendirent de cheual auſſi-toſt qu'ils l'eurent aperceu, puis le prenant entre leurs bras, virent qu'il n'auoit plus aucun ſigne de vie. A ce meſme inſtant vn carroſſe paſſoit par là, & deux Pages veſtus de veloux violet chamarré de paſſement blanc & noir, marchoient deuant auec deux flambeaux, & eſtoient ſuiuis de plusieurs autres Pages & laquais. L'vne des plus belles Dames du monde, qui eſtoit à la portiere, voyant vn ſi triſte ſpectacle, commanda à ſon carroſſier d'arreſter, & auſſi-toſt ſ'eſtant fait metrre pied à terre, ſ'approcha de Boittantual, de qui on eſſuyoit le viſage couuert de pouſſiere & de ſang. Mais elle ne l'eut pas plu-

ſtoſt recognu, qu'elle ſ'eſcria a-
uec beaucoup plus de douleur
que de voix. O Cieux me con-
traindrez vous touſiours de viure
pour eſtre l'objet de vos iniuſtes
rigueurs! A peine oüit-on la der-
niere parole, car elle ne l'eut pas
pluſtoſt prononcee, qu'elle ſe
laiſſa tomber éuanoüie entre les
bras du Comte de Stratebout qui
la menoit par la main, & ſur qui
elle ſe ſouſtenoit. Tous ceux qui
eſtoient là preſens furent autant
eſtonnez que cét accident leur
ſembloit eſtrange, car ils recon-
nurent que c'eſtoit la Reyne de
Regnautchanfort qui eſtoit ſœur
du Duc de Meuridas, & vefue de-
puis cinq ou ſix mois. Il n'eſt pas
croyable combien cette inopi-
nee aduenture apporta de con-
fuſion. Les vns eſtoient bien em-

peſchez apres celuy qu'ils croyoient eſtre mort, & les autres ſ'efforçoient de ſecourir celle qui ne ſembloit plus eſtre en vie. L'on employa pour la faire reuenir de ſon éuanoüiſſement tous les remedes dont on a accouſtumé d'vſer en de ſemblables occaſions. On luy deſerra ſa robbe de peur qu'elle ne la ſuffoquaſt, on luy ietta de l'eau freſche ſur ſon viſage, qui eſtoit capable de bruſler tous ceux qui le voyoient, encore qu'il fuſt plus froid que de la glace, on luy frotta de vinaigre les yeux, le nez, les temples & les levres, où eſtoient toutes les graces auec leurs douceurs, on luy pinſa les mains, qui arrachoient les cœurs ſans faire mal, on luy tira meſmement des cheueux, que quelques-vns reſerre-

rent comme des reliques precieuſes. En fin on pratiqua ſoigneuſement & tout ce que peurent inuenter l'induſtrie & l'affection de ceux qui l'aſſiſtoient, & tout ce que peut fournir la neceſſité de ce lieu là: Mais ce fut en vain, car elle ne monſtra aucun ſigne d'en receuoir du ſoulagement: de ſorte qu'on croyoit qu'vn ſi beau corps, qui ſembloit n'eſtre fait que pour eſtre idolatré, eſtant inſenſible à tant de tourmens, fuſt auſſi abandonné de l'ame, qui l'auoit fait admirer. Ainſi au lieu de plaindre ſeulement la perte de l'vn des plus accomplis Caualiers du monde, on regretoit encores la mort de l'vne des plus belles Princeſſes qui fuſt en l'vniuers: Et choſe eſtrange! on ne pouuoit cõpren-

dre comment vn homme priué de vie, euſt pû la faire perdre à vne femme capable, quoy que morte, de reſuſciter les morts par ſon attouchement. Mais l'erreur & l'ennuy où eſtoit la compagnie ne durerent pas beaucoup, car le temps s'eſtant vn peu changé, & la pluye qui auoit commencé à tomber auſſi-toſt que la nuict eſtoit venuë, ſe renforçant de plus en plus, on ſe reſolut de mettre la Reyne de Regnaut-chanfort, & Boittantual à couuert de cette inclemence du Ciel. Et parce qu'il n'y auoit point d'autre lieu que le carroſſe qui eſtoit là, on les porta tous deux dedans, ayant auparauant bouſché la playe de Boittantual, afin qu'il ne ſoüillaſt rien de ſon ſang. Comme on le portoit auec peu

de ſoin, croyant qu'il fuſt mort, ſa teſte panchoit en bas, ce qui fut cauſe que ne prenant pas garde à luy, on le bleſſa vn peu au viſage contre vne ſouche de bois qui eſtoit dans le chemin. Cela luy fit reuenir les eſprits qui eſtoient aſſoupis, il remua les iambes, & eſtendit les mains, iettant quelques petits ſanglots. Ceux qui virent & oüirent cela en furent infiniment ioyeux, connoiſſans qu'il y auoit encores en luy quelque eſtincelle de vie, & qu'auec vn prompt ſecours elle ſe pourroit fortifier & reluire encores dans le monde par l'éclat de quelques genereuſes actions. On le coucha dans le carroſſe qu'on auoit accommodé auec les couſſinets le mieux qu'on auoit pû: Auſſi-toſt il ouure les yeux, il re-

garde d'vn œil preſque mourant ceux qui eſtoient autour de luy, il ſe plaint &iette pluſieurs ſouſpirs ſans pouuoir neantmoins parler. On fut par neceſſité contraint de coucher aupres de luy la Reine de Regnautchanfort, qui ne fut pas pluſtoſt dans ſon carroſſe, qu'elle reuint du long éuanoüiſſement où la rigueur d'vn extreme ennuy l'auoit precipitee. Elle auoit bien reconnu que pour l'amour d'elle ſes cinq freres eſtoiẽt en quelque froideur auec Gardenfort, mais elle ne croyoit nullement que leur jalouſie fuſt ſi grande, qu'elle les deuſt porter à expoſer leur vie au hazard des armes, ſous le malheur deſquelles le Prince de Voltandon ſon frere eſtoit ſuccombé. Elle eſtoit ſeule à la Cour qui ne ſçauoit encore

rien de leur combat, quoy qu'il n'eust esté entrepris que pour l'amour d'elle, & qu'elle y eust vn double interest. *Ainsi bien souuent les Roys & les grands Princes sont les derniers aduertis de ce qui leur importe plus qu'à personne, & d'ordinaire tout le monde ne s'entretient que du discours des desordres qu'ils commettent & qui ternissent la gloire de leur nom, sans qu'ils ayent aucun seruiteur que la crainte de leur déplaire, & le soin particulier de leur interest ne retiennent point de leur representer fidelement la honte où ils s'exposent par la licence de leurs mauuaises actions.* La Reine de Regnautchāfort experimēta ce que ie dis, auec des regrets qui ne se peuuēt imaginer: Car venant d'oüir Vespres d'vn Temple qui est hors de la ville de Sirapis, dedié à la Deesse

Isis, & ne sçachât point que Boittantual eust esté blessé pour la querelle que Gardenfort son frere auoit contre le Duc de Meuridas, mais bruslant d'amour pour luy, & le voyant dans son carrosse à demy ressuscité, quoyqu'vn peu auparauant elle l'eust creu mort, elle luy prit la main & luy dit. Certes Boittantual, si vous n'estiez vn peu mieux que tantost, que ie ne vous ay pû regarder sans auoir mal au cœur, car ie n'ayme point le sang, ie ne croy pas que ie ne mourusse à cette-heure, me treuuant sans sçauoir comment, si prés de vous que ie suis. Mais puisque cet amendement nous en promet encores vn meilleur, il ne faut pas perdre icy le temps qu'on doit employer à donner promptemét ordre à vo-

ſtre ſanté. En diſant cela, elle cõmanda qu'on marchaſt droit au logis de Boittantual, qui eſtant encores ſi foible qu'il ne pouuoit parler, à cauſe de la grande quantité de ſang qu'il auoit perdu, ne luy reſpondit que des yeux qu'il ietta lentement deſſus elle, auec vn regard remply de tant de douces & pitoyables attaintes, qu'il ſembloit qu'en aduoüant tenir d'elle la vie, il la faiſoit mourir. En fin comme l'on fut arriué au logis de Boittantual, on le porta dans ſon lict, la Reyne le ſuiuit iuſques en ſa chambre, & le laiſſa voyant que les Chirurgiens luy alloient mettre le premier appareil. Eſtant retournee chez elle, elle treuua tous ſes ſeruiteurs triſtes & plorans comme s'ils euſſent eſté condamnez à la mort, ce

qui luy ietta vne telle frayeur en l'ame, que sans sçauoir ce que c'estoit, elle demeura froide & immobile, comme vne statuë de marbre. Mais ce fut bien pis quād l'Escuyer du Duc de Meuridas, qui arriua sur cet instant, luy eut donné vne lettre de sa part, & qu'elle y eut leu ce qui s'ensuit.

LETTRE DV DVC DE Meuridas à la Reyne de Regnaut-chanfort sa sœur.

LEs flammes qui brulent vostre ame se ralument donques dans le sang du Prince de Voltandon nostre frere, qui a esté tué pour vostre sujeĉt? Vous voulez donc que cet impudique feu consomme toute nostre maison, ou la remplisse de honte &

d'horreur? Que ne demeuriez-vous à coucher auec Boittantual, puis que vous auiez aidé à le mettre au lict? Vous vous hastiez asseurément de chercher Gardenfort son frere, qui se porte mieux, & que l'iniustice du Ciel a garanty de mon espee, qui auroit desia par sa mort & marqué vostre infamie & tesmoigné mon iuste ressentiment. Mais le Ciel & la terre qui se sont vnis ensemble pour me faire mourir de desespoir, ont destourné ce coup, ou plustost le Genie de vos amours, qui est si puissant que rien ne luy resiste, m'a arraché la victoire des mains pour la mettre entre les vostres: Vsez-en donques puissamment, aualez à longs traits les douceurs qui vous enyurent, ne vous souuenez de vos freres que pour les immoler, comme des victimes à la rage de leurs ennemis pour augmenter vos contentemẽs. Ne

vous souciez point du rang que vostre naissance vous a donné parmy les plus grandes Princesses du monde, puis que vous faites plus d'estat de celuy que vous tenez auprez des hommes. Ne regardez le lustre & l'esclat de nostre maison que pour les obscurcir, & enfin n'en mesurez la grandeur que pour vous esleuer par vos lasciues actions au dessus de la Royne des voluptez, afin d'estre honnoree des vœux & des seruices d'vn chacun, fors du Duc de Meuridas & de tous ses freres dont vous ne deuez plus faire d'estat.

Comme elle commençoit à lire cette lettre, & qu'elle fut arriuee à ces paroles qui luy apprenoient la mort du Prince de Voltandon, elle s'escria regardant Hippophilon, ainsi s'appelloit l'Escuyer du Duc de Meuridas. O

Cieux eſt-il vray que mon frere Voltandon eſt mort ! Madame, luy reſpondit ce Gentil-homme, acheuez s'il vous plaiſt de lire tout. Mais en liſant chaque ligne elle jettoit tant de ſouſpirs, & pleuroit ſi amerement, qu'il ſembloit qu'elle envouluſt effacer les caracteres par ſes larmes. Et certes peu s'en falut qu'elle ne finiſt ſa vie auec cette lecture, car elle tomba eſuanoüie entre les bras d'Hippophilon, qui ſe treuuant infiniment empeſché, cria qu'on accouruſt promptement au ſecours de la Reyne, qui ſe treuuoit mal. Toutes ces Dames vinrent au bruit, & firent ſi bien qu'à force de remedes ſa Majeſté reprit ſes eſprits. Elle eſtoit dans ſon cabinet où elle auoit entré ſeule auec Hippophilon pour lire la

lettre qu'il luy auoit apportee. *C'est la liberté des femmes de Galatie, qui peuuent sans interest de leur honnesteté discourir seules dans vne chambre auec vn homme seul.* Il y auoit dans ce cabinet vn petit lict où la Reyne passoit quelquefois la nuict, afin qu'estant plus essoignee du bruict, elle peust mieux prendre son repos. On la coucha dedans, mais incontinant se treuuant mieux elle commanda à ses gens de la laisser seule, & ne retint qu'Hippophilon, de qui elle apprit particulierement tout ce qui s'estoit passé, le desespoir de son frere, & les plaintes qu'il faisoit contre elle. A quoy elle respondit en ces termes. Hippophilon, ie veux que Iupiter lance son foudre sur moy, & que toutes les Furies, sans estre diuerties

ailleurs, ne ſoient employees qu'à me bourreller inceſſamment, ſi ie ſçauois aucune choſe de tout ce que vous me venez de dire, quand i'ay treuué Boittantual eſtendu comme vn mort au milieu d'vn ruiſſeau de ſang. O aſtres inhumains qui ſçauez cette verité, & qui cognoiſſez mon innocence! (ſ'eſcria-t'elle en eſleuant en haut ſes yeux tous noyez de larmes) pourquoy faut-il que celuy que i'ayme de tout mõ cœur, & qui m'eſt beaucoup plus cher que ma vie, trouble mon ame auec les plus inſuportables ennuys que i'aye iamais reſſenty? Monſieur, continua-elle, ie me plains extremement de voſtre Maiſtre, qui entre ſi legerement en deffiance de mon honneſteté, au lieu qu'il eſt obligé d'en auoir meil-

meilleure opinion que perſonne du monde. Il eſt vray que i'ay montré bon viſage à Gardenfort, & que i'ay teſmoigné eſtre faſchee du malheur qui eſtoit arriué à Boittantual ſon frere, n'en ſçachant point l'occaſion: Mais que ne fais-je point pour luy acquerir, & à mes autres freres le plus d'amis & de ſeruiteurs qu'il m'eſt poſſible? D'ailleurs i'ay veu que c'eſtoient des perſonnes qui pouuoient tout aupres de l'Empereur, & que luy-meſme pour le bien de ſes affaires en recherchoit les bonnes graces auec toute ſorte de ſoin. N'euſſe-je donques point eu grand tort, de ne contribuer pas de ma part à ſon deſſein tout ce qui en dépendoit? N'a-il pas experimenté que les grandes Princeſſes à qui la nature

a donné de puiſſans charmes de beauté, peuuent quelque-fois beaucoup pluſtoſt gaigner par leurs attraintes les cœurs de ceux qui leur ſont neceſſaires, que par leur authorité, & que l'eſclat de leur viſage force bien ſouuent dauantage les volontez des hommes, que la ſplendeur de leur couronne. Si i'ay employé quelques heures à deuiſer auec Gardenfort, n'a-ce point eſté pour le lier eſtroittement d'amitié auec luy, dont ie ne doute point qu'il n'euſt reſſenty les effets, ſ'il euſt autant eu de prudence que d'indiſcretion. D'ailleurs ſi on m'a veu rire auec luy, cela doit-il eſtre capable de donner à vn frere de la jalouſie de ſa ſœur? Outre tout cela m'aymant comme il eſt obligé, deuoit-il auoir le deſſein de

faire appeller Gardenfort, & d'entreprendre vne affaire de si grande importance que celle là sans me la communiquer ? S'il m'en eust donné aduis, il ne me reprocheroit pas maintenant ce que i'ay fait pour Boittantual, de sorte que s'il va en cela quelque chose du mien, il en est seul la cause, & ne me dois plaindre que de luy: Car quant à moy, ne sçachāt rien de ce qui s'estoit passé, ie n'eusse pas pû quand i'eusse voulu empescher qu'on ne l'eust mis en mon carrosse, m'estant esuanoüie aussi-tost que ie l'eu veu en l'estat où il estoit. Mais il y a encores vne autre chose dont tous nos parens & tous nos amis le blasmeront. Pourquoy a-t'il souffert que mon frere de Voltandon se soit battu contre vn ieune hom-

me qu'il ne cognoissoit point, qui portoit vne malette derriere luy ainsi qu'vn postillon, & qui peut-estre n'est pas Gentil-homme? Quel honneur eust-il acquis en ce combat quād il l'eust tué? Les Princes ont-ils accoustumé d'en vser de la sorte? Madame, respō-dit Hippophilon, ils estoient si ennuyez d'attendre Boittantual, ils auoient si grande enuie de vuider cette broüillerie, & le Prince de Voltandon estoit si genereux, que quand il ne se fust presenté qu'vn soldat, il ne l'eust pas refusé. Cela fut cause que voyant ce ieune homme qui ne les cognoissoit point, remply d'autant de courage que de ieunesse & de beauté (car il n'a pas seize ans, & est le plus beau & de la meilleure grace, à ce que dit Monsieur vo-

ſtre frere, qu'il ſe puiſſe voir) le Prince de Voltandon fut auſſi toſt qu'il l'euſt veu, eſpris d'vn extreme deſir de ſçauoir s'il auoit autant de valeur que de bonne façon. Cela fut cauſe qu'il luy fit l'honneur de le receuoir au combat, ſ'aſſeurant que c'eſtoit non ſeulement quelque Prince de bonne part qui alloit incognu, mais encores il croyoit que c'eſtoit le Dieu MARS, qui enuieux de ſa gloire auoit pris la reſſemblance d'vn homme pour ſ'eſprouuer auec luy. Hippophilon, reſpondit la Reyne, ces fables là ſont bonnes pour entretenir vn eſprit moins affligé que le mien; en vn mot, mon frere de MEURIDAS a eu tort de ſouffrir que la choſe ſe ſoit paſſee de la ſorte, & ne s'en ſçauroit iamais excuſer : Mais

quand il a fait des fautes, il les veut rejetter ſur moy, qui ay l'ame outrée d'aſſez d'ennuys, ſans qu'il les augmente dauantage. Ie vous prie de le luy dire, & de luy faire particulierement entendre tout ce que vo⁹ auez ouy de moy. Là deſſus Hippophilon prit cógé d'elle, mais à peine eſtoit-il hors de ſon cabinet qu'elle le r'appella, & luy dit qu'elle vouloit eſcrire au Duc de Meuridas vn petit billet dont voicy la coppie.

LETTRE DE LA REYNE de Regnaut-chanfort au Duc de Meuridas ſon frere.

LEs iniures que vous m'eſcriuez ſont irreparables auſsi bien que la mort de mon frere de Voltandon,

que vous auez ietté dans le tombeau auec la perte de mon hõneur, qui m'est mille fois plus cher que ma vie. Que croira-t'on de moy quand on verra que la ialousie que vous en auez, vous fait à yeux clos precipiter dans des abysmes de rage & de folie? ma reputation me peut-elle demeurer entiere, si mon propre frere la deschire? Ha! quand il n'y eust eu que cette cõsideration, vous deuiez mieux vous esclaireir de la verité, & ne prenant pas les simples apparences pour des effets certains, moderer vostre iniuste ressentiment! Celuy que i'ay & que la raison veut que i'aye, m'empesche de vous en dire dauantage, & la douleur me ferme tellement la bouche, que ie ne puis rien adiouster sinon que le plus grand malheur qui vous puisse arriuer, apres celuy que vous auez desia receu, c'est que ie ne fasse plus

d'estat de vous : Car quant à mes autres freres, ils treuueront tousiours que la Reyne de Regnaut-chanfort est leur bonne sœur.

Aprés qu'elle eut donné ce billet à Hippophilon, elle deffendit à tous ses gens d'entrer dans son cabinet iusques au lendemain, ne voulant pas estre diuertie des diuerses pensees dont son esprit estoit agité. L'Amour, la colere & le desespoir s'en estoient rendus maistres, & combattoient à qui auroit le dessus : Elle aymoit passionnément & plus que l'honnesteté ne permettoit, le Duc de Meuridas son frere, mais il l'auoit si cruellemét offencee, qu'elle se resoluoit de n'en faire iamais d'estat ; D'ailleurs la mort du Prince de Voltandon auoit plon-

gé ſon ame dans vn abyſme d'ennuys, car elle ne l'aymoit pas moins que luy, & diſoit-on qu'elle pouuoit bien iuger des inceſtueux embraſſemens de tous ces cinq freres, mais qu'elle euſt eu bien de la peine de dire pour lequel elle auoit plus d'affection. Outre tout cela, le danger où elle auoit laiſſé Boittantual la tenoit en des inquietudes, qui luy eſtoient autãt inſupportables que les apprehenſions de la mort, car elle bruſloit pour luy d'vn feu plus violẽt qu'aucun autre qu'elle euſt iamais reſſenty. La honte l'empeſchoit d'enuoyer ſçauoir de ſes nouuelles; & neantmoins elle eſtoit en vne extreme impatience d'en apprendre, croyant qu'à tout moment on luy venoit dire qu'il eſtoit decedé. *C'eſt vn*

effet de la foibleſſe de nos eſprits, qui nous pouſſe à nous informer auſsi bien des choſes dont nous apprehendons l'euenement, que de celles dont nous deſirons le ſuccez. Mais ce qui l'affligeoit plus que tout le reſte, c'eſtoit que le Duc de Meuridas auoit fait eſclatter la ialouſie qu'il auoit de Gardenfort & d'elle, car elle croyoit que ſa reputation auoit receu en ce combat vne ſi mortelle bleſſeure, qu'il luy ſeroit deſormais impoſſible de viure en honneur à la Cour.

Comme elle s'entretenoit de tant de differentes imaginations, qui luy deſroboient le repos, & qui l'auoient empeſchee de fermer l'œil, quoy qu'il fuſt minuit, elle oüit dans le profond ſilence qui a accouſtumé d'eſtre à cette-heure là, vne voix ſi triſte, que les

ſeuls accents euſſent pû eſmouuoir les plus cruels hommes du monde à pitié. Elle preſta l'oreille pour ouyr ce que c'eſtoit, mais il y auoit vn peu trop loing : c'eſt pourquoy la curioſité la fit leuer pour aller à la feneſtre qui reſpódoit ſur ſon iardin, d'où il luy ſembloit que venoit cette voix, qui ſ'eſleuant vn peu plus haut dit. O Dieux, m'auez-vous preſerué de tant d'extremes dangers pour me faire dauantage languir ? Faut-il que la fin d'vn ennuy ſoit le commencement d'vne nouuelle peine ? & qu'en ſortant d'vn peril vous me faſſiez entrer en vn autre plus grand ? Quoy eſt-il poſſible qu'vn homme de mon aage puiſſe ſupporter tant de trauaux ? & que vous ne vous laſſiez iamais de décocher ſur moy les plus ri-

goureux traits de voſtre colere? La Reyne ouyt ces paroles entrecoupees de tant de ſanglots, & ſuiuies de tant de ſouſpirs qu'elle en eut de la compaſſion, auſſi eſtoit-elle de ſon naturel infiniment humaine, & ennemie de toute ſorte de cruauté. Elle appella l'vne de ſes Damoiſelles, en qui elle auoit vne entiere confiance, & luy commanda d'aller à la porte du iardin voir qui eſtoit celuy-là qui ſ'affligeoit ſi fort. Roſane, ainſi ſ'appelloit cette fille, prit vne bougie allumee & s'en alla à la porte du iardin, qui eſtoit dans vne petite ruë eſcartee. Elle demãda qui y eſtoit, c'eſt vn pauure Gentil-hõme, luy reſpondit-on, qui eſt tout tranſy de froid, & qui eſtant pourſuiuy de ſes ennemis qui le cherchent par tout, ne

ſçait où ſe retirer. Si iamais vous futes touchez de pitié, ne ſouffrez pas s'il vous plaiſt que ie ſois icy miſerablement aſſaſſiné, ou que i'y periſſe par l'injure du téps. Ces paroles toucherent tellemét l'eſprit de Roſane, qu'elle luy euſt ouuert la porte ſi elle en euſt eu la clef; & afin de luy teſmoigner que ce n'eſtoit pas faute de bonne volonté, elle luy dit qu'elle alloit la chercher, & taſcher de faire en ſorte que ſa Maiſtreſſe treuuaſt bon qu'elle le fiſt entrer dás quelque chambre de l'vn des pauillons du iardin. La Reyne en fit de tres-grandes difficultez, neátmoins eſtant vaincuë par les raiſons de Roſane à qui elle ne pouuoit rien refuſer, elle y conſentit; mais elles eſtoient toutes deux tellement troublees du malheur

qui eſtoit arriué, qu'elles ne pouuoient treuuer la clef, quoy qu'elles euſſent accouſtumé de la garder auec beaucoup de ſoin, comme vne choſe dont elles auoient ſouuent affaire, & qui leur ſeruoit infiniment. Elles la chercherent par tout, & mirent meſmes pluſieurs fois la main deſſus ſans ſ'en apperceuoir. Mais en fin Rozane l'ayant priſe, elle courut ouurir à celuy qui la voyant creut que c'eſtoit vn Ange qui eſtoit venu à ſon ſecours. Elle le mena dans vn cabinet où il ne manquoit que du feu, car il y auoit vn lict & tant d'autres precieux meubles, qu'on ne les pouuoit voir ſans eſtre rauy d'admiration. Rozane le regardant attentiuement, luy dit qu'elle luy apporteroit incontinant du bois: Mais luy ne ſe pou-

uant aſſez eſtonner du lieu où il eſtoit, & la voyant ſi ieune, ſi belle & ſi bien veſtuë, ſ'imagina qu'il eſtoit en quelque palais enchanté, & ne luy pût preſque rien reſpondre. Neantmoins ayant vn peu repris ſes eſprits, il luy dit: Madamoiſelle, les paroles ſont trop foibles pour vous remercier de tát de biés qu'il vous plaiſt me faire, la perte de ma vie, dont ie vous ſuis redeuable, ne ſuffiroit pas pour ſatisfaire à la moindre des obligations que ie vous ay. Ne prenez donques pas dauantage de peine pour vne perſonne qui ne la merite pas, faites-moy ſeulement ſ'il vous plaiſt cette faueur, que de me faire auoir vn peu d'huille & du vin pour eſtuuer quelques bleſſeures que i'ay, & ſ'il y a ceans quelque autre pe-

tit endroit moins chery que ce-luy-cy, ie vous ſupplie que ie m'y puiſſe retirer, car ie ſuis bien re-ſolu de ne me coucher point dās vn lict de ſi grande valeur que celuy-là. Non, non, reſpondit Rozane, il n'eſt fait que pour ſer-uir, & quant à la peine i'en vou-drois bien prendre dauantage pour voſtre ſeruice, *ſçachant qu'il ne faut perdre aucune occaſion de fai-re plaiſir à ceux qui le meritent, puis qu'elle ne ſe rencontre pas ſouuent, & qu'il n'eſt pas touſiours en noſtre pou-uoir d'obliger ceux qui en ſont dignes, eſtant tres-certain qu'vn bien fait ne ſe perd iamais.* Ie m'en vais treu-uer ma Maiſtreſſe, & iuſques à ce que ie reuienne voila vn peu de ma bougie. En diſant cela elle ſortit ſans qu'il luy puſt reſpon-dre. La Reyne la voyant de re-

tour,

tour, luy demanda ce qu'elle auoit fait: Madame, luy respondit-elle, i'ay mis dans vostre cabinet qui est dans le grand pauillon du iardin, le plus beau & le plus agreable Gentil-homme que i'aye iamais veu. En verité ie ne croy pas qu'on le puisse regarder sans l'aymer, sa taille, son action, sa parole, & son ieune aage qui est de quelques seize à dix-sept ans au plus, ont des charmes ineuitables. Il a esté à ce qu'il dit longtemps poursuiuy par ses ennemis, qui le cherchent par tout, & qui l'ont mesmemét blessé: C'est pourquoy il demande vn peu d'huille & de vin pour se penser, & qu'on le mette en quelque autre endroit moins precieux que le lieu où il est. A chaque parole que Rozane prononçoit, la Rey-

ne ſentoit entrer en ſon cœur vn air qui la rempliſſoit toute d'amour. *O admirable puiſſance d'vne ieune beauté, dont meſme le ſeul recit empoiſonne les ames, & produit des effets ſi eſtranges!* L'on dit qu'il n'y a que les aueugles qui s'en puiſſent garantir, mais certes il faut donques qu'ils ſoient auſſi priuez de l'ouye, car qui eſt-ce qui ſeulement à ce mot de beau, puiſſe demeurer inſenſible? La Reyne n'eut pas pluſtoſt entendu ce que luy auoit rapporté Rozane, qu'elle dit auec beaucoup plus d'amour que de charité, Vrayement ce ſeroit vne tres-grande cruauté que de ne ſecourir pas, quand on en a le moyen, ceux qui ont recours à nous. I'ay de cet onguent que vous ſçauez qui eſt ſi excellent pour les bleſſeures, tenez

portez-en à ce pauure garçon, & luy dictes qu'il s'en serue sans crainte, comme de la meilleure chose du monde. D'ailleurs, s'il ne veut demeurer où il est, mettez-le où vous voudrez, car il ne m'importe pas où il soit. Rozane prit vne petite boëte de cristal où estoit cet onguét, mais elle n'eut pas descendu cinq ou six degrez, que la Reyne qui brusloit desia d'vn feu secret, & qui vouloit que ses yeux iugeassent de ce que ses oreilles auoient ouy, la r'apella, & luy dit. Certes ma chere amie, i'ay peur que vous ne sçachiez pas bien comme il faut accommoder ce baume que vous emportez, & puis ie desire voir ce ieune homme, c'est pourquoy ie vous prie de le faire venir icy. Elle prenoit vn excessif plaisir à regar-

der ceux que la nature auoit fauorisez d'vne exquise beauté, & n'eust point craint de faire vingt lieuës pour aller voir vn beau visage. Rozane obeït à sa Maistresse, qui voyant aupres d'elle le plus beau, le mieux nay, & le plus accomply Gentil-homme qu'on se sçauroit imaginer, fut surprise d'vn si grand estonnement, qu'il ne se peut representer. Rozane s'apperceuant que l'admiration où elle estoit luy ayant saisi tous les sens, l'empeschoit de parler, luy dit: Madame, voila cette personne affligee dôt vous auez ouy les plaintes, & dont vous auez eu pitié, encores que vous ne la vissiez pas. Au mesme temps ce Gẽtil-hõme s'approcha du lict pour faire la reuerence à la Reyne, qui estoit couchee, mais il la treuua

enuironnee d'vn si grand esclat de Majesté, & accompagnee d'vne si parfaite beauté, qu'il ne luy resta en l'ame aucune autre faculté que celle de l'admiration. Aussi est-il certain que cette Princesse estoit si accomplie, qu'il ne luy manquoit rien sinon d'estre sage. En fin apres qu'elle se fut vn peu recognüe, & qu'elle se fut apperceuë de l'esmotion de celuy qui estoit à genoux aupres de son lict, & pour qui elle n'en sentoit pas vne moindre, elle luy dit en le faisant releuer. Vos plaintes m'ōt fait tant de pitié, que ie n'ay pû m'empescher d'enuoyer sçauoir qui vous estiez, & cette fille m'en ayant dit quelque chose, & que vous estiez blessé, ie vous ay fait venir icy pour vous donner du meilleur baume du monde, afin

qu'à faute d'estre promptement secouru, vous ne tombiez pas en quelque grand danger de vostre vie. Madame, respondit le malade, puisque par l'excez de vostre grande bonté il vous plaist de me la sauuer, ie ne craindray iamais de la perdre pour vostre seruice, qui me sera tousiours aussi cher que mon propre salut. Monstrez-moy donques, luy dit elle, vostre blesseure, car il faut que ce soit moy-mesme qui y mette le baume. Madame, repartit-il, le respect que ie porte à vostre Majesté, me deffend d'estre si indiscret que cela; Non, non, adiousta-elle, ie ne veux point de ceremonies, ce seroit estre indiscret que de differer à faire ce que ie dis, monstrez-moy donques promptement où est vostre mal. Luy

ſe voyant ainſi preſſé, luy dit: Madame, la vraye obeïſſance eſt aueugle, c'eſt pourquoy ſi elle peche en quelque choſe, elle n'a point d'autre excuſe que les commandemẽs qui luy ont eſté faits, à l'obeïſſance deſquels elle ſe porte à yeux clos. En diſant cela, il deſpoüilla vn pourpoint de bure qu'il auoit, & fit voir deſſous vne chemiſe de la plus belle & de la plus fine Holande qu'on euſt pû treuuer, mais toute ſanglante par deuant, dont la Reyne fut fort effrayee: Neantmoins ayant regardé la bleſſeure qui eſtoit dans le bras, elle cognut bien qu'elle n'eſtoit pas dangereuſe. Elle y mit de ſon baume, puis fit quelques ſignes deſſus, & prononça d'vne voix baſſe cinq ou ſix paroles, afin qu'on creut que

ſa Damoiſelle n'euſt pû faire cette cure, couurant de cette ſorte la curioſité qui l'auoit portee à voir ce malade. Apres auoir accommodé ſa playe, elle luy ayda à remettre ſa chemiſe, eſtant toute rauie de la blancheur de ſon eſtomach, & de la delicateſſe de ſa peau, ce qui luy donna encores plus d'amour qu'auparauant; *Et comme nous auons tousiours bonne opinion de ce que nous aymons*, elle ſ'imagina auſſi que ce Gentilhomme, quoy que veſtu aſſez modeſtement, eſtoit ſans doute de quelque grãde & illuſtre maiſon; C'eſt pourquoy elle le preſſa de luy dire ſon nom, qui il eſtoit, & comment il auoit eſté bleſſé. Madame, reſpondit-il, arriuant en cette Ville, i'allay deſcendre dans vne Hoſtellerie, où ie don-

nay au Maiſtre vne petite malette que i'auois à garder. A ce mot de malette la Reyne changea de couleur, & peu s'en falut qu'elle ne ſ'eſuanoüit. Il vouloit continuer, mais elle luy dit qu'elle ſe trouuoit mal, & qu'il ſe retiraſt. Rozane le mena dans vn cabinet qui eſtoit tout aupres de la châbre de la Reyne, qu'elle vint reuoir auſſi-toſt apres, & qui luy dit: Ha! ma fille, ſans doute ce Gentil-homme eſt celuy qui a tué mô frere de Voltandon, car on m'a dit qu'il auoit vne malette en crouppe, & me la t'on dépeint tel qu'il eſt. Si c'eſt luy, i'aymerois mieux mourir qu'on ſceuſt ce que ie viens de faire: & d'ailleurs il faut que ie te confeſſe qu'il eſt ſi fort ſelon mon cœur, qu'il eſt hors de mon pouuoir de luy de-

ſirer du mal. *Regarde ie te prie comme les Dieux ſe ioüent de nous autres, & nous aſtreignent à la rigueur de certaines loix, ſans nous donner les forces neceſſaires pour y obeïr. Ils nous ordonnent de perdre pluſtoſt noſtre vie que noſtre hõneur; & neantmoins ils nous font naiſtre auec tant de foibleſſe, qu'il nous eſt impoßible de reſiſter aux continuels aſſauts de noſtre propre nature qu'ils nous ont donnee. Ils nous preſcriuent aſſez ce qu'il faut fuyr, mais ils ne nous en donnent pas le moyen; nous voyons le mal, & nous ne le pouuons éuiter.* Ie ſçay que ie ſuis obligee de vanger la mort de mon frere; mais quoy ie ſens vn feu qui me conſomme d'amour pour celuy qui en eſt coulpable. O Dieux, pourquoy m'auez-vous fait voir tant de puiſſans charmes, ſi vous voulez que ie n'en

ſois point touchee? Il eſt vray mõ enfant, ie ſuis enchantee, ie ne puis hayr vne perſonne qui eſt ſi aymable, & mon amour eſt plus forte que ma hayne. Toute cette affaire n'eſt point arriuee fortuitement, puiſque rien ne ſe fait ſans l'ordõnance du Ciel, qui n'a point conduit icy ce ieune hõme, ſi ce n'eſt pour me faire eſprouuer la force d'vne beauté diuine; Qu'on ne m'allegue point le rafinemẽt de cette explication, Iupiter permet bien le mal, mais il n'en eſt point autheur, & ne l'empeſchant point, c'eſt vn teſmoignage qu'il veut qu'il ſe faſſe pour des fins qui nous ſont incognuës, car qui peut penetrer dans ſes conſeils ſecrets? Certes cet Ancien parloit proprement de ſa puiſſance ſous le nom de la for-

tune, quand il disoit; Que lors qu'elle a resolu de faire quelque chose, elle aueugle les hommes de peur qu'ils ne luy rompent son dessein. Ah! ma chere amie, que ie souffre vn cruel martyre? Helas! ie brusle d'amour pour ce gentil Caualier, & neanmoins l'image de mon frere couuert de sang, me presse de tremper mes mains dans celuy de son meurtrier. Sans doute c'est la raison qu'il meure, & puis qu'il est venu comme par miracle en ma puissance, c'est vn tesmoignage infaillible que le Ciel veut que i'en prenne la vengeance. Rozane, ma chere amie, il faut que tu m'assiste en cette entreprise. Mais, luy repartit-elle, ce n'est peut-estre pas celuy que vous pensez: *Il n'y a rien de si soupçonneux que la*

peur, & nous croyons tousiours que ce que nous craignõs doiue arriuer, comme au contraire nous apprehendons bien fort, que ce que nous desirons ne reüßisse iamais. Il faut que vostre Majesté s'informe particulierement de la verité, auant que prédre vne si cruelle resolution. Et d'ailleurs, quand ce ieune Gentilhomme seroit celuy-là mesme qui a tuë le Prince de Voltandon, voudriez-vous bien vous soüiller de son sang? Et quand vous luy auriez osté la vie, la vostre en seroit-elle plus glorieuse? Au contraire, ie ne croy pas que vous voulussiez vous en vanter; Car que ne diroit-on point, quand on sçauroit qu'en ensanglâtant vostre chambre & vos mains, vous vous seriez portee à vne vengeãce autant barbare & inhumaine,

que pleine de trahiſon? Croyroit-t'on iamais qu'il ſe fuſt venu rendre luy-meſme entre vos mains? & quand on le croyroit, ne treueroit-on pas fort mauuais de ce que vous en auriez vſé de la ſorte? *Madame croyez moy, nous ne deuons pas auoir tant de ſoin de noſtre contentement, que de noſtre reputation; & puiſque nous auons à viure dans le monde, nous ne deuons pas nous faire hayr au monde.* Certes ie ne croy pas que ſi vous auiez exercé vne ſi extraordinaire cruauté que celle-là, vous en parlaſſiez iamais, & que vous n'en vouluſſiez vous-meſme perdre la memoire, comme d'vne action dont le ſeul ſouuenir rempliroit voſtre ame d'horreur, d'ennuys & de regrets.

Rozane pour garentir de la mort celuy qu'elle aymoit deſia

autant que ſa vie, repreſentoit toutes ſes cóſiderations à ſa Maiſtreſſe, qui ayant plus d'amour que de hayne, fut bien ayſe de les entendre, parce qu'elles flattoient ſa paſſion, *& que nous approuuons fort facilement tout ce qui s'accorde à noſtre deſir.* Elle fit donques r'apeller ce pauure Gentilhomme, qui ſ'occupoit à conſiderer les richeſſes de ſon cabinet, qui eſtoit le plus enrichy de belles & excellentes peintures qu'on euſt pû treuuer. Entr'autres, tous ſes freres, ſon pere & tous ſes ayeuls y eſtoient extremement bien au naturel. Il y auoit vn petit lict verd fort molet, & au deſſus vn daiz de ſatin blanc en broderie d'or & d'argent, quoy qu'il y en euſt vn autre de toille d'or ſur la cheminee. Au deſſous de

celuy-là qui estoit sur ce petit lict, la Reyne auoit fait mettre le pourtraict du Marquis de Filinde, qui estoit le plus ieune, le plus beau, & le plus genereux de tous ses freres. Les bordures du tableau estoient toutes d'or enrichies d'vn grand nombre de perles, de diamants, de rubis, & de turquoises, pour tesmoignage de l'extreme affection qu'elle luy portoit, quoy qu'il fust mort depuis cinq ou six mois par vn coup de tonnerre, qui luy emportant la teste, l'auoit rauy à ses amis en la fleur de son aage. Dans ce mesme tableau on auoit curieusement dépeint tous les beaux exploicts de ce genereux Prince. La mer estoit couuerte d'vne infinité de Vaisseaux, dont il l'auoit chargee pour remplir de crainte

& de

& de terreur les barbares infidelles qui occupoient le Royaume de ses predeceſſeurs. La terre eſtoit jonchee de corps morts abattus ſous ſes pieds, les villes & les forteresſſes d'vn coſté eſtoient reduites en poudre, & de l'autre elles luy preſentoient à genoux les clefs de leurs portes. Le Peintre n'auoit pas oublié le cruel cõbat qu'il eut contre le vieux & l'effroyable geant Camelontidinero, & la victoire qu'il remporta ſur luy, auec plus d'adreſſe neantmoins que de force. On voyoit puis-apres le fils du Geant, qui outré d'vne iuſte douleur vint aux mains auec Filinde, lequel apres auoir receu quelques legeres bleſſeures, luy fit vomir l'ame auec le ſang, quoy qu'on le creut inuincible, eſtant ieune &

fort, & ayant le courage enflam-
mé d'vn ressentiment plein de
pieté. Apres tout cela, on voyoit
la tante du ieune Empereur de
Galatie, dont elle gouuernoit
l'Empire & la personne, peinte
au naturel auec toutes les plus
belles Dames de la Cour, qui te-
nans en leurs mains leur cœur
navré de flesches amoureuses le
luy apportoient à ses pieds. Enne-
midor, car c'estoit luy-mesme
qui estoit dans ce cabinet, estant
attentif à considerer toutes ces
belles peintures enrichies des ar-
mes de la maison, *qu'on n'oublie ia-
mais*, vid en fin Rozane qui luy
dit que la Reyne le demandoit, &
luy donna conseil de ne se faire
cognoistre que le moins qu'il
pourroit. Il fut fort estonné de
cela, neantmoins il se r'asseura vn

peu, quand il vid que sa Majesté ne luy faisant paroistre aucune sorte de mescontentement, luy dit: I'estime que vous auez plus de besoin de repos que d'autre chose, allez vous-en dormir, & vous me raconterez demain ce qui vous est arriué. Il ne repartit rien à cela, mais faisant vne humble reuerence auec vne grace qui rauissoit la Reyne, il suiuit Rozane dans vne chambre qui estoit dans le mesme appartement de sa Majesté, où il y auoit vn bon feu, & où Rozane auoit accoustumé de coucher. Comme ils furent entrez dedans, Ie ne puis, luy dit-elle, m'arrester auec vous, parce qu'il faut que ie retourne treuuer la Reyne; sur tout si vous estes celuy qui auez aujourd'huy tué le Prince de Voltandon, don-

nez-vous garde de vous faire cõ-gnoiſtre. Il ſe vouloit dauantage eſclaircir, mais elle qui eſtant habile cognoiſſoit l'humeur de ſa Maiſtreſſe ſoupçonneuſe & impatiente plus qu'il ne ſe peut dire, ſ'en alla promptement aupres d'elle, qui luy demanda auſſi-toſt qu'elle la vid; Et bien ma mignóne où l'as-tu mené? Madame, reſpódit-elle, ie l'ay mis dás ma chãbre où perſonne ne va ; car ie craindrois que ſ'il eſtoit dans le grand pauillon du iardin où toutes les chambres de voſtre logis regardent, quelqu'vn me voyant y aller ſouuent, ne ſoupçonnaſt quelque choſe de mauuais. Mon enfant, luy dit la Reyne, tu as bien fait, accommode-toy le mieux que tu pourras là dans mon cabinet, le lict en eſt fort bon. Apres

cela, au lieu de donner à ſon eſprit le repos dont il auoit auſſi grand beſoin que ſon corps, elle le trauailla de cent mille differentes penſees. La mort du Prince de Voltandon, qu'elle regrettoit infiniment, les injures que luy auoit eſcrites le Duc de Meuridas, la crainte que ſa reputation ne fuſt intereſſee en toute cette affaire, l'apprehenſion que Boittantual, qu'elle aymoit eſperduëment, ne mouruſt, & ſur tout le deſir de iouyr des embraſſemens de ſon ieune hoſte, luy firent paſſer la nuict auec des inquietudes ſi eſtranges, qu'elles ne ſe peuuét repreſenter. Ce qui fut cauſe que ſ'eſtant ſeulement endormie à la pointe du iour, elle ne ſe leua qu'apres midy. Cela toutefois luy eſtoit aſſez ordinaire, ayant ac-

coustumé, aussi bien que toutes les Dames de Galatie, de passer toutes les nuicts entieres à se faire faire la Cour, à deuiser, à ioüer, ou à quelque autre agreable diuertissement. C'est pourquoy le lendemain elles ne sortẽt du lict que pour se mettre à la table, si quelquesfois elles ne vont au Tẽple, plustost pour voir & pour estre veuës, que pour assister au sacrifice, qui le plus souuent est acheué quand elles y arriuent, si elles ne l'ont fait retarder pour le moins d'vne bõne heure de plus qu'il n'est permis par les Saincts decrets.

La premiere ouuerture que la Reyne fit de la bouche apres s'estre esueillee, ce fut pour commander à Rozane de luy faire venir Ennemidor, à qui elle dit dés

qu'il fut entré dans sa chambre, qu'elle vouloit qu'il racontast les accidents qui luy estoient arriuez, & qui auoient arraché des plaintes de luy aussi grandes, que s'il eust esté condamné à perdre la lumiere du iour. Madame, luy dit-il, apres que i'eus donné mes hardes à garder à mon hoste, ie m'en allay à la ville pour voir vn Gentil-homme de mes amis, & pour apprẽdre ce qu'on disoit de nouueau. En allant le treuuer, & passãt par vne petite ruë pour éuiter l'importunité des carrosses & des cheuaux, qui couroient de toutes parts comme si l'ennemy eust esté dans la ville, i'oüy vne voix qui crioit. Hé! Messieurs ne me tuez pas, prenez mes perles & tout ce que i'ay, & me laissez la vie. A ce bruit ie couru l'espee à

la main pour ſçauoir que c'eſtoit, mais trois hommes vinrent au deuant de moy , & me tirerent chacun vn coup de piſtolet, dont ie ne fus point bleſſé. Auſſi-toſt ie me meſlay parmy eux , & en ayant ietté vn mort par terre, les deux autres s'enfuirent , & donnerent vne telle eſpouuante à leurs compagnons, qui croyoient que ie fuſſe bien accompagné, qu'ils laiſſerent vne belle ieune Dame qu'ils voloient, & qui me croyāt eſtre de leur ſuite, me dit: Hé! Monſieur, ayez pitié de moy. Madame, luy reſpondis-je, n'ayez point de peur, i'ay ſi bien donné la chaſſe à ceux qui vous vouloiēt faire du deſplaiſir, que ie ne croy pas qu'ils retournent, & ie mourray pluſtoſt auant que vous receuiez aucune iniure : Mais dites-

moy, que vous demandoient-ils? Ah! Monsieur, me respondit-elle, mon mary & moy auec deux seruiteurs, dõt l'vn portoit vn flambeau alumé, allions souper à trois pas d'icy auec de nos plus proches parents, quand nous auons esté attaquez par cinq ou six de ces voleurs, qui nous ont arrestez: Ils me vouloient oster mes perles & commençoient à me foüiller par tout à l'heure que vous estes arriué. Et vostre mary, luy demãdis-je, & vos deux seruiteurs, que sont-ils deuenus? Monsieur, me respondit-elle, ie croy qu'ils se sont sauuez, & aussi que ces meschans hommes n'en vouloient à mon aduis qu'à mes perles & qu'à mes bagues. Comme elle acheuoit de me dire cela, l'on mit quelques chandelles à vne fene-

ſtre qui eſtoit vis à vis de nous, dont la lumiere me dõna moyen de voir la femme à qui ie parlois; & qui ie vous aſſeure, Madame, eſtoit la plus belle, apres voſtre Majeſté, que i'aye iamais veu. Elle eſtoit donques bien fort laide, reſpondit la Reyne, auec vne façon la plus gracieuſe qu'il eſt poſſible: Car ie ne croy pas, adiouſta-elle, qu'on me puiſſe regarder ſans auoir mal au cœur, auſſi fais-je peur à tous ceux qui me voyẽt. Acheuez, acheuez de nous dire le reſte. Madame, dit Ennemidor, comme i'eſtois attentif à conſiderer vne ſi parfaite beauté, ie vis venir vingt-cinq ou trente hommes auec l'eſpee nuë à la main qui crioient tuë tuë. I'allay au deuant d'eux pour dõner moyen de ſe ſauuer à celle que i'auois

desia commencé d'obliger: Mais ie fus incontinent porté par terre d'vn coup de pertuisanne que ie receus sur la teste, & qui me l'eust mise en deux s'il ne m'eust frappé du plat sur le haut de mon chappeau, qui rompit la violence du coup. Quatre ou cinq se ietterēt sur moy pour me tuer, s'ils n'en eussent esté empeschez des autres, qui dirent que la mort n'estoit pas vn assez cruel supplice pour me chastier. C'estoient les parens & les amis du mary de cette ieune femme, lesquels estoient venus à son secours, & qui m'emportoient tout éuanoüy à leur logis, où elle se rendit presque aussi-tost qu'eux. Mais incontinent qu'elle me vid, elle me recognut, & croyant que ie fusse mort, s'escria. O Cieux, quel grād

malheur eſt-ce là ? Ah ! que i'ay de regret qu'vn ſi vaillant & ſi courtois Caualier ayt eſté ainſi miſerablement tué : En parlant ainſi elle m'arrouſoit de ſes larmes, & ſ'affligeoit ſi fort que tous ceux qui la voyoient en demeurerent eſtonnez. Mais quand elle leur euſt dit ce que i'auois fait pour elle, & l'obligation qu'elle m'auoit, il n'y en euſt pas vn qui n'y priſt part, & qui n'euſt vn extreme regret de me voir en l'eſtat où i'eſtois. Ils ſ'efforcerent tous de me faire reuenir à moy, & firét ſi bien qu'à force de bons remedes ie repris mes eſprits. Certes, Madame, ie croyois fermement auoir eſté enchanté, me voyant au milieu de tant de gens que ie ne cognoiſſois point, & ne ſçachant en aucune façon comment

cela estoit arriué. Ie me treuuois assez bien, & ne sentois aucun mal, sinon vn peu à la teste que i'auois aucunement estourdie du grand coup que i'y auois receu. Ils s'efforçoient tous à me rasseurer par les honnestes offres qu'ils me faisoient, & par les tesmoignages qu'ils me rendoient de leur bonne volonté. La viande estoit sur la table il y auoit plus d'vn gros quart-d'heure, ils me contraignirent d'y prẽdre la plus honneste place, n'y ayant sorte d'honneur qu'ils ne me rendissent. Ie ne croy pas que les Princes puissent faire de plus somptueux banquets qu'estoit celuy-là, & encores que le Maistre de la maison ne fust qu'vn des moindres d'entre les Questeurs, on n'y auoit neantmoins rien espargné.

Il ne ſe peut voir ny de plus beau linge, ny de plus belle vaiſſelle d'argent qu'il y en auoit là. Le grand nombre de ſeruiteurs tous bien veſtus & en bon ordre, les precieux meubles dont la ſalle eſtoit paree, les peintures exquiſes, la dorure des lambris & de la cheminee, & vne infinité d'autres profuſions que ie remarquay là dedans, teſmoignent aſſez que l'or & l'argent n'y couſtent pas beaucoup. Mais tout cela n'eſt rien au prix des riches perles & des diamants, qui accabloient de leur poids la Maiſtreſſe du logis, que i'auois tiree d'entre les mains des voleurs. Tant que le ſouppé dura elle ne repût preſque ſes yeux que des regards, dont elle me fauoriſa auec autant de douceur qu'ils eſtoiẽt pleins d'attraits.

Comme l'on commençoit à deſeruir, i'ouy frapper fort rudement à la grand' porte du logis, & au meſme temps ie vis les feneſtres de la ſalle toutes remplies de la lumiere de pluſieurs flambeaux, qui entroient dans la cour auec quatre ou cinq carroſſes. Nous nous leuaſmes tous de table, & allaſmes au deuant de ceux qui arriuoient, dont le premier qui entra dit, apres auoir fait les complimens accouſtumez, que le balet ne tarderoit plus gueres à venir. En diſant cela, nous allaſmes dans vne autre grande ſalle qui eſtoit preparee pour le receuoir, & dans laquelle il y auoit aupres de la cheminee vn Theatre, que des Comediens auoient fait dreſſer pour entretenir la cõpagnie, apres que le balet auroit

dansé. *Car quelle ſorte de plaiſirs y a-il en ce monde que ne ſe donnent ceux qui ſont de l'ordre des Queſteurs?* Il y auoit aupres de la ſalle vn grand cabinet, où ie vy la plus belle & la plus ſuperbe collation dont i'aye iamais ouy parler. L'on fit tout ce qu'on pût pour me retenir, mais à quelque prix que ce fuſt ie voulois aller voir mō amy, pour luy demander des nouuelles de quelque affaire qui m'importe infiniment. Ie ne le treuuay pas chez luy, & me dit-on qu'il n'y reuiendroit qu'il ne fuſt plus de quatre heures apres minuict. Cela fuſt cauſe que ie m'en retournay à mon logis, où mon hoſte me fit la plus mauuaiſe mine du monde, de ce que ie n'y eſtois pas allé ſouper. Il m'auoit donné la clef d'vne chambre, & neantmoins

moins i'y en treuuay vne autre à la porte qu'il y auoit oubliee par mesgarde : Estant entré dedans, ie m'apperceu qu'on auoit foüillé dans ma malette, & qu'on m'auoit pris entre plusieurs autres choses vne petite boëte, que ie tenois aussi chere que ma vie. Ie m'escrié qu'on m'auoit volé, mais luy se scandalisant de ce que ie parlois ainsi, me dit en colere, qu'il n'y auoit dans sa maison que des gens de bien, & fit tant d'horribles sermens que personne n'estoit entré en ma chambre, que ie creu fermement que c'estoit luy qui m'auoit desrobé ce que ie cherissois si fort; *Car c'est vne maxime, qu'il ne faut iamais croire les larrons & les menteurs, quand ils iurent librement.* Ie le pris par le bras, & luy dis que ie le

tuerois s'il ne me rendoit ce qu'il m'auoit desrobé. Il cria au meurtre, & en vn instant ie vis venir tous les valets du logis, qui accoururent pour deffendre leur Maistre. Ie mis l'espee à la main, pour empescher que ces gens-là ne me fissent quelque outrage, ainsi qu'ils s'y preparoient: mais en ayant ietté vn mort par terre, les autres prirent la fuite, & coururent dans la ruë crier à la force. Ie descendis en bas pour me sauuer, me souuenant d'auoir ouy dire *que les habitans de Sirapis sont fort seditieux, & qu'ils ont accoustumé de prẽdre les armes aussi-tost qu'il se fait quelque rumeur*. Ie ne pû neantmoins si bien faire, que ie ne rencontrasse en sortant du logis trente ou quarante hommes auec des halebardes & des per-

tuisannes, qui estoient accourus au bruit. Tant s'en-faut qu'ils me cognussent, qu'au contraire ils ne se cognoissoiét pas eux-mesmes, à cause de l'obscurité de la nuict, à la faueur de laquelle ie ne fus poursuiuy que iusques au bout de la petite ruë, qui est au coin de vostre iardin. Voila, Madame, le conte que ie vous puis rendre de ce qui m'est aduenu depuis que ie suis en cette Ville. Vrayement, dit la Reyne, voila vne grãde suite d'estranges accidents qui vous sont arriuez en fort peu de temps. Mais auant que d'entrer dans cette Ville, n'auiez-vous fait aucune rencontre. Non, Madame, respondit Ennemidor, qui se souuenoit de l'aduis que Rozane luy auoit donné, encores qu'il ne sceust point si c'estoit le Prince

de Voltandon, contre qui il s'e-
stoit battu. La Reyne qui auoit
vn peu de ialousie de cette ieune
femme qu'Ennemidor auoit se-
courue, dit : Et bien cette belle
Dame que vous auez tant obli-
gee, ne vous a-t'elle point rendu
amoureux ? *Madame*, respondit-
il, *l'amour n'entre iamais en vne ame
remplie d'ennuis comme la mienne;
Il n'y a que les esprits vuides de soins,
qui en puissent estre atteints*. Mais
neantmoins, dit la Reyne, vous
mistes vostre vie en danger pour
la secourir. Madame, repartit-il,
tous les gens de bien sont obli-
gez de mourir plustost, que de
perdre l'occasion d'acquerir de
l'honneur en assistant ceux qui
ont besoin de leur ayde. Et quoy,
repartit la Reyne, est-il possible
qu'il y ait ainsi du danger la nuict

par les ruës en cette Ville ? O Cieux ! respondit Rozane, vous ne croiriez iamais, Madame, les meurtres & les voleries qui s'y cõmettent. L'on n'oseroit sortir de sa maison dés ce que le iour est finy, c'est le plus grand desordre qu'il est possible, & il n'y a point de Ville au mõde où l'on y pouruoye moins qu'en cette-cy. Ce n'est pas faute neantmoins d'Archers, de Sergens, d'Huissiers & d'autre sorte de gens semblables; mais quoy ils s'entendent tous auec les voleurs, & en tirẽt pensiõ. Il seroit necessaire de les obliger à marcher la nuict bien armez & en bon ordre, pour empescher les excez qui se commettent, & de rendre responsables les Commissaires des quartiers de la Ville, de tout le mal qui arriueroit

en l'estenduë de leur Iurisdiction. Certes Rozane, dit la Reyne, tu ne parle pas en fille, & à t'oüir on te iugeroit capable de reformer tout vn Estat. Madame, respondit Rozane, ie ne vous dy pas cela de moy-mesme, ie l'ay appris des personnes qui n'ignorent rien. Mais vostre Majesté sçait-elle bië qu'il est quatre heures apres midy, & que n'ayant rien mangé depuis hier à pareille heure, il est temps qu'elle disne? Tu as raison, dit la Reyne, va ma fille fais moy apporter quelque chose, & donne ordre que si quelqu'vn me demande, qu'on die qu'on ne me void point. Apres cela, elle entra dans son cabinet, & y appella Ennemidor, à qui elle fit cognoistre la passion qu'elle auoit pour luy, & en tira, auant que sortir de là,

tout le ſoulagement qu'elle deſiroit, & dont la pratique eſt beaucoup plus agreable que le recit; auſſi en continua-elle l'vſage durant ſept ou huict iours qu'elle retint Ennemidor enfermé auec elle, noyant dans vne mer de delices tous les ennuys qui la pouuoient affliger.

Parmy l'excez de ſes contentemens, elle le conjuroit ſouuent de luy confeſſer ſ'il ne ſ'eſtoit pas battu contre le Prince de Voltandon ſon frere : mais luy qui ne ſ'abandonnoit pas tant au tranſport de ſes plaiſirs, qu'il ne ſe ſouuint touſiours *que l'homme ſage ne dit iamais rien qui luy puiſſe nuire*, teſmoigna ſans ceſſe qu'il ne ſçauoit que c'eſtoit. Quelques priuautez qu'il euſt auec la Reyne, il ne voulut neantmoins pas laiſſer

tellement captiuer sa raison, qu'il n'eust assez de force pour tenir vne chose secrette, dont le recit ne luy pouuoit apporter aucun aduantage, & luy pouuoit peut-estre quelque iour infiniment nuire, *puis qu'il n'y a rien au monde de si variable que l'affection des femmes, ausquelles il est dangereux de confier vn secret important. Aussi n'y a-t'il point d'hõme prudẽt qui vueille achepter leurs bonnes graces au pris de sa seureté, & du repos de sa vie.*

Vne infinité de gens de qualité qui venoient pour consoler la Reyne, crurent ne pouuans auoir le moyen de la voir, que son affliction estoit extreme, puis qu'elle se priuoit de toute sorte de compagnies ; Mais celle d'Ennemidor luy estoit plus chere & plus agreable, que de toutes les per-

ſonnes du mõde. Toutefois *comme il n'y a point de roſes ſans eſpines, ny de iour ſi clair qui ne ſoit ſuiuy des tenebres de la nuict*, ſa Majeſté fut auſſi contrainte de ſe priuer de la veüe d'Ennemidor, qu'elle aymoit ſi eſperduëment qu'elle le portoit en ſes yeux. Car la Princeſſe de Gonzanuert ſa ſœur, luy ayant mandé que l'Imperatrice la vouloit aller voir, elle creut qu'il y auoit du danger de le retenir dauantage. Cela fut cauſe qu'elle luy donna congé, apres luy auoir teſmoigné par vn preſent exceſſif, l'excez de ſon affection. Il ſe retira donques auec cinq cens piſtolles, & vn diamant qui en valoit bien autant. Le Marquis d'Argentuare eſtoit ſon oncle, & ne l'aymoit pas moins que ſ'il euſt eſté ſon enfãt: auſſi eſtoit-

il resolu n'en ayant point, & estāt hors de l'esperance d'en auoir, de l'adopter & de luy faire porter son nom. Ce Marquis, quoy que de naissance n'eust pas de grands biens, s'estoit neantmoins fait excessiuement riche au seruice du Duc de Cossantroc, le party de qui il auoit tousiours suiuy durant la guerre des Nouates en la prouince de Tissambrize. Mais son auarice s'augmentoit tousiours auec sa bonne fortune. Il iouyssoit des biens d'vn homme riche, & il auoit l'esprit d'vn pauure, se comportant comme s'il n'eust eu autre dessein que de viure auec necessité, pour enrichir ses heritiers, qui peut-estre s'en mocquerōt au lieu de luy en sçauoir du gré, & dissiperont prodiguement les grandes richesses

qu'il acquiert auec tant de peine. Auec tout ce qu'il a, il leur laiſſera encores ce qu'il n'a point; c'eſt aſſauoir, la ioye, le contentement, & le repos d'eſprit, dont il n'a iamais gouſté: car les richeſſes qui luy ſont ſuruenuës ne ſont pas la fin, mais ſeulemẽt le changement de ſes miſeres; & la paureté l'ayant autrefois incommodé, les biens luy donnent maintenant du trauail. Cette diabolique auarice qui tyranniſe ſon ame, l'empeſche de s'employer pour l'aduancement d'Ennemidor ſon nepueu, encores qu'il aye de l'inclination à l'aymer. *Mais quel effect peut-on attendre de l'amitié d'vn auaricieux, qui ne s'ayme pas luy-meſme, & qui volontiers diminueroit le nombre de ſes iours, pour augmenter ſes treſors?* O peſte du

genre humain qui glace l'amour des parens, qui brusle iusques aux os ceux que tu empoisonne, qui violéte les ames, qui dissouls le nœud de toute sorte de societé, qui force la nature & ne pardonne pas mesmes à celuy qui en est l'autheur, estant preste de le vendre & le trahir encores de nouueau à beaux deniers comptans pour assouuir tes insatiables desirs! Qui peut dire, mais qui peut penser combien ton venin est dangereux & mortel? Ennemidor voyant que l'esprit du Marquis d'Argétuarre en estoit cruellement infecté, n'en faisoit pas tant d'estat, & ne s'en tenoit pas si pres qu'il eust fait s'il ne l'eust point veu soüillé de l'horreur de ce vice qu'il detestoit plus que la mort. C'est pourquoy encores

qu'il ne sceut où aller, il ne se fust pas neantmoins retiré en son logis, si en sortant de chez la Reyne de Regnaut-chanfort il ne l'eust rencontré dans la ruë. D'Argentuarre fut extremement estonné quand il le vid, car il croyoit qu'il fust en la ville de Darderoy, où il auoit esté enuoyé depuis quatre ans, pour y apprendre tout ce qui est de la profession d'vn Caualier, comme en la meilleure Academie qui soit en tout l'Empire de Galatie. Ennemidor y employa si soigneusement le temps, qu'il surpassoit l'esperance de ses Maistres, aussi bien que le desir de ses parens, & se fit admirer de tous ses compagnons. Son oncle luy demanda qui l'auoit fait venir à Sirapis ; mais en luy cachant le sujet de son voyage, il luy respon-

dit. Monſieur, rien ne m'ameine icy que l'extreme deſir que i'ay d'eſtre aupres de vous, & de vous ſeruir. D'Argentuarre qui eſtoit rauy d'aiſe de le voir ſi beau & de ſi bonne grace, & iugeant d'ailleurs qu'il eſtoit temps de le tenir à la Cour, ſe contenta de cette raiſon, plus pleine de reſpect que de verité. Il l'emmena donques à ſon logis, où il paſſa douze ou quinze iours ſans oſer preſque ſortir, tant parce qu'il eſtoit mal veſtu, que parce qu'il craignoit d'eſtre recognu auec l'habit qu'il auoit quand il entra dans Sirapis. Mais apres ce temps là, voyãt que ſon oncle ne parloit point de faire venir des eſtoffes pour le faire habiller: qu'au contraire, il fermoit la bouche à ſa femme quãd elle en vouloit dire quelque cho-

ſe, il ſe fit faire, ſans luy en dire rien, deux habits complets tous couuerts de paſſemẽs d'or & d'argent. Le Marquis voyant ſon neueu ſi bien couuert, ne luy demanda point où il auoit pris de l'argent, car c'eſtoit la choſe du monde dont il ſ'informoit le moins, pourueu que ce ne fuſt pas à ſes deſpens : Mais auſſi-toſt il cómença à luy faire vne grande reprimende, & à luy preſcher l'eſpargne, l'entreprenant depuis la teſte iuſques aux pieds. Auſſi ne prenoit-il point vn plus grand plaiſir qu'à reprendre vn chacun, ce qu'il faiſoit touſiours en public, croyant que c'eſtoit le moyẽ de ſe faire admirer. Et quoy mon nepueu, luy dit il, ie croy que vous vous mariez, puiſque vous eſtes ſi bien paré. Ce n'eſt point cela,

respondit Ennemidor, mais c'est pour me rendre plus digne d'estre aupres de vous. Et quoy, repartit d'Argentuare, croyez-vous ne valoir que ce que vos habits vous font valoir ? Voulez-vous vous glorifier de la despoüille des bestes ? Toute cette soye qui est sur vous, est-ce autre chose que la baue des vers? cet or & cet argent ne sont-ce pas des excremens de la terre?& ces plumes qui sont sur vostre teste, n'ont-elles pas esté arrachees du plus lourd &du plus pesant oyseau qui se puisse voir? Toutefois ceux qui se voudront mocquer de vous, ne diront-ils pas que la teste qui les porte est pleine de legereté, dót elles sont la marque & le symbole ? Ne diront-ils pas encores, qu'il n'y a point de crocheteurs qui portent

de ſi peſants fardeaux que vous, qui auez ſur vos eſpaules vn manteau qui a peut-eſtre couſté quelque metairie, ou quelque moulin à vent? Non, non, croyez-moy, mon nepueu, il ſe faut faire cognoiſtre par vne longue ſuite de genereuſes actions, & non par vne multitude de ſomptueux habits, qui ne ſeruent qu'à faire remarquer les deffauts qui ſont en nous; *car ceux qui ſont bien veſtus ſont regardez d'vn chacun, & le ſot paroiſt dans ſes riches habits, ainſi qu'vne chandelle de poiſraiſine dans vn chandelier d'argent*. Monſieur vous me faites beaucoup de faueur, reſpondit Ennemidor, de prendre la peine de me repreſenter tant de belles & curieuſes cõſiderations. Il eſt vray que les habits ne font pas l'homme meil-

leur, mais ils le rendent plus venerable, non pas plus venerable, dit d'Argentuare, mais plus vain. Ouy, celuy qui n'a pas l'eſprit biē fait, repartit Ennemidor, car toutes les meilleures choſes du monde peuuēt eſtre employees à malfaire, par ceux qui ſont priuez de raiſon. L'eſpee en la main d'vn furieux eſt tres-dangereuſe, mais eſtant en celle d'vn homme remply d'autant de ſageſſe que de valeur, ſert à maintenir l'innocence du foible contre la violence du plus fort. La Philoſophie pour la conduite de la vie eſt le plus excellent treſor qu'on puiſſe acquerir; & neantmoins quand on en veut abuſer, il ne ſe peut dire de combien de maux elle eſt cauſe. Les habits ſont de meſme, les vns en tirent vne inſuportable vani-

té, & les autres vn legitime aduã-
tage. Ie confesse que c'est vne
honte que de se vouloir seulemẽt
faire estimer par ses habits, puis-
que les estoffes sont venuës des
bestes, ou de la terre, & que la fa-
çon part de l'industrie des Arti-
sans qui en meritent l'honneur.
Mais vous m'auoüerez aussi, s'il
vous plaist, Monsieur, qu'en la
corruptiõ du siecle où nous som-
mes, il faut estre par necessité
bien vestus, si l'on ne veut estre
mesprisé de tout le monde. C'est
pourquoy nous voyons les plus
grands personnages auoir soin
de s'habiller richement & pro-
prement, pour estre distinguez
d'auec le menu peuple. Les prin-
cipaux ministres de l'Estat ne veu-
lent-ils pas faire cognoistre la dif-
ference de leur charge par celle

de leurs habits ? Ne rempliſſent-ils pas leur dignité d'eſclat & de Majeſté par la pourpre, le ſatin & le velours ? Nos ſouuerains Sacrificateurs & leurs principaux Collegues qui nous doiuent ſeruir d'exemple, ne ſe rendent-ils pas venerables par les precieux ornements dont ils eſbloüiſſent les les yeux ? Mais outre tout cela, l'experience ne nous apprend-t'elle pas tous les iours que le plus vertueux, & le plus habile perſonnage du monde, ſera meſpriſé dans vne compagnie ſ'il eſt mal veſtu ? & que le plus vicieux & le plus impertinent homme de la terre ſera honoré ſ'il eſt richemēt habillé ? On ne regardera celuy-là que comme vn valet, & on ne l'oyra qu'à regret: mais celuy-cy attirera les yeux & les cœurs d'vn

chacun. D'ailleurs, ayez affaire à vn Consul ou à vn Questeur, ses gens ne daigneront pas ouurir la porte, s'ils vous voyēt en mauuais ordre; mais si vous estes biē couuert, aussi-tost ils vous feront entrer, & aduertiront leur Maistre, qu'il y a en bas vn homme de bōne façon qui veut parler à luy. Incontinent on vous fait monter, on vous rend de l'honneur, on vous escoute & vous donne t'on contentement; non selon le merite de ce que vous demandez, mais selon la valeur de vos habits, & la bonne grace que vous auez. L'entree chez les Roys & chez les Princes, n'est point si facile aux hommes vertueux, qu'à ceux qui sont bien parez. Certes, il n'y a pas deux iours que ie treuuay aux prises parmy dix ou dou-

ze valets, l'vn des plus hommes de bien, & des plus vaillans Capitaines qui ſoit en cet Empire. Ie le dégagé de là, & luy demanday ce qu'il y faiſoit. Ie payois, me reſpondit-il, les intereſts de ma mauuaiſe mine. S'il euſt eſté veſtu de ſatin au lieu de bure, & qu'il n'euſt point eſté borgne comme il eſtoit, ce malheur ne luy fuſt pas arriué.

Ennemidor mit fin à ce diſcours, pour faire la reuerence au Duc de Coſſentroc, qui venoit communiquer quelque affaire d'importance au Marquis d'Argentuare. Ce Duc auoit accouſtumé lors qu'il voyoit quelque beau ieune homme de luy demander touſiours d'où il eſtoit, & de luy faire pluſieurs autres queſtions, afin d'auoir plus de

moyen de le regarder, prenant vn extreme plaiſir à conſiderer attentiuement tous ceux que la nature auoit gratifié de quelque inſigne trait de beauté. Auſſi toſt qu'il euſt ietté ſes yeux laſcifs ſur Ennemidor, il creut que c'eſtoit la plus belle creature qu'il euſt iamais veüe, & demeura ſurpris d'eſtonnement. Le Marquis pour auoir eſté nourry & eſleué petit enfant aupres de luy, liſoit dans ſes penſees, & cognoiſſoit les ſecrets mouuements de ſon cœur, auſquels il auoit luy-meſme ſouuent obey, afin de faire ſa fortune, qu'il n'auoit eſleuee que ſur des fondements pleins d'horreur & d'abomination. Et parce que ſon incroyable auarice luy oſtoit toute ſorte de deſirs de contribuer quelque choſe pour l'ad-

uancement de ſon nepueu, il euſt eſté bien ayſe, ô Cieux, i'ay horreur de le dire! qu'il l'euſt recherché par les meſmes voyes qu'il auoit ſuiuies, violant les loix de la nature, & luy faiſant vne infinité d'outrages. Voulant donques cótinuer à complaire au Duc, & cómencer à engager Ennemidor, il dit: Monſieur, c'eſt mon nepueu que i'ay fait venir icy, afin qu'il vous puiſſe rendre quelque bon ſeruice. Vrayement, reſpondit le Duc, il eſt de fort bonne façon, & ſerois bien ayſe qu'il ſ'offriſt occaſion de luy teſmoigner combien ie l'eſtime, & l'eſtat que ie fais de tout ce qui vient de voſtre part. Il ne ſera point ſi bien receu en quelque lieu qu'il aille, & n'y aura point tant de puiſſance que là où ie ſeray. En diſant cela, il

embrassa Ennemidor, & auec des yeux pleins d'amour & de sousris, s'efforça de luy faire paroistre par la plus gracieuse & attrayante action qu'il pût, la bonne volonté qu'il auoit pour luy. Puis sans se retirer à part, car il sentoit desia vne force secrette qui l'empeschoit de s'esloigner de celuy qu'il regardoit auec vn incroyable cótentement, & qui luy remplissoit l'ame dautant de desirs que d'admirations; Il dit au Marquis d'Argentuare auec vn visage ioyeux, *car c'estoit sa coustume außi bien que de tous les amoureux, de tascher à se rendre agreable en la presence de l'objet qu'il aymoit*. Marquis, n'as-tu point vû la fille du Comte de Bertonchant ? Elle n'est pas belle, mais ie t'asseure que ie l'ay treuuee aujourd'huy de fort bonne

grace, elle eſt haute & de belle taille, & croy qu'elle ſera de beaux enfans. Ie voudrois bien que mon fils la vouluſt rechercher, & ſe deſpoüiller de cette vaine ambition qu'il a de ne vouloir eſpouſer qu'vne Princeſſe. Les grandes alliances de noſtre maiſon y ont apporté aſſez d'hóneur. Les Empereurs de Galatie, leurs freres, leurs enfans, & les plus grands Princes de l'Europe ſe ſont alliez auec nos anceſtres. L'occaſió n'eſt pas touſiours auátageuſe de prendre de ces grands partis là, *qui d'ordinaire ſont bien autant à charge qu'honnorables*; car ſ'eſtans ioints d'alliance auec les grands Princes, il faut eſpouſer leurs querelles & leurs paſſions, qui bien ſouuent vous engagent en des guerres injuſtes, & vous

precipitent en vn abyſme d'incommoditez & de dangers. Auec tous ces inconueniens qui ſont infaillibles, adiouſtons encores la ſeruitude inſupportable, où ſe ſouſmet celuy qui prend vne femme d'vne maiſon beaucoup plus illuſtre que la ſienne. Quãd mon fils ſe ſera lié pour iamais auec la ſœur du Roy de Britambrize, qui eſt le plus remuant Prince & le plus impatient de repos qui ſoit au monde. Il faudra qu'il ſoit ſans ceſſe à cheual pour courre ſa fortune, qu'il y embarque ſes parens & ſes amis, qu'il ſoit continuellement au hazard d'eſtre declaré par l'Empereur criminel de leze-Majeſté, de voir cõfiſquer ſes maiſons, d'eſtre deſpoüillé de ſes charges & reduit en chemiſe. D'ailleurs cette ieu-

ne Princeſſe eſt ſi ambitieuſe & ſi vaine, que tous les reſpects que mon fils luy pourra rendre ne l'empeſcheront pas de faire paroiſtre tant de meſpris, qu'il n'y a rien qu'vn cœur genereux ne tente pour s'en affranchir. Et puis le Comte de Bertonchant eſt ſorty de l'vne des plus illuſtres maiſons de la Treſmanie, & ſes anceſtres qui ſont venus en Galatie ont eſté honorez des plus grands honneurs & des plus importantes charges de l'Empire: de ſorte que le rang que celuy-cy y tient aujourd'huy eſt ſi releué, qu'il n'y a Prince ny grand Seigneur en cet Eſtat, qui doiue faire difficulté d'entrer en ſon alliance. Ie ne dis rien des belles maiſons qu'il a, & des grands biens qu'il poſſede, dont ſa fille peut vn iour heri-

ter, puis qu'elle n'a qu'vn frere qui eſt à mon aduis fort incommodé en ſa ſanté. Et bien Marquis, que t'en ſemble-t'il ? Monſieur i'eſtime, reſpondit-il, que toutes les raiſons qu'il vous a pleu me faire l'honneur de me communiquer, ſont tres-excellentes, & qu'il ne s'y peut rien adiouſter. Toutefois, puis que le mariage n'eſt pas vne reſolution pour vn iour ny pour deux, mais pour toute la vie, dont le repos & le bon-heur dépendent entierement de la bonne amitié, & de l'eſtroitte vnion des cœurs & des volontez du mary & de la femme : Il me ſemble qu'il eſt non ſeulement à propos, mais encores neceſſaire, de ſçauoir bien veritablement ſi Monſieur voſtre fils, & Madamoiſelle de Berton-

chant auroient de l'inclination l'vn pour l'autre: Car si leur humeur estoit si contraire qu'ils ne se peussent aymer, quelle apparence y auroit-il de les ioindre d'vn lien qui ne se peut rompre que par la mort? Les grandes alliances, les biens & les honneurs sont fort considerables en cette affaire-cy, mais toutes ces choses ne destournent pas vne infinité de malheurs infaillibles, quãd la bonne intelligẽce y deffaut. C'est pourquoy ceux qui ont des enfans ne les doiuent iamais contraindre, ny violenter leur sentiment en vne action qui doit estre pleine de liberté: Ceux qui font autrement experimentent d'ordinaire, que de tous les tourmens qu'on se peut imaginer, *il n'y en a point de si insuportable, que ceux qu'il*

faut souffrir dans vn mariage, que le Ciel n'accompagne pas de ses benedictions. Combien de diuorces, d'adulteres, d'inceſtes, de meurtres & d'empoiſonnemens voyons-nous arriuer tous les iours par cette voye là? Combien voyons-nous de grandes maiſons renuerſees, & de riches familles entierement ruinees par ces deſordres-cy? C'eſt ce que les peres doiuent preuoir, au lieu de ne fonder leur eſperance & la fortune de leurs enfans, que ſur les biens qui ſont ſi legers & ſi variables, qu'ils ſ'eſcoulent de nos mains, quelque effort que nous faſſions de les retenir? Certes c'eſt vne folie de vouloir contraindre deux ieunes perſonnes de paſſer toute leur vie enſemble, & leur humeur eſt peut-eſtre

ſi contraire, qu'elles aymeroient autant mourir que d'eſtre ſeulement vn mois l'vne auec l'autre. D'ailleurs n'eſt-ce pas vne honte de deſirer pluſtoſt vne femme riche que vertueuſe, ſage, agreable & de bonne grace? N'eſt-ce pas eſtre injuſte de vouloir rendre ſon fils riche & non pas contant? de luy vendre des biens au prix du repos de ſon ame, & en fin de le faire entrer en des grandes poſſeſſions pour le combler d'ennuys, qui luy feront peut-eſtre mille fois le iour deteſter ſa vie, & deſirer la mort? D'Argentuarre euſt encores continué ce diſcours, ſi vn Huiſſier du cabinet de l'Empereur ne fuſt point venu dire au Duc de Coſſentroc que ſa Majeſté le demandoit. Il ſ'en alla promptement la

treuuer, & mena auec luy l'oncle & le nepueu, deuant lequel il auoit familierement diſcouru & ouy diſcourir de ſes plus importantes affaires, afin de l'obliger dauãtage, & luy teſmoigner qu'il ſe confioit en luy. Apres qu'ils furent entrez chez l'Empereur, ils le treuuerent repetant vn balet qu'il deuoit danſer ce ſoir là meſme. Sa Majeſté dit au Duc de Coſſantroc, Monſieur de Coſſantroc, ie vous ay enuoyé querir pour vous dire que ie deſire que vous trauailliez à terminer la broüillerie qui eſt entre le Duc de Meuridas & Gardenfort. Tout ce qui me déplaiſt en cette affaire-cy, c'eſt la mort du Prince de Voltandon, & de ce qu'on ne cognoiſt point celuy qui l'a tué. Certes, Sire, c'eſt bien la plus

eſtrange affaire dont i'aye iamais ouy parler; car quoy qu'on ayt pû faire, l'on n'a ſceu ſçauoir qu'eſtoit deuenu ce ieune homme qui ſuruint ſi inopinement en ce combat, & qui ſ'y porta auec tant de courage. Qui que ce ſoit il n'eſt pas moins remply de diſcretion que de valeur, puis qu'il ne ſ'eſt point fait cognoiſtre, *& qu'il n'y en a gueres en toute cette Cour qui ne ſe fuſt vanté pluſieurs fois de cette action, quand meſmes il euſt creu ſe mettre en danger d'en perdre la vie. Car que ne peut point la vanité ſur l'eſprit de la pluſpart des Gentils-hommes?* Et bien, luy dit l'Empereur, penſez vn peu comment on peut accommoder ce differend, car ie n'en veux plus ouyr parler, cependant ie m'en vays repeter mon balet, ſi vous le

voulez voir danſer ce ſera pour cette nuict. Sire, luy reſpondit le Duc, i'aymerois mieux la paſſer dans vne tranchee pour voſtre ſeruice, & puis mes iambes ne ſont plus bonnes pour la danſe, mais voila vn ieune Caualier qui à mon aduis ſ'en acquitteroit fort bien. En parlant ainſi, il ſ'approchoit auec l'Empereur des violons aupres deſquels eſtoit Ennemidor, de qu'il parloit & qu'il preſenta à l'Empereur, luy diſant que c'eſtoit le nepueu du Marquis d'Argentuarre, qui eſtoit venu treuuer ſa Majeſté, pour luy rendre tout le tres-humble ſeruice à quoy ſa naiſſance & ſa profeſſion l'obligeoient. Auſſi-toſt Ennemidor fit la reuerence à l'Empereur qui luy fit fort bon viſage, & dit en le regardant.

Voila iuſtement vn homme tel qu'on m'a dépeint celuy-là qui a tué le Prince de Voltandon, & qui a ſi fort bleſſé Boittantual: Ces paroles firent rougir Ennemidor, qui en fut treuué plus beau, & le Duc de Coſſantroc le voyant vn peu eſtonné, repartit pour luy, qu'il eſtoit bien capable de venir à bout de toutes ſortes de genereuſes entrepriſes. L'Empereur n'entendit qu'à peine cette repartie, parce que ſa Majeſté qui eſtoit extrémement attentiue à ſon balet parloit deſja auec les violons. Le Duc de Coſſantroc faiſant ſemblant de ſe deſrober, quoy qu'il n'en fuſt pas beſoin, car perſonne ne prenoit plus garde à luy, ſ'en retourna à ſon logis, & fit demeurer Ennemidor pour voir danſer le

balet. Et parce qu'il ne deuoit pas encores arriuer de longtemps, il eut moyen d'entretenir vn Gentil-homme de fort bonne mine qui s'estoit approché de luy, & à qui il demanda quelle querelle le Duc de Meudas auoit. Portchanron luy dit, ainsi s'appelloit ce Gentil-homme, qu'on ne sçauoit pas bien le sujet de la dispute, mais qu'on en estoit venu si auant, que le Prince de Voltandon y auoit esté tué, & Boittantual extremement blessé, ayant tous deux eu affaire à vn ieune garçon incognu, dont on n'a ouy depuis aucune nouuelle. Me ferez-vous l'honneur, adiousta Ennemidor, de me dire qui estoit ce Prince de Voltandon, & qui est Boittantual? Le Prince de Voltandon, respondit Portchan-

ron, eſt frere du Duc de Meuridas, qui eſt le plus puiſſant Prince de tout cet Empire; ils eſtoient cinq freres, mais ils ne ſont plus maintenant que trois: Car cinq ou ſix mois auant la mort du prince de Voltandon, Filinde ſon ieune frere auoit eſté tué par vn coup de tonnerre. Il n'y a donc plus que le Duc de Meuridas, le Comte de Charamanc, & le grād augure auec la Reyne de Regnaut-chanfort, & la Princeſſe de Gonzanuert leurs ſœurs. Et Boittantual qui eſt-il, demanda encores Ennemidor. C'eſt bien, reſpondit Portchanron, le plus gentil, le plus courtois, & le plus braue Caualier qui ſe puiſſe treuuer. Il eſt frere de Gardenfort, qui diſpoſe entierement des volontez de l'Empereur, & n'y a ia-

mais eu en Galatie vn ſi puiſſant fauory que luy. Il oſte & accorde les penſions à qu'il veut, il approche & eſloigne de ſa Majeſté ceux qu'il luy plaiſt, il donne audiance aux Ambaſſadeurs, il leur fait reſponce, & reſoult tout ſeul les plus importantes affaires de l'Eſtat. En fin, Monſieur, il eſt Empereur en effect, & l'Empereur ne l'eſt plus que de nom. Parmy les Galatiens & parmy les nations eſtrãgeres on ne parle que de luy, & il n'y a plus d'entree aux charges & aux hõneurs que par ſon moyen, auſſi dit-on hautement; O Cieux qui peut croire cela ? qu'il vaut mieux auoir ſa parole, que d'eſtre aſſeuré de la promeſſe de l'Empereur. Le bruict eſt qu'il a fait empoiſonner la mere de ſa Majeſté, afin de faire tomber la Re-

gence entre les mains de la Duchesse de Conforliche, sœur du deffunct Empereur qui gouuerne aujourd'huy l'Empire, & la personne de ce ieune Prince son nepueu, se laissant elle-mesme entierement gouuerner par Gardenfort. Rien ne s'oppose à ses desseins: car si la Duchesse qui est Regente luy veut du bien, l'Empereur ne luy en desire pas moins. Les Princes, les officiers de la couronne, les ministres de l'Estat, & generalement tous les Ordres de l'Empire fleschissent sous sa volonté sans murmurer, & s'il se treuue quelqu'vn qui soit si hardy que de s'opposer tant soit peu à ses entreprises, il n'est plus en seureté de ses biens, de sa vie, & de son honneur. Vous le verrez cette nuict plus paré de pier-

reries que l'Empereur, à qui d'ordinaire il parle ayant son chapeau sur sa teste, ce qui ne s'est iamais veu en Galatie qu'à cette-heure. Il ne contente personne, & ne fait rien que pour ceux qui dépendent absolument de luy. Tout le monde s'en plaint, & sans son frere Boittantual qui est autant courtois & gracieux, que Gardenfort a de gloire & de vanité, ie ne croy pas que tous les Gentils-hõmes Galatiens ne missent volõtiers leur vie au hazard, pour se rendre maistres de la sienne. Voila, Monsieur, ce que ie vous puis dire pour satisfaire à ce que vous m'auez demandé. Ie ne voudrois pas parler si libremẽt à toute sorte de persõnes, de peur de me mettre en peine; car encores que ce païs-cy soit libre,

la parole neantmoins ne l'eſt pas, & punit-on bien ſouuent les diſcours, comme des crimes irremiſcibles. Certes, repliqua Ennemidor, vous m'obligez infinimét de m'apprendre des choſes que ie ſuis bien ayſe de ſçauoir. Mais comment eſt-ce que le Duc de Meuridas a eu la hardieſſe de faire appeller Gardenfort, puiſque ſon authorité eſt ſi grande ? Il faut, reſpondit Porchanron, qu'il en ayt eu quelque grand ſujet, & de fait on croit que Gardenfort iouyt des bonnes graces de la Reyne de Regnaut-chanfort, qui eſt ſœur du Duc de Meuridas, & qu'il eſtoit ſur le poinct de l'eſpouſer ſ'il ne s'y fuſt oppoſé, encores dit-t'on qu'il faudra qu'il y conſente bon gré mal gré, puiſque l'Empereur & la Ducheſſe ſa

tante veulent que cela ſe faſſe. Et de vray, i'ay ouy dire que ſa Majeſté eſt reſoluë de les mettre d'accord pour faciliter le mariage. Il n'y a que la mort du Prince de Voltandon qui y apporte de grandes difficultez, combien que luy-meſme ſoit cauſe de ſon malheur, ayant forcé vn ieune homme qui paſſoit, & qu'il ne cognoiſſoit point, à ſe battre contre luy. Ne ſçait on point qui il eſt, dit Ennemidor: L'on n'en a ſceu autre choſe, reſpondit Porchanron, ſinon qu'apres auoir tué le Prince de Voltandon, & deſarmé le Duc de Meuridas, il remonta ſur vn meſchant bidet qu'il auoit attaché à vn ſaule, & reprit ſon chemin vers cette Ville. Mais cóme il eſtoit preſt d'entrer dans le fauxbourg, il rencontra Boittan-

tual contre lequel il ſe batit encores, & le laiſſa pour mort ſur la place : neantmoins il commence à ſe porter mieux, & croit on qu'il eſt entierement hors de danger. Ennemidor entendit tout cela ſans ſe deſcouurir & ſans parler, *ſçachant que le ſilence n'a iamais mis perſonne en peine, & qu'au contraire il n'y a rien de ſi dangereux, que de dire librement ce qu'on penſe à celuy qu'on ne cognoiſt point.* Mais quoy, il y a des hommes qui prennent tant de plaiſir à diſcourir, qu'ils ayment mieux courre fortune d'eſtre repris, que perdre l'occaſion de raconter tout ce qu'ils ſçauent. Outre qu'Ennemidor ne diſoit rien qui luy puſt nuire, il eſtoit encores reſolu de ſe retirer, & de ne voir point danſer le balet, de peur que Gardenfort ou

le Duc de Meuridas ne le recognussent, & ne luy fissent quelque déplaisir : car encores qu'il eust seruy le premier, il apprehendoit toutefois qu'il ne luy voulust du mal, à cause de la blesseure de Boittantual. Mais comme il vouloit sortir, il rencontra à la porte vne si grande foule de Gentils-hommes qui entroient, qu'il fut rejetté malgré luy iusques au milieu de la salle. C'estoit Gardenfort qui venoit treuuer l'Empereur, pour repeter le balet qui n'auoit esté fait que pour son sujet. Sa Majesté courut au deuāt de luy, & luy dit en l'embrassant & le baisant, qu'elle auoit commandé au Duc de Cossentroc d'aduiser aux moyens d'accommoder la querelle qu'il auoit cōtre le Duc de Meuridas. Vraye-

ment, adiousta l'Empereur, il m'a ameiné le nepueu du Marquis d'Argentuarre, qui a aussi bonne façon qu'hóme que ie cognoisse, ie veux que tu le voye & qu'il soit de tes amis; car i'estime qu'il a du courage. En disant cela, il le prit par la main, & le mena vers le lieu où il auoit remarqué qu'Ennemidor auoit pris sa place; mais ne l'y treuuant plus, il demanda au Gentil-homme auec lequel il l'auoit veu discourir ce qu'il estoit deuenu. Sire, respondit Porchanron, il faut qu'il soit encores dans la salle, parce qu'il n'a pû sortir, à cause de la presse de ceux qui sont entrez auec Mósieur de Gardenfort. Là dessus on appelle tout haut le nepueu du Marquis d'Argentuarre, & crie-t'on que l'Empereur le demãde.

Ennemidor qui entend cela croit eſtre deſcouuert, & qu'on luy veut faire quelque mauuais traittement. Ceſte creance le fait reſoudre de s'approcher doucemẽt de la porte pour ſe ſauuer, mais les Gardes ne la luy veulent pas ouurir, parce qu'il y auoit trop de monde qui vouloit entrer. Il les preſſe de le laiſſer ſortir, & eux diſent qu'il faut auoir vn peu de patience qu'on ayt fait retirer ceux qui en ouurant ſe ietteroiẽt dans la ſalle, & feroient que l'Empereur les gourmandroit. Au lieu de ſe contenter de cette reſponce il la prend pour vn refus, & le deſeſpoir le mettant en colere, il fit quelque menaſſe à l'vn des Gardes, qui ſe ſentant fort en ce lieu là, *comme d'ordinaire ils y ſont inſolens*, le repouſſa rudement. In-

continent il ſe fit vne grande rumeur où tout le monde courut, & où pluſieurs gentils-hommes ſe mirent du coſté d'Ennemidor le voyant bien veſtu, de bonne façon, & mal traité. L'Empereur demanda le ſujet de ce bruit, les Gardes luy rapportent que c'eſt vn Gentil-homme qui a voulu par force faire ouurir la porte. Les Gentils-hommes diſent au contraire, que c'eſt vn Archer inſolent qui l'a offenſé ſans ſujet. Sa Majeſté cōmande qu'on les faſſe tous deux venir. O Cieux! de combien de frayeurs Ennemidor eut ſon ame enuironnee? Neantmoins eſtant accouſtumé de releuer ſon courage au milieu des grands dangers, il ſe preſenta auec vn viſage aſſeuré remply toutefois de tant de douces mer-

ueilles, qu'il estoit bien difficile d'estre en colere en les regardant. *Ce sont les effets de la beauté, qui a vne puissance si grande sur les esprits humains, qu'il est impossible de hayr ce qui est beau* : aussi l'Empereur au lieu de tesmoigner du mescontentement à Ennemidor, luy demanda en riant, pourquoy il s'en vouloit aller à l'heure qu'il le faisoit appeller. Sire, respondit-il, ie n'ay point ouy que vostre Majesté m'ayt tant honoré que de me faire appeller; & n'ay voulu sortir que parce que ie me treuue mal. Comme il disoit cela, Gardenfort le regardoit attentiuement, & auoit de la peine à le recognoistre, parce qu'il ne paroissoit plus de crasse sur son visage, & qu'il auoit des habits biẽ differents de ceux qu'il luy auoit

vûs, lors qu'il luy auoit ſeruy de de ſecond. L'Empereur conſiderant l'eſtonnement de Gardenfort, dont il tenoit la main entre les deux ſiennes, luy dit; Vous reſuez Monſieur de Gardenfort, (ainſi parloit-il quelque-fois à luy.) I'en ay bien du ſujet, reſpondit-il. En diſant cela il tira l'Empereur à part, & luy dit. En verité, Sire, ie croy fermement que ce Gentil-homme que voſtre Majeſté dit eſtre le nepueu d'Argentuarre, eſt celuy-là meſme qui m'a ſeruy de ſecond, qui a tué le Prince de Voltandon, & qui a mis Boittantual en l'eſtat où il eſt; En es-tu bien aſſeuré? repliqua l'Empereur: Tres-aſſeuré, reſpódit Gardenfort: mais ie n'eſtime pas que nous deuions maintenant en ce lieu-cy en faire paroiſtre aucune

chose, tant pour ne le descouurir, que pour aduiser à loisir ce qu'il faudra respondre. Cependant il est bien à propos de luy commander qu'il demeure icy, afin que nous puissions parler à luy apres que le balet sera dansé. Ouy mais, respondit l'Empereur, il prendra l'espouuâte & s'en ira: c'est pourquoy si vous le treuuez bon, il faut luy donner deux Archers pour le garder. L'aduis de vostre Majesté est excellent, repartit Gardenfort, & en disant cela il emmena l'Empereur vers Ennemidor, à qui cette secrette conference donna des soupçons & des craintes extremes; mais ce fut bien pis quand Gardenfort luy parla ainsi. L'Empereur veut que vous demeuriez icy iusques à ce que le balet soit dansé, & que

vous n'en partiez point ſans ſon expres cõmandement. Hola hé compagnons (adiouſta-il ſe tournant vers les Gardes) tenez-vous pres de luy, & qu'il y en ayt touſiours deux qui ne le quittent point.

Apres cela, l'Empereur & Gardenfort commencerent à repeter leur balet, laiſſant Ennemidor que tout le monde conſideroit fort curieuſement, & qui n'attendoit rien moins que d'eſtre mené priſonnier en ſortant de là. L'Empereur ayant acheué de danſer, monta dans le cabinet de la Ducheſſe de Confortliche ſa tante, & emmena auec luy Gardenfort, qui dit à Ennemidor qu'il le ſuiuiſt. L'Imperatrice ioüoit à la premiere auec la Ducheſſe, la Princeſſe de Gonzan-

uert, & la sœur du Roy de Britambrize. Elles furent toutes estonnees de voir des Archers dans le cabinet de la Duchesse de Confortliche, parce qu'il n'y en entroit iamais: mais elles le furent encores dauantage quand elles eurent remarqué qu'ils gardoient Ennemidor, dont elles ne pouuoient assez admirer la beauté & la bonne grace. Sur toutes, la Regente & la Princesse de Britambrize sentans vne émotion extraordinaire, ne pouuoient retirer leurs regards dedessus luy, & le cósideroient depuis la teste iusques aux pieds. Elles s'estoient toutes leuees quand l'Empereur estoit entré, qui pour ne les destourner pas dauantage leur dit qu'il s'en alloit souper. Gardenfort l'accompagna iusques dans

ſa chambre, puis ſ'en alla dans la ſienne où la viande eſtoit deſia ſur la table. Il fit aſſeoir Ennemidor vis à vis de luy, ne ſe pouuant raſſaſier de le regarder, & quoy que ſans ceſſe il luy chargeaſt ſon aſſiette de ce qu'on ſeruoit deuãt luy, Ennemidor neantmoins ſe ſentoit ſi mal traitté qu'il ne pouuoit manger. En fin apres que les tables furent leuees, Gardenfort le tira dans ſon cabinet, où eſtans tous deux ſeuls, il luy dit en l'embraſſant; Ie ne me promettois pas tant de bó-heur, & ne croyois pas que ma bonne fortune me deuſt iamais tant fauoriſer, que de me donner moyen de ſeruir celuy à qui ie ſuis infiniment obligé. L'Empereur eſtoit en vne extreme colere contre vous, à cauſe de ce que vous auez dit à

ſes gardes, qu'il affectionne particulierement, & tous ceux qui ont l'honneur d'eſtre ſes domeſtiques, mais ie l'ay vn peu appaiſé, & eſpere porter ſon eſprit à contenter le voſtre autant que vous pouuez deſirer. Ennemidor teſmoignoit eſtre hõteux de tant d'honneſtes offres, & ignorer le ſujet pourquoy Gardenfort les luy faiſoit, craignant que ce ne fuſt vn appas pour le ſurprendre ſ'il s'y fioit. Gardenfort ſ'apperceut auſſi-toſt de l'inquietude de ſon eſprit, & ſe doutant du ſoupçon qu'il auoit, l'embraſſa, & luy dit: Monſieur, c'eſt inutilement que vous vous cachez à moy, qui vous ſuis trop obligé pour ne vous cognoiſtre pas ; vous m'auez ſauué la vie & l'honneur, que ie ſuis preſt d'éployer pour vous

faire paroiſtre le reſſentimẽt que
i'en ay, vous proteſtant que ie
n'ay ny parent ny amy que ie de-
ſire ſeruir de meilleur cœur que
vous. Dieu ſçait combien i'ay
voulu de mal à mon frere de Boit-
tantual de ce qu'il a fait, & ſi vous
meſme ne l'auiez aſſez chaſtié de
ſon audace, & que depuis il n'en
euſt fait vne aſſez longue peni-
tence, ayant eſté pluſieurs fois
tenu pour mort, ie ne voudrois
iamais le voir. Monſieur en vn
mot, ie vous prie de diſpoſer ab-
ſolument de moy, & de croire
que ſi i'ay quelque credit aupres
de l'Empereur, vous y aurez touſ-
iours toute la part qu'il vous plai-
ra. Ie vous offre mes biens, ma vie
& ma fortune, que i'eſtimeray in-
finiment ſi elle me donne le mo-
yen d'acquerir voſtre amitié, dõt

ie vous conjure de me fauoriſer, & de faire entierement eſtat de la mienne, & de tout ce qui m'appartient. Ennemidor qui ne ſe treuuoit plus en peine que de reſpondre à tant d'hóneſtetez. Monſieur, luy dit-il en fin, auec vne grande & humble reuerēce pleine de ſouſmiſſions, ſi ie vous ay iamais rendu quelque ſeruice, i'en ſuis deſia trop dignement recompenſé par tant de teſmoignages de l'affection dont il vous plaiſt m'honnorer, & pour me rendre digne de laquelle, i'acheteray volōtiers de mon ſang l'occaſion de ſignaler le zele que i'ay à voſtre ſeruice. Comme il acheuoit de dire cela, on frappa à la porte du cabinet, c'eſtoit Halliman Capitaine des Gardes du corps de l'Empereur, qui dit à

Gardenfort que ſa Majeſté qui eſtoit en ſa chambre depuis vne demie heure, l'enuoyoit ſçauoir ſ'il n'eſtoit point empeſché. Dites luy, ſ'il vous plaiſt, que ie m'en vay la treuuer, & ſe tournant vers Ennemidor, luy tint ce langage. Monſieur, i'accómoderay voſtre affaire auec l'Empereur, laiſſez-m'en le ſoin & ne vous en mettez point en peine. D'ailleurs on trauaille à terminer la querelle qui eſt entre Monſieur de Meuridas & moy; mais ie vous proteſte que ie n'entendray à aucún accord que vous n'y ſoyez compris, tant afin qu'il ne vous en puiſſe meſarriuer, qu'afin auſſi que tout le monde cógnoiſſe voſtre courage, & l'obligation que ie vous ay. Cependant ie vous conjure encores vne fois de m'aymer com-

me la perſonne du monde qui deſire voſtre amitié auec plus d'ardeur, & vous offre la ſienne ſans faintiſe & ſans reſerue quelconque. Monſieur, reſpõdit Ennemidor, vous ne pouuez faire eſlection de perſonne plus reſoluë à courre voſtre fortune que moy, qui vous ſeruiray fidelemẽt iuſques à la mort, & ne manqueray iamais à ce que ie vous dois. Leurs diſcours & leurs proteſtations d'amitié ſe terminerent par de longs & reciproques embraſſemens, ſur leſquels l'Empereur les ſurprit. Et bien, dit ſa Majeſté à Gardenfort, ne voulez-vous pas que nous allions nous habiller pour danſer noſtre balet? Ce ſera quand il vous plaira, reſpondit Gardenfort, & en monſtrant Ennemidor, dit: Sire, voila

l'homme dont ie vous ay parlé, & qui eſt bien capable de ſeruir voſtre Majeſté en de bonnes occaſions. Ie l'aymeray pour ſon merite, dit l'Empereur, & en feray eſtat pour l'amour de vous. Auec cela il ſortit du cabinet, & entra dans la chambre où toute la Cour eſtoit, fors le Duc de Meuridas & ſes freres, qui n'eſtoient pas venus au Palais depuis la mort du Prince de Voltandon. Gardenfort entrãt dans la chambre auec l'Empereur, luy dit ; Sire, il n'eſt plus beſoin que ces Gardes ſe tiẽnent aupres d'Ennemidor, & ſans attendre le commandemẽt de ſa Majeſté, Compagnons, adiouſta-il, vous n'auez plus que faire icy, celuy que vous accompagniez vous remercie du ſoin que vous auez eu, & ſeroit marry que vous

prissiez dauantage de peine pour luy, dont il a la mine de se pouuoir desormais bien passer. Il se rioit ainsi, regardant ENNEMIDOR auec vn œil ioyeux, & vne façon si gracieuse & si obligeante, que tous ceux qui virent cela en soupçonnerent plusieurs differentes causes : Car il n'auoit pas accoustumé d'estre si courtois que cela. Les vns croyoient qu'il falloit necessairemẽt qu'il fust son parent, comme à la verité il en auoit fait venir à la Cour vne fourmilliere, qui sembloit naistre de la terre, & qu'il esleuoit iusques au Ciel. Les autres qui auoient desia ouy dire qu'ENNEMIDOR estoit nepueu d'Argentuarre, estimoient que GARDENFORT le traittoit ainsi fauorablement pour tascher à le marier auec quelqu'vne de ses niep-

ces, afin de se fortifier de son alliance: Car outre que le Marquis d'Argentuarre son oncle, dont il estoit en partie heritier, estoit l'vn des plus riches Seigneurs de Galatie, il auoit encores vn absolu pouuoir sur toutes les volontez du Duc de Cossantroc, qui en biens, en amis, en parens, & en fortes places estoit infiniment puissant. Quelques autres plus malicieux, faisoient vn plus mauuais iugement que cela des sousris dont Gardenfort caressoit Ennemidor, de qui ne pouuans voir la ieunesse & la beauté sans admiration, tenoient pour suspects les yeux de tous les autres qui le regardoient. Ma plume ne seroit pas si libre sur ce sujet, si les discours qui s'en firent ne l'auoient esté beaucoup plus, quoy que

neantmoins ſi fort eſloignez de la verité, que le menſonge ne l'eſt pas dauantage. Car outre que Gardenfort n'eſtoit nullemẽt enclin aux vices, dõt l'horreur ne ſe doit expier que par le feu, Ennemidor portoit encore vne haine ſi extreme aux careſſes que la nature n'approuue point, que ſi quelqu'vn luy en euſt fait, ils les euſt rejettees auec toute ſorte de colere & de meſpris. *Mais quoy, le iugement des hommes eſt ſi temeraire, l'enuie ſi puiſſante, & la médiſance ſi commune, que les plus gens de bien ne ſont pas exempts de la calomnie, & d'ordinaire il y en a qu'on ſoupçonne de quelque crime dont ils ſont entierement innocens*; ainſi que Gardenfort qui contre toute ſorte de verité eſtoit tenu à la Cour tellement perdu de l'amour qui viole

les loix de la nature, qu'vn ieune homme ne pouuoit sans scandale estre fauorisé de luy.

L'Imperatrice voyant qu'il estoit pres de minuict, en enuoya aduertir l'Empereur, qui aussitost s'habilla pour danser son balet, que ie ne representeray point icy, parce que les particularitez en ayant esté plusieurs fois imprimees, le discours en seroit maintenant importun. Il suffit seulement de dire que c'estoit celuy des enuieux, qui comme des vents impetueux voulans exciter vne furieuse tempeste, & couurir de nuages vn grand Soleil que Gardenfort representoit, furent tous dissipez l'vn apres l'autre par les rayons de la grande lumiere qu'il iettoit. L'Empereur puis-apres tenoit vne corne

d'abon-

d'abondance en sa main, dont il espādoit vne infinité d'excellentes fleurs & de confitures sur tous ceux qu'il vouloit particulierement gratifier, entre lesquels Ennemidor ne fust pas oublié. Apres que le balet fut finy, qui sembloit n'estre fait que pour honorer Gardenfort, on se mit à danser des courantes. L'Empereur ayant osté son masque, commença la premiere auec l'Imperatrice. Gardenfort & la Duchesse de Confortliche danserēt apres, puis on ne garda plus d'ordre & dansa qui voulut. Ennemidor qui estoit infiniment attentif à considerer les Dames, & la Duchesse de Gonzanuert sur toutes, qui luy sembla la plus belle qu'il eust iamais veüe, fut estonné qu'vne ieune Damoiselle qui partit d'aupres

d'elle le vint prendre pour danſer. Il oſta ſon eſpee & ſon manteau, que tous ceux qui eſtoient aupres de luy ſ'offroient à garder, voyans que l'Empereur luy faiſoit bonne chere: *Car qui eſt-ce qui ne court point à la faueur ?* Mais ayant tout laiſſé entre les mains d'vn ieune Gentil-homme, il ſuiuit celle qui l'eſtoit venu chercher, & fit de grandes reuerences à l'Imperatrice, deuant laquelle il falloit qu'il paſſaſt. C'eſtoit elle qui par la perſuaſion de la Ducheſſe de Confortliche, & des autres Dames qui eſtoient aupres d'elle, l'auoit enuoyé engager à la danſe, ayant toutes vn impatient deſir de l'y voir, & de cognoiſtre ſ'il s'en acquitteroit auſſi bien que ſa bonne façon le faiſoit eſperer. Auant que cómen-

ter, il fit à l'Empereur vne reuerence infiniment humble, puis se tournant auec la meilleure grace qu'il est possible du costé de l'Imperatrice, il luy en fit aussi vne autre, & apres s'estre acquitté de celle qu'il deuoit à Callionne, c'est le nom de la Damoiselle auec qui il dansa, il baisa la main pour luy prendre la sienne: Mais il treuua qu'elle y auoit vn billet, qu'elle taschoit doucemẽt de luy faire prendre, ce qu'il fit en dansant, lors qu'il changea de main, sans que personne s'apperceut de ce message conduit auec tant d'adresse & de subtilité. Ayant dansé il fit encores vne autrefois les mesmes reuerences qu'il auoit desia faites, & accompagna iusques en sa place Callionne, à qu'il dit en la laissant. Ie vous suis si

fort obligé, Madamoiselle, de l'honneur que vous m'auez fait, que ie ne craindray iamais de mourir pour voſtre ſeruice. En ſe baiſſant fort bas elle luy reſpondit ſeulemẽt des yeux, qui pleins d'vn modeſte ſouſris ſembloient ſans parler, luy dire beaucoup de choſes. Auant que ſe retirer en ſa place, il mena danſer vne ieune Damoiſelle fort belle & fort gentille, à qu'il demanda ſi elle ſçauoit vne courante nouuelle qu'on eſtimoit infiniment à la Cour, & qui ſe nommoit l'abebruſque. Ie ne la ſçay pas bien, reſpondit Bellinde, c'eſt le nom de la Damoiſelle: mais ie ne laiſſeray pas de la danſer ſi vous l'auez agreable, car ie croy qu'il eſt impoſſible de faillir auec vous. Ouy aſſeurémẽt, repartit-il, quãd

i'auray pour guide vne ſi belle fille que vous, qui rempliſſez d'amour tous ceux qui vous regardent. En diſant cela, il la mena au milieu de la ſalle, où apres auoir finy la courante de l'abebruſque, il l'eſleua entre ſes bras pour la faire ſauter, ainſi qu'on a accouſtumé de faire, & luy arracha ſi ſubtilement vn baiſer, quelque douce reſiſtance qu'elle y apportaſt, qu'à peine ſ'apperceut-elle de l'auoir laiſſé prendre. Toute la compagnie treuua cette action de ſi bonne grace, qu'il n'y eut perſonne qui ne ſ'en eſclataſt de rire, & principalement quand Bellinde en fit paroiſtre vn ſi grand eſtonnement, qu'on recognut bien qu'elle n'auoit preſque pas la force de ſ'en mettre en colere. Ceux qui n'auoient

pas remarqué cela, pour s'estre arrestez à regarder trop curieusement, lors qu'elle passoit la capriole, combien elle auoit la iambe bien faite, & estoit mignardement chaussee, furent infiniment faschez de n'auoir pas vû ce qui faisoit rire les autres, dont ils enuierẽt le contentemẽt quand ils en sceurent le sujet. Parmy le grand bruit qui se fit alors, Ennemidor dit à Bellinde; Vous voyez bien Madamoiselle, que ie n'ay pas mal fait, puisque tout le monde qui est icy le treuue si bon. Ie voy bien, respondit-elle en riant, que vous le treuuez meilleur que personne; mais vne autrefois ie me donneray mieux garde de vous, qui sçauez si bien prendre vos aduantages, & desrober ce que vous croyez qu'on

ne vous accorderoit pas. Ie n'ay rien desrobé, repartit-il, puisque ie n'ay rien pris qu'en public. Il est vray, repliqua-t'elle, vous n'auez rien pris en public, que vous ne voulussiez bien encores prendre en particulier. Ce ne seroit pas, adiousta-il, pour aucun mal que ie vous vueille ; Non, luy dit-elle, ce seroit pour le bien que vous voulez à vous-mesme: Il luy vouloit encores dire quelque chose, mais elle luy faisant vne grande reuerence s'en alla prendre vn autre Gentil-homme pour danser, & Ennemidor retourna en sa place, où il ne fut pas plustost arriué, que Philanton luy dit, ainsi s'appelloit celuy qui gardoit son espee & son manteau; Vrayement, Monsieur, vous vous estes adressé à la plus belle, la plus

ſage & la plus aduiſee Damoiſelle qui ſoit dans le bal. La cognoiſſez-vous? luy demanda Ennemidor, Ie la cognois particulierement, reſpondit Philanton, pour auoir eſté long-temps nourry auec elle. Auſſi-toſt Ennemidor fut eſpris d'vn violent deſir de ſçauoir qui elle eſtoit, eſtant pouſſé à cette curioſité là par vne extraordinaire émotion qu'il auoit ſentie en danſant auec elle, c'eſt pourquoy il conjura Philanton de luy vouloir dire ce qu'il en ſçauoit. Mais comme il acheuoit de luy faire cette priere, la Princeſſe de Britambrize le prit pour danſer, & depuis il fut ſi ſouuent diuerty par vne infinité d'autres pour ce meſme ſubjet, qu'il n'eut ſeulement pas loiſir de prendre ſon eſpee, & de met-

tre ſon manteau ſur ſes eſpaules; de ſorte qu'on euſt creu que le bal n'eſtoit fait que pour ſa conſideration, & que c'eſtoit vne défaueur aux Dames qui ne danſoient point auec luy.

En fin le iour commençant deſia à paroiſtre, & l'Empereur & ſa femme eſtás accablez de ſommeil, ſa Majeſté donna congé à la compagnie qui ſe ſepara incontinant apres, & chacun ſe retira chez ſoy admirant la beauté, la bonne grace, la gentilleſſe, & les autres perfections d'Ennemidor, qui impatient de ſçauoir qui eſtoit Bellinde, pria encores derechef Philanton de le vouloir tirer de cette peine. Mais Philanton luy dit que l'hiſtoire en eſtoit trop longue, & qu'il en falloit remettre le recit à vne autre occa-

ſion: Auſſi n'auoit-il garde de ſ'arreſter là dauantage, car Aminte luy auoit promis de ſe deſrober de tous ſes gens, fors de ſa Damoiſelle ſuiuante, pour aller auec luy dans ſon logis, qui eſtoit à deux pas delà, attendre que l'embarras des carroſſes fuſt paſſé, ce qui ne pouuoit eſtre d'vne bonne heure. Ils ſe ſeruirent de ce temps là pour contenter leurs amoureux deſirs, ainſi que firent pluſieurs autres; *car les balets, la comedie, & toutes ſemblables aſſemblees qui ſe font en Galatie donnent touſiours aſſez de commodité pour cela*, & de vray perſonne n'en reuient meilleure, parce que les yeux, les oreilles & les deſirs y perdent touſiours beaucoup de leur pureté, & Iupiter ſçait, ô Cieux pouuez-vous ſçauoir cela,

& le ſouffrir ? combien d'adulteres, d'inceſtes, de ſacrileges, & d'autres plus horribles meſchancetez s'y commettent impunément. Philanton & Aminte apres auoir enyuré leurs ames des douceurs d'amour, ſ'en reuinrét treuuer les gens d'Aminthe qui aydoient à ſon Carroſſier à ſe deſembaraſſer, & comme ſ'ils ne ſe fuſſent rencontrez qu'à l'heure meſme par hazard, ils ſe ſeparerent l'vn de l'autre. Aminthe eſtoit femme de Sotincourt, qui auoit vne des principales charges qui fuſt parmy les Queſteurs de Sirapis, qu'il exerça peu de téps, parce que ſon mauuais genie l'ayant vn iour fait deſcendre en ſa caue, il y treuua Aminthe entre les bras de Philanton, dont il mourut incontinent apres d'en-

nuys. Aminthe du depuis ne pouuant plus reſter dans le monde auec honneur, ſ'eſt entierement conſacree au ſeruice de Diane, auec la reſolution d'y paſſer le reſte de ſes iours. De ſorte qu'ayant donné ordre à ſes affaires, & eſtant preſte de prēdre le voile, elle eſcriuit cette lettre à Pilanton pour luy dire vn eternel adieu.

LETTRE D'AMINTHE à Philanton.

EN fin le Ciel ne pouuant plus ſouffrir mon aueuglement, m'a deſsillé les yeux pour me faire voir l'horreur dont i'ay ſoüillé mon ame, où il n'y auoit rien de graué que les viues marques de voſtre merite. Le

grand Dieu qui m'a creé les a voulu effacer, pour y empreindre celles de son amour, qui comme le plus puissant a rompu la violence de la paßion que i'auois pour vous, dont ie preferois l'amitié à toute sorte de contentemens. Ie vous renuoye vostre peinture qui me donnoit tous les matins le bon iour de vostre part, & qui me representoit si naïuement l'obiet que i'adorois, au preiudice de mon salut, & du respect que ie dois à sa diuine Majesté. Reprenez ces bagues où nos chiffres estoient entrelassez en tant de mignardes façons; ce sont des liens trop foibles pour retenir plus long-temps mon cœur en vne außi dangereuse que douce captiuité. Receuez les protestations de vostre seruitude que vous auez escrites de vostre sang, afin que les caracteres estans si precieux, l'asseurance en fust inuiolable. Consacrez-les

aux flammes, & que les vostres s'amortissent aussi-tost que celles-cy auront consommé vne si prophane escriture. Mon bon Genie m'inspire de m'esloigner, Philanton, & de combattre par l'absence les forces d'amour. Il me conseille de rompre les nœuds de nos folles intelligences, & de vous coniurer d'en renoüer de nouuelles, qui separans nos corps, vnissent nos desirs en la poursuitte des felicitez eternelles. Ie vous absous du serment de vostre fidelité, aussi bien ne puis-ie plus le receuoir sans estre moy-mesme infidelle. Perdons pour iamais la memoire des occasions qui rendoient les heures de nostre absence insuportables, & celles de nos visites trop courtes. Ne vous souuenez plus de mes folies, oubliez les transports de ma passion, ne craignez plus ma ialousie, ne pensez plus en mes impatiences : cessez de

vous contraindre pour moy, que le ſoin de plaire à mes yeux ne deſrobe point aux voſtres le repos : condamnez mes actions paſſees, loüez le deſſein que ie prends, taſchez de l'imiter, & ne reſeruez plus rien du ſouuenir que vous pourriez auoir de moy, que ce qui vous peut porter à ſuiure mon exemple. Adieu pour iamais, Philanton, les murailles d'vn Cloiſtre reſſerreront bientoſt celle qui auoit aſſeruy voſtre liberté. Ie change les liens qui vous tenoiẽt attaché à mes volontez, auec les cordes dont Diane ceint celles qui ſe conſacrent à ſon ſeruice. Vos deuoirs amoureux me feront porter vne chemiſe de poil, vos embraſſemens m'obligeront à embraſſer de tres-auſteres penitences, & au lieu de contenter nos deſirs communs, ie m'efforceray inceſſamment de me deſpoüiller de ma propre volonté, & faire violence ſur mes

affections, conuertissant ma ioye en de continuelles larmes. N'attribuez pas ce changement de ma vie à quelque legereté d'esprit, dont celles de mon sexe sont bien souuent accusees. Ie ne viole point la promesse que ie vous ay faite, que mes flammes estinceleroient iusques dans les cendres du tombeau, puis qu'elles s'amortissent seulement apres que ie suis morte au monde.

Il y auoit desia douze ou quinze iours que Philanton n'auoit pû auoir le moyen de voir Aminthe quand il receut sa lettre, dont la lecture luy confirma l'opinion qu'il auoit conceuë, qu'il y auoit du changement en son amour. Ceux qui ont passionnément aymé quelque beauté tres-exquise, & qui en ont perdu la douce possession, peuuēt maintenāt, ayant

fait

fait l'experience d'vne ſemblable peine, ſe repreſenter ayſément celle de Philanton. Il ſ'abandonna ſi fort à la douleur qu'il ne pût parler; mais enfin ſa langue apres auoir eſté quelque temps impuiſſante reprit ſes forces, & ſe rendãt capable d'exprimer sõ ennuy, luy donna moyen de remplir l'air de ſes plaintes. O leger eſprit, ſ'eſcria t'il, eſt-il poſſible qu'apres tãt de ſermens ſolemnels que vous m'auez faits de ne vouloir iamais que ce que ie voudrois, vous deſiriez maintenant me donner la mort en me priuant des douceurs de voſtre compagnie qui rendoient ma vie bien-heureuſe? Vous m'auiez ouuert voſtre cœur afin que i'y viſſe toutes vos penſees, où eſt-ce que vous auez fait naiſtre celles-cy ſans que ie les

aye pû voir ? Quel demon enuieux de mon bien vous a pû inſpirer des conſeils ſi ſecrets, ſi contraires à voſtre humeur, & tant eſloignez de la raiſon ? Haïr ce qui vous ayme, fuyr les douceurs de la vie, quitter ſes parens, ſ'eſloigner de ſes amis, trauailler ſon corps, gehenner ſon eſprit, forcer ſa volonté, qui eſt la choſe du monde que Iupiter nous a donnee la plus libre, chercher la ſolitude, & faire la guerre à la nature, qui vous a donné l'eſtre, & que nous deuons ſuiure en toutes nos actions comme vne guide, qui ne peut faillir, ne ſont-ce pas des effets d'vne folie enragee? En quels termes & en quel lieu eſt-ce que Iupiter a cōmandé qu'on ſe gouuerne ainſi? Au contraire, il a dit qu'il vouloit que noſtre volonté

fust entierement libre : & neantmoins vous ne serez pas plustost au seruice de Diane, qu'il faudra que vous sousmettiez absolumét tous vos desirs à la discretion de quelque impertinent superieur. Si Iupiter ne veut auoir aucune puissance sur nos volontez, est-il raisonnable qu'vn ignorant augure s'en rende impudemment & tyranniquemét maistre ? Non, non, tous ses déguisemens d'habits, toutes ses singeries, & toutes ses apparéces d'austerité ne nous rendent point plus gens de bien; ce ne sont qu'illusions pour trómper les foibles esprits.

L'excez de son affliction luy faisoit dire toutes ses extrauagances contre ce qu'il en croyoit; car en effect il estoit l'vn de ceux qui loüent dauantage le zele des

ames deuotes qui ſe conſacrent au ſeruice des Dieu, ayant eſté luy-meſme pluſieurs fois attaint d'vne ſaincte ardeur d'y paſſer le reſte de ſes iours. Toutefois l'image d'Aminthe reuenant encores deuant ſes yeux, luy renouueloit ſon ennuy, & luy rempliſſoit l'ame de regrets, de ne poſſeder plus celle qui poſſedoit tant de graces; de ſorte qu'il recómença encores à ſe plaindre d'elle, diſant : Helas ! ie ne vous verray donques plus, cher objet de mon ame ! Eſt-il poſſible que prenant vne reſolution ſi cruelle, vous ayez le courage de recompenſer mon amour par tant d'ingratitudes ? Que n'ay-je point fait pour acquerir voſtre amitié ? Quels ſoins n'ay-je point eu de vous cóplaire ? De quelles inquietudes

n'ay-je point eu l'eſprit agité pour la moindre de vos jalouſies? Vn ſeul de vos regards me faiſoit naiſtre vne infinité de diuerſes penſees, & la moindre crainte de vous auoir eſté deſagreable en quelqu'vne de mes actions, me faiſoit languir pluſieurs iours de regrets. O Cieux, combien i'ay paſſé de nuicts ſans dormir & ſans aucun repos, pour la moindre froideur que ie remarquois en vous? Que de ioye ie receuois de la plus petite de vos careſſes, & que de deſeſpoirs ſaiſiſſent maintenant mon ame pour vne eſperance perduë. Mais quoy, veux-je arreſter le cours des deſtinees, qui ne ſe peut changer? Veux-je obſtinement m'oppoſer aux Decrets diuins? S'il a eſté reſolu dans le Ciel qu'Aminthe ſerue les

Dieux ſur la terre, c'eſt en vain que ie taſche d'empeſcher ſon deſſein; Au contraire, i'y dois cõſentir, puiſque ma contradiction ne le peut retarder, & que ie ne puis le trauerſer ſans me rendre coulpable dautant de ſacrileges, qu'il eſt plein de ſaincts deſirs. Car quel crime eſt-ce de vouloir retenir au ſeruice des hommes, ceux dont les Dieux ſe veulent ſeruir? Ie ſerois injuſte, ô Aminthe, d'entreprendre de vous deſtourner d'vne ſi ſaincte reſolution, qui vous eſloignãt des creatures mortelles, vous approche du Dieu immortel. Ie louë ce chãgemẽt qui vous eſt ſi aduãtageux. *Les inconſtances qui apportent de la gloire à celuy qui les commet, doiuent eſtre miſes au nombre des vertus, & l'on eſt blaſmable de n'embraſſer pas*

vne occasion honnorable & aduantageuse quand elle se presente.

Ainsi parloit Philanton, apres auoir surmonté l'effort de ses premiers mouuemés, & que le grand Iupiter, qui dans vn instant amolit les cœurs les plus durs, eut enflámé le sien de son amour pour le deliurer des gehennes amoureuses. Ce n'est plus cet Amant dont les larmes faisoient cognoistre sa passion, ce n'est plus vn esclaue souspirant dans sa seruitude, c'est vn homme qui a recouuré sa liberté; *Puis qu'on peut estimer libre celuy qui se dégage d'auec le monde, pour s'asseruir du tout à Dieu.* Estant donques espris d'vne diuine ardeur, & resolu de tirer le cómencemét de son bon-heur de la fin de son amour, il luy fit cette responce.

LETTRE DE PHILANTON à Aminthe.

C'Est vn miracle de ce que ie ne suis point mort en lisant vostre lettre, car ô Cieux, de combien d'ennuys n'a t'elle point remply mon ame? Autant de paroles ont esté autant de pointes d'afflictions qui m'ont percé le cœur. Chere Aminthe, croyez que iamais beauté n'a esté si passionnément idolatree que la vostre, puisque perdant l'esperance de vous voir dans le monde, ie pers entierement le desir d'y viure dauantage. L'Amour m'y retenoit & l'Amour m'en retire, de ses contraires effects vous auez fourny de differentes causes. Qui eust iamais pû croire que celle qui me tenoit attaché à la terre, eust en fin en-

trepris de me porter dans le Ciel. Aminthe de là vous pouuez voir combien mes affections estoient estroitement liees aux vostres. Tant que vous auez pris plaisir de me laisser adorer les merueilles dont vous estes pleine, ie n'ay point cherché ailleurs d'autre ioye, & si tost que vous prenez la resolution de les cacher à mes yeux, ie suis prest de receuoir vn bandeau au deuant, & de me priuer d'vne lumiere que ie cherissois beaucoup plus que celle du iour. Ah! flammes qui brusliez mon cœur, Aminthe vous allumoit & Aminthe vous estaint. Il est vray, belle Penitente, l'amoureux Philanton change sa paßion auec vne saincte amitié, & comme vous fustes le fanal qui luy seruiez de guide dans la mer orageuse de l'Amour, vous serez desormais l'Astre qui la conduirez au Ciel où elle doit aspirer. Vous m'auez

osté le verre peint qui me faisoit voir les choses d'vne autre couleur qu'elles n'estoient. L'image de vos beautez, qu'on ne peut regarder sans admiration, est bien encores presente à mes yeux. Il me semble ouïr vostre belle voix qui dérobe les ames par les oreilles, & ie me represente sans cesse tant de charmes dont vous vous seruiez pour captiuer les cœurs: Mais par le moyen de tant de meruilles, qui vous auoient acquis vn Empire sur toutes mes affections, ie découure l'esclat de la dignité de celuy de qui vous les tenez, & m'en sers comme de degrez pour esleuer mon esprit en la consideration de son excellence, admirant l'ouurier par le merite de ses œuures. Vous estes pourueüe, ô Aminthe, de tous les traits d'vne admirable beauté, & celuy qui ne confesse cette verité tesmoigne qu'il est priué de iuge-

ment: Mais toutes ces faueurs dont le Ciel vous a gratifiee seroient d'autant d'hōteuses reproches, qu'on vous feroit infailliblement vn iour si vous en abusiez, & si vous ne vous en seruiez pas pour recognoistre la bonté & la puissance de celuy à qui vous en deuez rendre compte. Les roses se fanissent en peu d'heure, & les espines qui les ont escloses se maintiennent longtemps: Ainsi la fleur de la beauté se perd incontinant, laissant de poignans desplaisirs à ceux qui en ont peruerty l'vsage. Nostre vie s'enfuit comme l'eau qui coule sous vn Pont, & nos iours passent comme vn esclair; La mort cependant pleine d'effroy nous vient saisir sans ouïr nos plaintes, & sans auoir aucun esgard à la plus parfaite beauté du monde. Poursuiuez donques, ô Aminthe, vostre saincte entreprise, qui vous promet vne heu-

reuse fin, & asseurez-vous que Philanton vous accompagnera en l'austerité de vostre dessein, puis qu'il n'en a iamais eu d'autre que de vous complaire.

Philanton finissant sa lettre, mit fin à son affection, & suiuant l'exemple d'Aminthe entreprit le voyage de sa conuersion, qui le porta au bout de huict ou dix iours dans la compagnie des Prestres de la deesse Isis, qui demeurent dans les deserts de la Roche celeste, où détrempant l'aigreur de sa penitence dans les douceurs de la solitude, il brusle de l'amour diuin.

Fin du premier Liure du Romant Satyrique.



LE ROMANT SATYRIQVE.

Livre second.

APres qu'Ennemidor ſe fut retiré dans ſa chambre au logis du Marquis d'Argétuarre, ſans auoir pû ſçauoir de Philanton qui eſtoit Bellinde, pour laquelle il ſentoit en ſon cœur d'eſtranges émotions, il ſe reſſouuint du billet que Callionne luy auoit mis dans la main, & le tira auſſi-toſt de ſa pochette où il l'auoit ſoigneuſemét ſerré. Voyant qu'il eſtoit ſans aucune adreſſe, &

qu'il n'y auoit rien d'escrit au dessus, il creut que celle qui le luy auoit donné, l'auoit pris pour vn autre. Il n'estoit pas encores aduerty, que les amoureux ont cette coustume en Galatie d'escrire en leurs lettres amoureuses, qu'ils appellent des poulets, quelques chiffres qui seruent d'adresse & de souscription, afin que si elles sont surprises par quelqu'vn, il ne puisse non plus cognoistre celuy qui les escrit, que celle à qui elles sont escrites. Outre cette raison, y en a encores vne autre qui les conuie à vser de ce stile, c'est afin de desaduoüer les extrauagances qu'ils y couchent d'ordinaire, si on leur en veut faire quelque reproche. Et certes, ie croy qu'il se treuueroit fort peu de femmes qui voulussent escrire, si elles ne

ſe fioient en cet artifice, par lequel elles ſe reſeruent le moyen de démentir leur main & la bouche des Amants qui les veulent trahir, en faiſant voir à pluſieurs les follies qu'elles leur ont eſcrites en particulier, & qu'elles ne peuuent recognoiſtre ſans rougir. Ennemidor auant que lire ſon billet, ne ſe pouuoit imaginer qui le luy auoit eſcrit, car il ne cognoiſſoit point Callionne qui le luy auoit apporté, & qui eſtoit partie d'aupres de la Ducheſſe de Gonzanuert, dont il admiroit la parfaite beauté. En fin combattu de diuerſes penſees, & vaincu par ſon impatience, il coupa la ſoye noire cachettee auec de la cire de la meſme couleur, où il y auoit des doubles M. & des doubles A. entrelaſſez, & vne couronne au

dessus qui tesmoignoit la grandeur de celle qui luy escriuoit ce qui s'ensuit.

A Quoy pensez-vous m'obliger mõ Page ? Ie n'ay point eu de vos nouuelles depuis que ie vous commenday, en vous laissant partir d'aupres de moy, de m'en enuoyer le lẽdemain, ou de m'en venir dire vous-mesmes. Ie ne sçay d'où cela procede, si ce n'est qu'apres que vous sçauez qui ie suis, vous auez honte de vous treuuer deuant moy, ou de m'escrire de la mesme main qu'on m'a asseuree que vous auez employee cõtre mes freres. Mon Page, ie ne veux pas que cette crainte vous empesche de me voir. Asseurez-vous que i'admire plus vostre courage, que ie ne vous en veux de mal, ne m'ayant point offensee, puisque vous ne me cognoißiez nõ plus que ceux pour qui & contre

contre qui vous mettiez vostre vie au hazard. Et d'ailleurs, il est vray que ie vous ayme plus que tout ce qui est au monde. Ne manquez donques pas aussi-tost apres que vous aurez leu ces lignes à me venir treuuer par la mesme porte que vous estes entré & sorty de ceans. Sur tout ne vous engagez pas tant à la faueur que vous y demeuriez plus attaché qu'à ce que vous me deuez, dont ie desire estre promptement esclaircie; car si ce soupçon estoit vray ie ne vous pourrois aymer.

Ennemidor lisant cette lettre, recognut incontinét que la Reyne de Regnaut-chanfort la luy auoit escrite; car outre qu'elle luy auoit promis qu'elle l'appelleroit son Page, tant qu'il seroit sans barbe, elle luy parloit encores en termes si clairs, qu'il ne pouuoit

plus ignorer qui c'eſtoit. Mais il ne pouuoit comprẽdre d'où Callionne le cognoiſſoit, & pourquoy elle ſ'eſtoit ſeruie d'elle pour luy faire entendre ſa volonté. Auec tout ce qu'il ſ'en pouuoit imaginer, il trauailloit encores ſon eſprit d'vne infinité d'irreſolutions: car il ne ſçauoit ſ'il deuoit retourner la voir, craignant que quelque proteſtation d'amitié qu'elle luy fiſt, elle ne luy vouluſt beaucoup de mal à cauſe du malheur de ſes freres. D'ailleurs il preuoyoit de grands dangers en la continuation de leurs amoureuſes intelligences, dont il apprehendoit plus que tout l'inſupportable ſubjection, parce que deſirant faire la fortune qu'il eſperoit d'eſleuer par la faueur de Gardenfort, elle luy

deffendoit de s'y attacher : En fin l'amour qui veut tousiours estre le maistre, & ne peut souffrir qu'on luy fasse resistance, luy fit prendre la resolution d'obeïr à celle qu'il auoit entierement assubjetie. Il part donques de chez son oncle si tost que la nuict fut venuë, & alla voir celle de qui il auoit desia receu tant de graces & de faueurs, que le seul souuenir qu'il en auoit le remplissoit de l'impatience d'estre aupres d'elle. Il se rendit à la porte du iardin par où il auoit entré la premiere fois: mais apres y auoir frappé plusieurs coups, personne ne la luy ouurit; de sorte qu'y ayant attendu plus d'vne grosse heure, il estoit sur le poinct de s'en retourner à demy mort de froid, quand il entendit marcher

quelqu'vn qui venoit venoit vers luy. *Ah! Amans, à quelles peines, à quels trauaux, & à quels dangers ne vous exposez-vous point pour vn malheureux plaisir, qui vous eschape außi tost que vous cōmencez à le gouster?* Il recognut incontinent la voix de Rozane, qui demanda qui est là; C'est vostre seruiteur Ennemidor, respondit-il, qui attend icy vostre secours il y a plus de deux heures. Elle le fit entrer, puis dés que la porte fut refermée il la baisa, & luy dit, *sçachant combien il faut flatter les seruantes pour l'amour des maistresses.* O Cieux! que pourray-je iamais faire pour me reuancher de tant d'obligations que ie vous ay? Rozane qui s'estimoit plus heureuse d'estre ainsi caressee d'Ennemidor, que si vn autre luy eust donné de l'ar-

gent, luy respondit : Monsieur, ie suis bien marrie de ne vous pouuoir pas rendre tous les seruices que ie vous ay vouez : mais si mes desirs auoient lieu, les vostres sans doute seroient accomplis, & si mon pouuoir esgaloit mon intention, vous auriez ie m'asseure dequoy estre contant : Car quant à ma volonté, elle despendra tousiours du tout de vos commandemens. Ma sœur Callionne m'a dit qu'elle vous a dóné, en dansant auec vous, la lettre de la Reyne ma maistresse. Il est vray, respondit Ennemidor, & iamais ie ne fus tant estóné d'aucune autre chose que de celle-là: car ie ne pouuois comprendre d'où vostre sœur me cognoissoit, ny qui luy auoit dóné cette commission. Monsieur, repliqua Ro-

zane, repreſentez vous, ſil vous plaiſt, que la Ducheſſe de Conforliche, la Princeſſe de Britambrize, & toutes les autres Dames qui vous virent chez l'Empereur, vous treuuerent de ſi bonne grace & de ſi bonne façon, qu'elles bruſloient d'enuie de vous voir danſer. Voyez cõbien vous eſtes heureux, de plaire ainſi aux yeux de tant de grandes Princeſſes. Ayant eu congé de voir le balet, ie m'y en allay auec ma ſœur, qui eſt aupres de la Ducheſſe de Gonzanuert, ſœur de la Reyne ma maiſtreſſe, laquelle pour teſmoigner ſon ennuy n'a point voulu ſortir de ſa chambre depuis la mort du Prince de Voltandon, dont ſes freres l'accuſent d'eſtre coulpable. La Ducheſſe de Conforliche voyant donques qu'vn

Gentil-homme eſtoit venu prier ma ſœur pour danſer, luy commanda de vous prendre puis-apres. Ie l'en euſſe priee, quand elle n'euſt point receu ce commandement, afin de vous mettre entre les mains le billet qu'elle vous donna, & que ie luy auois deſia dit que la Reyne vous eſcriuoit. Mais ie demeure trop long-temps à la retourner treuuer, allons nous y en promptement, elle eſt toute ſeule. Ah! ma chere amie, repartit Ennemidor, i'ay peur qu'elle me vueille beaucoup de mal, de ce qui ſ'eſt paſſé entre Meſſieurs ſes freres & moy. Non, non, ne craignez point, luy dit Rozane, *l'amour eſt vn puiſſant mediateur de paix, il ne ſouffre point de haine entre ceux qui luy obeïſſent*, aſſeurez-vous que la

Reyne vous porte en ses yeux, & qu'elle souffriroit autant d'estre priuee de la lumiere du iour que de vostre amitié, ne voyant plus rié qui luy soit agreable que vous.

Auec ces paroles ils arriuerent à la porte de la chambre de la Reyne, où Rozane entra la premiere tenant Ennemidor par la main, & disant. Madame, voicy vn prisonnier que i'amene à vostre Majesté, qui rauit dernieremẽt au bal, dót il emporta le prix, la liberté de toutes les Dames qui le regardoient, leur arrachant le cœur par les yeux sans leur faire mal. Ennemidor s'approcha au mesme temps de la Reyne, & se baissant fort bas, baisa le bout de sa robe. La Reyne qui ne l'auoit point encores veu si bien paré, le treuua beaucoup plus beau & de

meilleure grace qu'elle n'auoit point encores fait. *Et qui doute que les habits, dont l'estoffe & la façon sont d'vn prix excessif, n'adioustent beaucoup de lustre & d'esclat aux aduantages qu'on a receu de la nature?* Vrayement, dit la Reyne à Ennemidor en le cósiderant, ie m'estimeray infiniment puissante si i'ay assez de force pour retenir captif celuy à qui rien ne peut resister. Madame, respondit Ennemidor, cela ne se peut mieux dire de personne que de vostre Majesté, dont les traits sont tellement ineuitables, que ceux qui en sont attaints, se sentent plustost vaincus que frappez. Comme il acheuoit de dire cela, on ouït du bruit à la porte. C'estoit la Duchesse de Gonzanuert qui venoit voir sa sœur qu'elle surprit

presque auec Ennemidor, qui n'eut le loisir que de se cacher dans le cabinet, où on entroit par la ruelle du lict. La Reyne recueillant ses esprits composa de sorte l'air de son visage, qu'au lieu de la ioye qui y estoit empreinte quād Ennemidor entra, on n'y pouuoit plus remarquer que les signes d'vn extreme ennuy. *Qui n'admirera les artifices d'vn esprit dißimulé, & principalement des femmes esprises d'amour ? Leur front, leurs yeux & leur bouche mentent d'ordinaire, & n'y ayant rien en quoy on se puisse asseurer en elles. Qui est l'homme de bon iugemēt à qui toutes leurs actions ne seront point suspectes ?* La Duchesse de Conforliche craignant que la melancolie, *qui bourrelle les ames & tuë les corps, estant la plus dangereuse peste dont nostre vie*

puiſſe eſtre atteinte, ne fit tomber en quelque grand & irreparable accident de maladie la Reyne de Regnaut-chanfort, luy dit. Certes ma ſœur, vous prenez les afflictions trop à cœur, à quoy ſeruét tous ces ennuys qui conſomment voſtre ſanté, & engendrent en l'eſprit de tout le monde vne veritable opinion de la foibleſſe du voſtre? *Les malheurs qui ne peuuent eſtre euitez, ne doiuent point eſtre pleurez, & aux maux où il n'y a aucun remede, il n'y en faut point chercher*. Nous auons fait vne grāde perte, mais nous ne la repareróns pas par nos larmes, que la raiſon doit eſſuyer, & nous donner la conſolation que le temps aporte aux ames baſſes, qui n'ont aucune impreſſion de la vertu. Souuenez-vous que ſ'abandōner

aux afflictons, c'est en attirer de nouuelles, & les meriter en les multipliant. L'Imperatrice vous vouloit venir voir, mais ie l'en ay doucement diuertie pour empescher le mespris qu'elle feroit de vous, si elle n'y voyoit le courage & la constance qui recommandent ceux de nostre qualité par-dessus les autres. Elle presse l'Empereur d'accommoder le differend qui est entre nos freres & Gardenfort, & croy qu'il sera terminé à nostre contentemét, ainsi qu'elle me fait esperer, si tost qu'on aura treuué le nepueu d'Argentuarre, qui se battit contre mó frere de Voltandon, & qu'on veut comprendre en cet accord, afin de ne laisser aucun sujet de broüillerie à l'aduenir. L'Empereur a desia commandé au Duc

de Cossentroc de trauailler à cette affaire, & d'aduiser aux moyens qu'il faut suiure pour en sortir. Vous sçauez les grandes protestations que cet homme là fait tous les iours au Duc de Meuridas, qu'il est son seruiteur & de toute nostre maison: Mais quoy, c'est vn esprit si plein d'artifices & de dissimulation, & qui est si peu religieux de sa foy & de ses paroles, qu'il ne fait aucune difficulté de les violer pour le moindre aduãtage qu'il y treuue, *estant tousiours beaucoup moins du party qu'il feint d'embrasser, que de celuy contre lequel il s'est declaré.* D'ailleurs, il se laisse tellement gouuerner par le Marquis d'Argentuarre, qui est interessé en cette querelle à cause de son nepueu, & se rend encores outre cela si

fort esclaue de la faueur, que ie ne doute point que si l'affaire dépendoit absolument de luy; elle ne se passast à nostre desaduantage.

La Reyne de Regnaut-chanfort tesmoignoit estre bien attentiue au discours de sa sœur, quoy que toutes ses pensees fussent dans son cabinet auec Ennemidor: Et pour auoir plustost moyen d'y aller elle-mesme luy tenir compagnie, supportāt auec vne extreme impatience celle de la Duchesse de Gonzanuert, elle luy dit que la teste luy faisoit mal, qu'il luy estoit impossible d'estre ioyeuse, & de pouuoir supporter la douleur qu'elle sentoit sans se mettre au lict. En disant cela, elle se plaignoit auec vne voix languissante, qu'elle accompagnoit

ſi bien de l'action d'vne perſonne malade, qu'il eſtoit impoſſible de croire que ſa douleur fuſt legere. En Galatie ceux qui ſont de grande qualité, & que l'experience acquiſe par vn long vſage des affaires du monde a remply d'artifices, ne manquent iamais de feindre quelque incómodité en leur ſanté, qu'ils appellent entr'eux maladie d'Eſtat; & à laquelle ils ont recours, ou pour n'aller point à la Cour quand il n'y fait pas ſeur pour eux, ou pour ne ſe treuuer pas en quelque aſſemblee, quand ils n'y peuuent tenir le rang qu'ils pretendent, ou pour ſe deffaire & ſe dejoüer (afin que i'vſe de leur terme) de ceux qui les importunent, & dont la preſence ne leur plaiſt pas. La Reyne de Regnautchanfort ſceut ſi bien pratiquer

cette ſubtilité de Cour, que la Du-
cheſſe de Gonzanuert, qui ne ſ'en
doutoit point, craignant de luy
empeſcher ſon repos, la laiſſa
pour aller faire quelque autre vi-
ſite. Ennemidor en fut infinimét
faſché, parce que la conſiderant
par le trou de la ſerrure du cabi-
net, par où il voyoit ayſément, il
eſtoit rauy de ioye en la regardát,
& acheua de ſ'en rendre eſper-
duëment amoureux. *Où ſe cache-
ra t'on pour euiter les traicts d'a-
mour, puis qu'ils paſſent au trauers
des portes & des ſerrures, & qu'ils
entrent par tout?*

Lors que les deux Princeſſes
ſ'entretenoiét, leurs Damoiſelles
ſe retirerent enſemble dans vne
garderobbe, & Rozane voyant
que Callionne auoit quelques
eſleueures au viſage, luy voulut
enſci-

enſeigner la recepte dont la Reyne ſe ſert pour les oſter. Il faut, dit-elle, que tu prennes du jus de cinq ou ſix citrons, que tu feras diſtiller dans l'alambic, & de l'eau qui en ſortira, tu te frotteras le viſage le ſoir & le matin. Et quoy, dit Callione, la Reyne vſe-t'elle de cela? Ma ſœur, reſpondit Rozane, tu n'a iamais vû femme ſi curieuſe de ſa beauté qu'elle eſt; non ſeulement elle ſe ſert de ce ſecret, qui eſt excellẽt pour oſter les rougeurs, mais il n'y a encores aucun artifice qu'elle n'employe pour paroiſtre belle. Et pour Dieu ma petite ſœur ma mignonne, adiouſta Callionne, dy moy ce qu'elle fait pour auoir vn teint ſi beau & ſi fraiz qu'elle a? Ie m'en-uois te querir, reſpondit Rozane, cinq ou ſix receptes les meilleu-

res du monde pour cela, & en disant cela elle courut prẽdre dans vn petit cabinet d'Esbene plusieurs papiers qu'elle apporta, où il y auoit escrit dans le premier.

Pour rendre le teint beau.

Prenez vne poignee de fleurs de febues, vne de fleurs de sureau, vne de fleurs appellee lingua bouina, vn pigeon blanc duquel vous osterez les entrailles, vn limon coupé par la moitié auec vn peu de sel commun que vous mettrez sur chacune de ces deux moitiez, vne once & demie de canfre, & de tout cela vous tirerez de l'eau par boze de verre au bain marié, & cette eau sera excellente & admirable. Au dessous de cette recepte cette autre estoit encore escrite.

Pour auoir le teint beau.

Prenez vn pot de terre plombé qui tienne trois chopines, mettez dedans vne poignee de racines de guimauues bien lauées, que vous couperez par petites roüelles,& les frotterez auec vne mie de pain de la grosseur d'vn œuf. Mettez encores du vert de gris la grosseur d'vn poix, les coques de trois œufs fraiz, vn verre de vin blanc, & remplissez le reste du pot d'eau de fontaine qui soit fort claire. Faites boüillir tout cela à petit feu, iusques à ce qu'il diminuë de la moitié, & le passez dans vne chausse dont on se sert pour faire de l'hypocras, qui sera fort nette, & apres serrez l'eau dans vne bouteille que vous

boucherez bien, & vous en frottez le viſage le ſoir en vous couchant, & le matin en vous leuant.

Et quoy, dit Callionne, la Reyne ſe ſert-elle de ces receptes? Ouy aſſeurément, reſpondit Rozane, & c'eſt moy qui luy prepare tout cela; mais veux-tu ſçauoir le moyen pour faire vn excellent blanc, tien, lis cette recœpte.

Eau excellente pour le viſage.

Prenez dix œufs fraiz, & trois pintes de laict fraiz de chevre, rompez les œufs auec leurs coques dans le laict, & meſlez tout cela fort long-temps iuſques à ce qu'il faſſe vne groſſe eſcume, puis tirez-en l'eau par l'allambic de

verre, mettant par chaque once d'eau vne ſcrupule de canfre. Apres cela, ſerrez bien ſoigneuſement l'eau de peur qu'elle ſ'eſuente, & vous en ſeruez au ſoir & au matin, ce faiſant elle vous maintiendra le viſage fraiz, blanc & ſans ride.

Vrayment, dit Callionne, voila bien des receptes, mais ie voudrois ſçauoir laquelle eſt la meilleure. La Reyne les a toutes experimentees, dit Rozane, & les a treuuees toutes fort excellentes, neantmoins en voicy vne dont elle ſe ſert ſouuent.

Eau de blancs d'œufs.

Prenez douze blancs d'œufs fort fraiz, vne once de canelle fine, vne grape de verius en grain

ſi vous en treuuez, ſinon vn demy verre d'eau de fleurs de febues, douze onces de laict fraiz d'aſneſſe ou de chevre, & faites diſtiller tout cela par l'alambic de verre, cette eau rend le teint fort beau, & empeſche que le viſage ſe ride.

En voila encores, dit Rozane, deux ou trois autres differentes pour oſter les taches & les rougeurs du viſage : mais il ſuffit que tu faſſes ce que ie t'ay dit. Et à quoy ſeruent les autres que vous ſerrez ? dit Callionne, c'eſt pour pluſieurs choſes, reſpondit Rozane. En voila pour auoir la charneure belle, pour faire de beaux rouges, de la poudre de violette, de l'eau d'ange, des ſachets de ſenteurs, des caſſolettes, des paſtilles, de l'opiatte pour les dents, de la paſte pour les mains, des

lessiues pour rendre les cheueux blonds ou noirs, ou pour empescher qu'ils ne blanchissent. Hé! mon petit cœur, dit Callionne, obligez-moy de me dóner celle-cy, car ie suis desia toute grise, & ne me refusez pas aussi celle qui est pour les mains. Tiens, dit Rozane, voila celle-là pour empescher que les cheueux ne blanchissent, emporte-la, ie la sçay par cœur; quát à ce qui est des mains, ie te diray ce qu'il faut faire.

Pour empescher que les cheueux blanchissent.

Prenez des vers de terre de ceux qui sont rouges, & dont on se sert pour pescher, bruslez les & meslez la cendre auec de l'huile d'amandes, & en frottez vostre

peigne quand vous vous peignerez, & vos cheueux ne changeront iamais de couleur en quelque âge que vous soyez.

Voy-tu ma sœur, dit Rozane, cette recepte est aprouuee. Quād aux mains on fait pour cela mille sortes de poudres, de pastes, & de sauonnettes; mais il n'y a rien qui y soit si souuerain que des amandes pilees, sur tout il ne se faut iamais seruir de sauōnettes, car elles les rendēt rudes. Outre cela, il y a encores plusieurs obseruatiōs dōt il faut se souuenir. Premieremēt, il ne faut estre sans gands que le moins qu'ō peut & ne les faut pas quitter quand on a grand chaud, ny se lauer qu'auparauant les mains ne soient refroidies. Les meilleurs gands sont ceux-là qui sont accommodez auec des iau-

nes d'œufs, qu'on appelle gands clairs, la Reyne en a tousiours, & la nuict mesmemẽt si quelqu'vn ne couche auec elle. Les gands gras ne vallent riẽ en tout temps, & principalement en Esté; car ils ternissent la main, gastent les manchettes, sont trop onctueux & deuiennent puants. Ceux qui sont lauez d'huille ou de pommade de iassemin, sont fort honnestes, mais ils ne rendent pas la main si doüillette que les gands clairs. Adieu, ie ne t'en puis dire dauantage, car voila ta Maistresse qui s'en-va.

Apres que la Reyne de Regnaut-chãfort fut deschargee de la compagnie de la Duchesse de Gonzanuert, elle fit venir Ennemidor en sa chambre, où il passa la nuict auec elle, & se retira sur

la pointe du iour auec cinq cens escus d'or qu'elle luy donna. Estant arriué au logis de son oncle, il treuua que la Marquise d'Argentuarre sa femme se iugeant malade à la mort, disposoit de ses dernieres volõtez. Elle l'appella, & luy dit: Mon nepueu, ie vous ay tousiours aymé comme mó propre enfant, & si Iupiter m'eust laissee dauãtage au monde, i'eusse fait tout ce qu'il m'eust esté possible pour y establir vostre fortune. Mais i'espere que mon mary, qui vous ayme tendrement en aura soin, ainsi qu'il m'a promis. Ie vous donne pour ayder à vous entretenir à la Cour, ma maison de Remudaury, qui vaut douze mille liures de ferme, dont ie seray bien ayse que vous portiez le nom. La plus grande peine que

i'aye à me resoudre à la mort, est de vous quitter mó mary & vous, que i'ay aymez incomparablement plus que tout ce qui est au monde. Au moins mon nepueu, luy dit-elle en le baisant, si tu estois esleué en quelque honnorable charge, ie mourrois contante, car ç'a tousiours esté mon desir de te voir à ton ayse. Ennemidor à qui la ieunesse & les diuerses passions ne permettoient pas de rendre son affection esgale à celle de sa tante, fut neãtmoins touché d'vne si violante douleur, preuoyant la perte d'vne personne de laquelle il receuoit tant de tesmoignages d'vne parfaite amitié, qu'au lieu de luy respondre pour l'en remercier, il ne pût faire autre chose que de luy prendre la main, qu'il moüilla

toute de ſes larmes en la baiſant. Le Marquis qui eſtoit reſolu de ſe remarier apres que ſa femme ſeroit morte, l'aſſiſtoit en ſa maladie auec tous les ſoins dont il ſe pouuoit aduiſer, afin qu'apres auoir acquis vne bonne reputation parmy les femmes, *qui s'informẽt de tout*, il en puſt promptement eſpouſer vne autre. Voyant donques qu'en cette cy il n'y auoit plus aucune eſperance de vie, & qu'elle auoit l'ame ſur les levres preſte à s'enuoler au Ciel, il imita ſi bien ce que le deſeſpoir fait faire à ceux qui ſont attaints d'vne extreme douleur, que tous ceux qui virent les apparences de la ſienne, crurent fermement qu'elle ne ſouffriroit iamais de remede. Qui ſe voudra fier en vn eſprit ſi diſſimulé? & qui ſ'abſtié-

dra de rire d'vne ſi plaiſante farſe? Il remplit l'air de cris feints & inutiles, il ſ'arracha les cheueux & la barbe, il contraignit ſes yeux à verſer vn ruiſſeau de larmes, il inuoqua la mort & deteſta la vie, il murmura cõtre le Ciel, & le troubla d'vne infinité de plaintes ſacrileges, qui au lieu de ſoulager ſa femme luy faiſoient plus de mal que ſon mal meſme. Auſſitoſt que ſes amis virent qu'elle ſ'eſtoit acquittée du tribut que nous deuons tous payer à la nature, ils oſterent Argentuarre de la preſence d'vn ſi triſte objet, & l'emmenerẽt en vne autre chambre où ils luy repreſenterent toutes les raiſons dont on a accouſtumé de ſe ſeruir pour conſoler ceux qui ſont accueillis d'vne extreme affliction. Mais Archiper-

cas en qui il ſe fioit autant qu'en ſoy-meſme, voyant qu'au lieu d'adoucir ſon ennuy, on ne faiſoit que l'aigrir, le tira à part & luy dit. A quoy penſez-vous de vous attriſter ſi fort, meſmement pour vne choſe où il n'y a point de remede? Vous auez perdu vne femme, mais vous en pouuez treuuer vne autre qui ſera plus ſaine, plus belle & plus ieune que celle que vous auiez. Ie ſçay bien que quand cet accident ne vous auroit point apporté d'ennuys, il eſt neantmoins neceſſaire que vous en teſmoignez; mais ſouuenez-vous *qu'à force de feindre quelque choſe, elle ſe treuue ſouuent veritable, principalement en ce qui eſt de la melancolie, qui nous accable quand nous la flattons*. Et certes i'ay moy-meſme quelquefois experimen-

té, que pour en vouloir trop ſaire paroiſtre ie m'y ſuis inſenſiblement ſi fort accouſtumé, que i'auois puis-apres de la peine à ſortir de cette humeur contrainte, pour r'entrer en mon naturel. Ie ſuis d'auis que vous vous en veniez chez moy, où vous ſerez plus libre qu'en lieu du monde, car ie n'ay, comme vous ſçauez, ny femme, ny enfans. Ie feray tout ce que vous voudrez, mon cher Archipercas mon amy, reſpondit Argentuarre, & auec cela apres auoir dit adieu à la compagnie, ils ſe retirerent au logis d'Archipercas, où apres auoir ſoupé, Archipercas demanda à Argentuarre ſ'il auoit donné ordre à ſes affaires. Ouy, luy reſpondit il, i'ay fait en ſorte que ma femme vous a donné en ma faueur tout ce

qu'elle peut donner, il n'y a que ſa maiſon de Remudaury, de laquelle elle a fait don à mon neueu Ennemidor, & que ie voudrois bien auoir, car elle vaut douze mille liures de ferme. Quát à ce qui eſt en mon nom, repartit Archipercas, ie vous en feray vne tranſaction toutesfois & quantes qu'il vous plaira. Pour ce qui eſt de Remudaury, ie ne ſuis nullement d'auis que vous en laiſſiez prendre poſſeſſion à Ennemidor, afin qu'en gardant cette piece vous le teniez en vne plus grande ſubiection, & qu'il dépende touſiours de vos volontez. S'il n'y veut conſentir, il y faut interpoſer l'authorité de l'Empereur, qui à cauſe de l'importance de la place, qui eſt extremément forte, ordonnera que vous en aurez le gouuer-

gouuernement. Mais pour le reuenu, reſpődit Argentuarre, quel expedient pourrons-nous treuuer, afin que la iouyſſance m'en demeure? Ne vous tourmentez point de cela, repartit Archipercas, i'en viendray bien à bout, & vous en diray des nouuelles auãt que ie me couche demain. Et de fait, ſi toſt que le iour fut venu, il ſ'en alla treuuer Ennemidor, & luy dit. Monſieur, feu Madame la Marquiſe voſtre tante ne pouuant rien donner à voſtre oncle ſon mary, à cauſe de la rigueur des loix qui ſont cőtraires à cela, ſ'eſt ſeruie de voſtre nom pour luy conſeruer ſa maiſon de Remudaury, & du mien pour vn autre ſujet. Ie croy que vous ne ferez point de difficulté de luy trãſporter voſtre laiz, aiuſi que i'ay

desia fait tout ce qui dépend de moy. Vous deuez attendre de luy beaucoup plus que cela, puis qu'il n'a point d'enfans, & qu'il vous ayme cóme s'il estoit vostre pere. Vous sçauez combien il est riche & puissant, & ce qu'il peut faire pour vous aduancer. Donnez-luy donques, auec ioye, le contentement que vous ne luy pouuez refuser sans vous faire grand tort. Monsieur, repartit Ennemidor, ie suis tout prest d'obeïr à Monsieur le Marquis d'Argentuarre en tout ce qu'il peut desirer de moy, qui luy ay toute ma vie porté autant d'honneur & de respect, que si ie tenois la vie de luy : Mais il me déplaist que vous vouliez me persuader estre obligé à remettre par necessité vne chose qui dépend purement de ma volonté.

Car quelle raiſon auez-vous de me dire que feu Madame la Marquiſe d'Argentuarre ma bonne tante, mais pluſtoſt ma bonne mere, ne m'a dóné ſa maiſon de Remudaury par ſon teſtament, que pour la rendre puis-apres à Monſieur ſon mary? Si elle euſt eu cette intention, pourquoy m'euſt elle dit deuant mon oncle vne heure auant que mourir, que la plus grande peine qu'elle auoit de ſe reſoudre à la mort, c'eſtoit de me laiſſer, ma fortune n'eſtant point eſtablie, mais que Monſieur d'Argentuarre en auroit ſoin, ainſi qu'il luy auoit promis, & qu'elle me donnoit cependant Remudaury pour m'ayder à m'entretenir à la Cour? Ce ſont les propres termes dont elle ſ'eſt ſeruie pour declarer ſa derniere

volonté. Y a-t'il rien là qui ap-
proche tant ſoit peu de ce que
vous me voulez faire croire? Qu'ó
regarde, qu'on cóſidere, & qu'on
examine tant qu'on voudra ſon
teſtament, on n'y treuuera iamais
rien qui puiſſe donner aucune
ſorte de ſoupçó que le laiz qu'el-
le m'a fait, ſoit pour le transferer
à mon oncle. Mais ſi cela euſt
eſté, ainſi que vous dites, pour-
quoy afin de ſ'aſſeurer de moy,
ne me rendoit-il capable de ce
deſſein auant qu'il reüſſit? M'en
a-t'il iamais rien fait paroiſtre? &
vous, Monſieur, m'en auez-vous
iamais parlé? Les premieres nou-
uelles que i'en ay ſceuës, ie les ay
appriſes de la bouche de feu ma
bonne tante, & de celle des Iuges
qui ont eſcript ce qu'elle leur a
dicté. Y a-t'il apparence que cela
ſe fuſt paſſé de la ſorte, ſi ce que

vous dites auoit lieu ? Mais pourquoy est-ce que feu Madame ma tante me disoit sisouuẽt en la presence de Mr son mary, qu'elle vouloit que ie portasse son nõ, & m'achepter quelque belle charge à la Cour ? Sont ce des tesmoignages qu'elle ne me feroit du bien qu'afin que ie ne m'en ressẽtisse point, mais seulemẽt afin d'en accõmoder Monsieur d'Argentuarre, qui d'ailleurs en a plus qu'il n'en auoit esperé, & qu'il n'en desiroit mesmement quand il vint à la Cour ? Ie voy bien, Monsieur, entre plusieurs autres à qui feu Madame ma tante a tesmoigné en mourant son affection, ie seray seul qui n'en recueilleray aucun fruict. Monsieur, monsieur, repartit Archipercas, ne croyez pas cela, ie vous iure que l'intention

de Monſieur voſtre oncle n'eſt point de vous faire tort. Il vous porte trop d'affection pour en auoir ſeulemẽt la penſee, & m'aſſeure qu'il ne deſire en cette rencontre que cognoiſtre voſtre naturel & voſtre bonne volonté en ſon endroit. Il eſt ſi homme de bien, & a la conſcience ſi religieuſe, que pour tous les biens du monde il ne voudroit pas faire vne injuſtice, & moins à vous qu'à perſonne, vous aymant tout de meſme que ſi vous eſtiez ſon enfant. Monſieur, repliqua Ennemidor, ie ſçay bien que Monſieur d'Argentuarre a iuſques icy pris plus de ſoin de moy que ie ne merite, & c'eſt ce qui me fait treuuer plus eſtrange ce qu'il demande aujourd'huy de moy: Car qu'eſt-ce autre choſe ſinon vou-

loir exiger en vne heure douze cens fois dauantage, qu'il ne m'a donné en huict ans qu'il m'a entretenu auec mille liures par an aux Academies, où i'ay esté nourry & esleué aux exercices que doit sçauoir vn Gentil-homme? Monsieur, adiousta-il encores, ie croy qu'il est à vostre logis, ie vous y feray s'il vous plaist compagnie, & m'en iray le treuuer pour faire entierement ce qu'il desirera. En disant cela, ils s'en allerent ensemble au logis d'Archipercas, où Ennemidor ayant treuué le Marquis d'Argentuarre, luy dit: Monsieur, i'ay sceu d'Archipercas, que vous seriez bien ayse d'auoir la maison de Remudaury, que feu Madame la Marquise ma tante m'a fait l'honneur de me donner. Quoy qu'elle ne soit point en-

cores en mon pouuoir, ie ſuis toutefois venu icy exprez pour remettre entre vos mains tout ce que i'y puis pretendre, & ſ'il vous plaiſt me donner du papier & de l'ancre, i'eſcriray & ſigneray preſentement tout ce qu'il vous plaira me commander. Le Marquis d'Argentuarre eſtant extremement contant de voir ſi bien reüſſir ſon auaricieux deſir, luy dit en le baiſant, & en luy courant tout le viſage de larmes, car elles luy ſont fort faciles; MON nepueu, ie n'ay iamais douté de voſtre affection, au contraire i'ay touſiours creu fermement que vous n'auriez point d'autre volonté que la mienne; auſſi ne deſireray-je iamais rien qui ne ſoit pour voſtre bien & l'aduancemẽt de voſtre fortune, dont i'ay plus

de ſoin que de la mienne. Prenez donques la peine d'eſcrire ce que vous dira Archipercas, qui ſçait combien ie vous ayme, & ce que ie voudrois faire pour vous. En finiſſant ces paroles, il recommença encores à le baiſer, & à pleurer comme ſ'il euſt eu le bon naturel dont il faiſoit paroiſtre les effets & la tendreſſe. Mais il eſtoit de l'humeur des femmes, *qui ſçauent ſi bien imiter les paßions qu'elles veulent feindre, qu'elles croyẽt elles-meſmes en eſtre viuement atteintes en les feignant*; & c'eſt ce qui remplit ſi ayſémẽt leurs yeux de larmes, quand elles veulent faire voir vne extreme affliction. Auſſi Argentuarre ſçauoit ſi bien ſe déguiſer en tout ce qu'il vouloit, & faire reſſembler les choſes fauſſes aux veritables, que bien

ſouuent en trompant les autres, il ſe trompoit auſſi luy-meſme, croyant eſtre veritablement celuy-là, dont il repreſentoit ſeulement le perſonnage. C'eſt pourquoy quand il auoit bien pleuré, & dit auec ardeur pluſieurs choſes pour faire paroiſtre vn bon naturel, il ſ'imaginoit puis-apres qu'il n'y en auoit point au monde vn meilleur que le ſien, quoy qu'on puſt attendre d'vn Turc ou d'vn More plus d'equité, de Iuſtice & de grace que de luy. *Mais quoy, les perſonnes fardees ſe perſuadent eſtre belles, & auoir vn veritable ſujet de démentir ceux qui diſent le contraire.*

Ennemidor qui pouſſé d'vne genereuſe ambition, & deteſtant l'auarice a touſiours eu plus de deſir d'acquerir de l'hóneur, que

des richesses, fit vne declaration par laquelle il vendit à son oncle la terre de Remudaury pour la somme de deux cens mille liures, qu'il confessa auoir receu comptant, quoy qu'il n'en touchast pas vn sol. Il laissa sans faire paroistre aucun regret cette declaration entre les mains d'Archipercas qui la luy dicta mot à mot. Mais certes cette procedure le piqua si cruellement, & ietta en son esprit de si fortes semences de mescontentement, qu'il a du depuis esté impossible de les desraciner, & d'arrester les iustes plaintes qu'elles ont continuellement produites. Et quoy, disoit-il à ses amis, que dois-je attendre de mõsieur d'Argentuarre, puis qu'il me rauit injustemét ce qui m'appartient? Non, non, qu'on ne

m'en parle iamais, ie ne veux plus faire eſtat de ſon amitié, qui me deſrobe les fruicts de celle que ſa femme m'a teſmoignee. Apres qu'il eut donné à Archipercas ce que ſon oncle demandoit, Archipercas l'en voulut loüer; mais Ennemidor l'interrompãt auſſi-toſt qu'il commença à parler, luy dit: Monſieur, ce n'eſt point à moy à qui il faut tenir ce diſcours; car ſi Monſieur d'Argentuarre euſt eu beſoin de ma vie, ie iure Dieu que ie l'euſſe conſtãment perduë pour ſon ſeruice: mais ne me reſtant autre choſe que cela, & preuoyant ne deuoir viure que pour eſtre miſerable, ie n'eſtime pas luy pouuoir deſormais eſtre beaucoup vtile. En acheuant de dire cela, il fit vne reuerence à Archipercas, & ſans attendre ce qu'il

ſeſſorçoit de luy reſpondre, ſ'en alla au logis du Duc de Coſſentroc, qui l'attendoit pour le mener au palais de l'Empereur, où toute la Cour eſtoit deſia aſſemblee, pour voir terminer la querelle du Duc de Meuridas & de Gardenfort, que ſa Majeſté vouloit mettre d'accord.

On ſ'eſtoit aſſemblé plusieurs fois ſans conclure aucune choſe, à cauſe des grãdes difficultez qui naiſſoient l'vne apres l'autre, car il n'y auoit parole qui ne fuſt opiniaſtrement debatuë. L'Empereur auoit commandé au Duc de Coſſentroc de coucher par eſcrit ce qui luy en ſembloit, n'y ayant perſonne en tout l'Empire de Galatie qui entẽdiſt ſi bien le poinct d'honneur que luy, & qui euſt tant de bons expediens & de bõ-

nes ouuertures pour ſortir d'vne affaire. Son aduis fut treuué excellent de tous ceux qui le leurét, fors de ceux-là ſeulement qui y ayans le principal intereſt, y treuuoient ſans ceſſe quelque choſe à redire, ou pour faire voir leur bel eſprit; en conteſtant & raffinant toute ſorte de raiſons (c'eſt le terme des quereleux) ou pour teſmoigner leur courage en ſe rendans difficiles. Philaſtree qui dás les conſeils de l'Empereur tenoit le premier rang, dit à ſa Majeſté, qu'il falloit d'authorité abſoluë les faire tous embraſſer, & leur commander de ne renouueller iamais la memoire de ce qui ſ'eſtoit paſſé, ſur peine de tumber en ſon indignation. Il adiouſta encores, que ſi dés le commencement on ſe fuſt ſeruy de cette

voye, au lieu de leur communiquer, ainsi qu'on auoit fait les termes de leur accord, ils y auroient consenty sans aucune difficulté; & qu'en tout cas s'il s'en fust treuué quelqu'vn qui n'y eust pas voulu satisfaire, l'authorité de l'Empereur estoit assez forte pour le faire obeïr. Et quoy, disoit-il, en quel pays est-ce que les Iuges rendét raison aux parties de leurs iugements? Ne sçait-on pas qu'il y en a tousiours quelqu'vne mal contente, & le plus souuent toutes deux, estant certain que si on se vouloit arrester à leurs pretensions, on ne treuueroit iamais le moyen de terminer leurs differents? Pour moy, ie ne puis approuuer la coustume de Messieurs les Preteurs de Galatie, qui sont Iuges de l'honneur de la No-

blesse. Et quoy, ils ne vuident aucune querelle sans faire voir le project de leur iugement à ceux qui se pouruoyent deuant eux, comme s'ils craignoient de leur déplaire, ou qu'ils n'eussent pas le pouuoir de faire obseruer ce qu'ils ordonnent. Certes cela est honteux, & d'ailleurs quand ils enuoyent communiquer à quelque Gentil-homme ce qu'ils ont arresté entr'eux touchant sa querelle, il croit fermement qu'il y iroit de son honneur, s'il ne contestoit tout ce qui y est contenu: Aussi le plus souuent rapporte-t'on à Messieurs les Preteurs, qu'apres auoir vû ce qu'ils ont deliberé, on ayme mieux mourir que d'y satisfaire. Le Duc de Cossantroc qui estoit le plus ancien de Messieurs les Preteurs de Galatie,

ne pût

ne pût ouyr ce discours sans y respondre, qu'il y auoit vne grande difference entre la fonction de leurs charges, & les formes de la Iustice ordinaire, en laquelle par dilayements indeus, & par mille sorte de chiquaneries les pauures parties se consommoient. Mais nostre iurisdiction, disoit-il, est sommaire, & nous iugeons sur le champ apres auoir ouy toutes les raisons qu'on nous a voulu representer. Il est vray que nous communiquons nos iugemens, parce que si les parties ne demeuroient d'accord de leurs faits, il faudroit faire de longues enquestes, ouyr des tesmoins, & obseruer vne infinité d'autres procedures odieuses aux Gentils-hommes, & fort incommodes à tous les autres. Apres que nous auons recueilly

les ſentimens & les plaintes de l'agreſſeur, & de celuy qui ſe deffend: Nous ordónons puis-apres d'vn commun conſentement, ſ'il eſt poſſible, ce qui nous ſemble raiſonnable, & ſ'il ſe treuue quelqu'vn qui par opiniaſtreté ou autrement, ne vueille pas ſubir noſtre ordónance, nous employons l'authorité de nos charges pour le faire obeïr.

Cependant que le Duc de Coſſantroc parloit de la ſorte, Philaſtree eſtoit fort attẽtif, & teſmoignoit par vn doux ſouſris, hauſſant & baiſſant vn peu la teſte, qu'il approuuoit vne partie de ſes raiſons, puis quelquefois auſſi en la remuant plus fort & fronçant le ſourcil, faiſoit paroiſtre qu'il n'eſtoit pas du tout de ſon aduis. Il luy reſpondit neantmoins auec

vne façon assez gracieuse, qu'il n'y auoit rien à redire en ce qu'il auoit representé, sinon qu'au lieu de porter bien haut l'authorité de l'Empereur, Messieurs les Preteurs l'abaissoient bien souuent. Et en quoy pouuez-vous prendre sujet de parler ainsi de nous? repartit le Duc. En ce, respondit Philastree, que quand on vous donne aduis que deux Gentilshommes ont quelque differend ensemble, vous leur enuoyez faire des deffences de se battre, & leur donnez des hommes pour les garder, comme si vos deffences deuoient estre plus fortes que les Edits de l'Empereur, qui sont si exprez sur ce sujet, qu'il ne s'y peut rien adiouster. Il est vray, repliqua Cossantroc, que prenant le plus grand soin qu'il nous est

poſſible de la conſeruation de la Nobleſſe, nous enuoyons faire les deffences dont vous parlez, mais c'eſt de la part de l'Empereur. Et quoy, dit Philaſtree, n'eſt-ce pas faire voir la foibleſſe des Edits de ſa Majeſté, puis qu'il eſt neceſſaire qu'on faſſe de nouuelles deffences d'y cõtreuenir? Non, non, Monſieur, i'eſtime qu'elles ſont prejudiciables à l'authorité de l'Empereur, & meſme à celle de vos charges; car bien ſouuent ſans y auoir eſgard, il y en a qui ne laiſſent pas de venir aux mains apres ſ'eſtre deſrobé de leurs gardes. Le temps ſ'eſcoula inſenſiblement en ces diſcours, & en ces conteſtations du Duc de Meuridas & de Gardenfort, deſquels l'opiniaſtreté fut ſi grande, qu'il n'y eut aucun moyen de les ac-

corder. C'eſt pourquoy l'Empereur en eſtant ennuyé, dit qu'il n'en vouloit plus auoir la teſte rompuë, & leur commanda de ſe raſſembler le lendemain au logis du Duc de Coſſantroc, auec les autres Preteurs de Galatie pour mettre fin à cette affaire. Le Duc de Meuridas ſe retira mal cõtant chez luy, & dit qu'il ne vouloit iamais ouyr parler d'accommodement: Toutefois ſept ou huict iours apres on luy propoſa tant d'expediens, qu'il ſe contenta des ſatisfactions contenuës en cet accord, qui fut fait au logis du Duc de Coſſantroc, où il ſe treuua auec tous les autres qui auoient intereſt en cette querelle.

LES PRETEVRS DE Galatie assemblez par le commandement de l'Empereur, pour terminer la querelle qui est entre Mõsieur le Duc de Meuridas, d'vne-part: Et le Marquis de Gardenfort, Boittantual son frere, & Ennemidor, d'autre-part.

MEssieurs, l'Empereur ayant entendu tout ce que vous luy auez representé, sa Majesté nous a commandé de vous dire que Mósieur le Marquis de Gardenfort ne luy a iamais tenu aucun discours au desaduantage de Mósieur le Duc de Meuridas. Monsieur de Gardenfort nous a aussi asseuré qu'il croyoit que Mósieur le Prince de Voltandon se rioit

quand il l'appella de la part de Mr de Meuridas, ne croyant pas luy auoir donné sujet de se plaindre de luy. Il est tres-marry de ce qui s'est passé, & proteste qu'il voudroit auoir perdu vn bras, & que le malheur qui est arriué ne fust point aduenu. Il supplie tres-humblement Monsieur de Meuridas de le tenir, & Boittantual son frere pour ses tres-humbles seruiteurs, ainsi qu'ils ont tousiours esté, recognoist que sans Ennemidor qui suruint à son secours, il estoit en vn danger ineuitable de perdre la vie, n'ayant presque plus moyen de se deffendre, ny de resister à Monsieur de Meuridas. Quant aux discours qui se sont tenus depuis & auant le combat, l'Empereur a iugé *que quand il y a des coups, les paroles ne*

sont plus considerables, & qu'il n'y a desormais aucun sujet de querelle entre vous. Sa Majesté vous cõmande dõques à tous de demeurer dans les termes de ses Edits. Quãt à Ennemidor, il supplie tres humblement Monsieur de Meuridas de luy pardonner, & croire que s'il eust eu l'honneur de le cognoistre, il eust aymé mieux mourir que de faire ce qu'il fit.

Apres que le Duc de Cossantroc eut prononcé cet accord, le Duc de Meuridas dit tout haut. Puisque l'Empereur me commãde de receuoir cette satisfaction, ie m'en contente, mais sans cela i'eusse fait paroistre ce que peut mon ressentiment. L'on eut toutes les peines du monde à faire consentir Gardenfort, que Monsieur de Meuridas feroit cette res-

ponce; car il demandoit instamment qu'apres que l'accord seroit leu, on ne dit plus rien touchant leur dispute. Il faisoit aussi vne grande difficulté de recognoistre que sans Ennemidor il estoit en danger de perdre la vie. Neantmoins il fit ce qu'on voulut apres qu'on luy eut representé que Mõsieur de Meuridas estant outré de douleur, à cause de la mort du Prince de Voltandon, & du desaduantage qu'il auoit receu dans le combat, ne pouuoit moins dire que cela; & que d'ailleurs *il estoit tousiours plus honnorable de faire des satisfactions, que d'en receuoir, & que tant plus elles sont grandes, c'est vn tesmoignage que les offences l'ont aussi esté.* Monsieur de Meuridas dit auparauant qu'on leust l'accord, qu'il ne vouloit embras-

ſer ny Gardenfort, ny ſon frere, ny Ennemidor, auſſi ne l'en preſſa t'on pas, *n'eſtãt raiſonnable qu'vn homme embraſſe, quelque accommodement qu'il y ayt, celuy qui a tué ſon frere, ny meſmement ceux qui en ſont cauſe.* L'on ne parla point dans l'accord de ce qui ſ'eſtoit paſſé entre Ennemidor & Boittantual, parce que Gardenfort ne le voulut pas, mais auſſi toſt il les fit tous deux embraſſer, & leur dit qu'il les prioit de ſ'aymer comme freres, ce qu'ils ne purent iamais faire, & y eut touſiours entr'eux vne hayne immortelle: *Auſſi eſt-il impoſſible que ceux qui portent enuie ſe puiſſent vouloir du bien.* La Reyne de Regnaut-chanfort fut extremement ayſe quand elle ſceut que cette broüillerie auoit eſté terminée, quoy que

ſon frere euſt aſſez teſmoigné qu'elle en eſtoit ſeule la cauſe, encores qu'il euſt pris vn autre pretexte pour quereller Gardenfort. Elle vouloit auoir ſecrettement vne coppie de l'accord que Boittantual luy enuoya, ſignee de tous les Preteurs de Galatie, & contre-ſignee du Secretaire du plus ancien, qui tient vn regiſtre fidelle de tous les accords, & de toutes les ordonnances de Meſſieurs les Preteurs. Ils ſe chargent tellement de l'honneur de ceux qu'ils accordent, que ſi vn Gentilhomme ayant eſté griefuement offenſé, ne receuoit pas vne ſatisfaction aſſez grande, il ſeroit hors d'intereſt en faiſant voir que Meſſieurs les Preteurs la luy auroient ordonnee. La Reyne ſe ſentit grandement obligee à Ennemi-

dor, voyāt qu'il eſtoit dit en l'accord, que ſ'il euſt eu l'honneur de cognoiſtre le Duc de Meuridas, il euſt aymé mieux mourir que de faire ce qu'il fit. Elle croyoit qu'il euſt dit cela pour l'amour d'elle, ne ſçachant pas que c'eſtoit vne choſe concertee. Brulant donques d'enuie de le voir, elle luy eſcriuit cette lettre.

LETTRE DE LA REYNE de Regnaut-chanfort à Ennemidor.

MOn Page, i'aurois vne extreme ioye ſi le tour que mon frere m'a fait, reiettāt toute cette broüillerie ſur moy & à ma honte, ne m'oſtoit la force d'en reſſentir de voſtre reconciliation, qu'on m'a aſſeuree eſtre

si bien faite, que vous estes maintenãt fort bons amis. Ie recognois en cette affaire-cy la verité de vos promesses, par le soin que pour l'amour de moy vous y auez apporté, & ne me puis empescher de vous dire, que si vous n'y eussiez point esté meslé, la chose ne se fust passee si honnorablemẽt qu'elle a fait. Que i'ayme vostre esprit & vostre humeur! mais il vaut mieux que ie finisse, car en laissant conduire ma main à la violence de ma passion, elle feroit voir ce que ie veux cacher à tout le monde. Adieu, croyez que ie vous ayme bien fort, & ne manquez pas à me venir voir aujourd'huy.

Apres que la Reyne eut fermé sa lettre, elle ne sçauoit par quel moyen la faire tenir à Ennemidor; car d'en charger Rozane sur l'esperãce qu'elle pourroit la luy

faire tumber entre les mains, ainſi qu'elle fit l'autre au bal, il n'y auoit aucune apparence que cela puſt reüſſir. Comme elle ſe trauailloit l'eſprit ſur ce ſujet, Nerithuma entra en ſa chambre, & luy dit: Vrayement, Madame, ie croy que vous voulez faire mourir toute la Cour d'ennuys par voſtre façon de viure. Repreſentez-vous qu'elle eſt priuee de ſon luſtre quand vous n'y eſtes point, ainſi que la terre l'eſt de la lumiere, quand le Soleil luy cache ſes rayons. Ie ne rencontre perſonne qui ne ſoit ſi triſte, que ſi vous ne vous laiſſez bien-toſt voir, le palais de l'Empereur deuiendra vn deſert. Vn chacun ſ'en plaint, & n'y a celuy qui ne die que quand vous n'y eſtes point, les graces & les merueilles du monde en ſont

bannies. Tenez voyez en quels termes voſtre ſolitude a reduit vne perſonne qui ne peut viure ſans iouyr du bon-heur de voſtre preſence.

LETTRE DE FLAMIDOR à la Reyne de Regnaut-chanfort.

IE ne ſçay ſi ie ſuis hors de voſtre memoire, ou de l'honneur de voſtre bonne grace, mais dans l'vne de ſes deux iniuſtices ie treuuerois le comble de tous mes malheurs. Cette apprehenſion me vient de ce qu'il m'a eſté impoßible de vous voir, quoy que i'aye pû faire; n'oſant outrepaſſer les regles qu'il vous a pleu me preſcrire pour les actions de ma vie. Ie ſçay bien que ie me plains d'eſtre priué d'vne felicité

que ie ne merite point: Toutefois si par quelque grace, ou par quelque tesmoignage de vostre bon naturel, vous auez agreable de m'en faire iouyr, ie vous seray autant obligé que celuy à qui vous donneriez la vie, la luy pouuant oster. Aussi vous puis-ie bien asseurer, que si vous ne m'aymez plus, vous manquez à vous mesmes, & vous faites grand tort: car ie ne veux viure que pour vous rendre le seruice que Flamidor doit à son Angelique.

La Reyne n'auoit pas encores acheué de lire ce billet, qu'vn Page vint dire à la porte que quelqu'vn demandoit à parler à Nerithuma. C'estoit l'vn de ses gens qui luy apportoit vne lettre pour la presenter à Angelique, ainsi nómerons nous desormais quel-

quelque-fois la Reyne de Regnaut-chanfort. Nerithuma cognoissant de quelle part elle venoit, r'entra incontinent dans la chambre, & dit à Angelique. Tenez Madame, voyez cela, c'est encores pour confirmer mon dire. Angelique ayant ouuert la lettre cognut l'escriture, & dit: Helas! c'est du pauure Boittantual. Puis se retirant aupres d'vne fenestre leut tout bas ce qu'il luy mãdoit: mais à chaque ligne qu'elle lisoit, elle souspiroit si fort & versoit tát de larmes, qu'il estoit aysé de iuger la violéce de l'affliction dont son ame estoit atteinte. Nerithuma voyant cela, & qu'elle commençoit à replier le papier qui estoit cause de son ennuy s'approcha d'elle, & luy dit: Hé! Dieu, Madame, que peut-il y auoir là

dedans qui vous donne tant de triſteſſe? Tiens, reſpondit Angelique, regarde ſi ie puis eſtre ioyeuſe, eſtant ſur le poinct de perdre ce que i'ayme plus que ma vie. Nerithuma prit la lettre, & la liſant vn peu haut, Angelique dés les deux premieres lignes redoubla tellemẽt ſes larmes, ſes plaintes & ſes ſouſpirs, que Nerithuma diſcontinua pluſieurs fois à lire pour la conſoler, recommençant puis-apres la meſme lecture, qui dura pres d'vne heure auãt qu'elle euſt acheué de voir ce qui ſ'enſuit.

LETTRE DE BOITTANtual à la plus inconſtante Reyne du monde.

IE ne veux plus viure puis que vous ne m'aymez plus, & ſuis reſolu de

cherther la mort par tant de voyes, qu'il est impoßible que ie ne la treuue, afin de vous tesmoigner en mourant, que ie n'ay plus voulu conseruer ma vie dés que i'ay cognu que vous n'en faisiez plus d'estat Ah! quand on me dit, que me voyant estendu dans vn ruisseau de sang, vous vous y laissastes tumber éuanoüie, croyant que ie m'y estois noyé, & qu'apres qu'on nous eut mis tous deux comme morts en vostre carrosse, i'estois ressuscité außi tost que ie fus aupres de vous, Ie me persuaday que cela n'estoit point arriué sans quelque secrette ordonnance du Ciel, & estimay qu'il y auoit esté arresté par le destin, que nos ames ne s'y en pourroient aller l'vne sans l'autre. Mais la vostre qui est pleine d'inconstance se desunissant de la mienne, sans aucun sujet & sans aucune pitié, pour s'engager à celuy qui nous a tant

donné d'ennuys, ne dois-ie pas recognoiſtre que le miracle que vous auez fait en ma reſurrection, n'a eſté que pour me faire ſouffrir vn double martyre en me faiſant mourir deux fois? Viuez cependant heureuſe, ſi toutefois vous le pouuez eſtre auec celuy qui vous comble de malheurs: Car quant à Boittantual, il ne peut plus demeurer au monde, puiſque vous auez changé d'affection, & que vous eſtes inconſtante, eſtant impoſſible que la fidelité puiſſe compatir auec l'infidelité.

Certes, dit Nerithuma, apres auoir leu cette lettre, cela eſt bien eſtrange. Et quel ſujet peut auoir pouſſé Boittantual à prendre cette reſolution? Ie ne ſçay, reſpondit Angelique en pleurãt, ſi ce n'eſt pour luy auoir fait pa-

roiſtre trop d'amour ; car il eſt vray que ie l'ay touſiours tendrement aymé. Il eſcrit neantmoins, repartit Nerithuma, comme vn homme à qui vous auez donné de la ialouſie. C'eſt donques de ſon ombre, dit la Reyne, car ie t'aſſeure qu'il n'y a que toy & Rozane qui ayez cognoiſſance de mes affaires. Ne dites pas cela, ſ'il vous plaiſt, Madame, adiouſta Nerithuma ; *Car les hommes ont aujourd'huy tant de vanité, qu'il y en a fort peu qui ne ſe vantent des faueurs qu'ils reçoiuent des femmes*, & prennent plus de plaiſir à cela, qu'à poſſeder le bon-heur dont ils iouyſſent ; & ce qui eſt encores bien pis, c'eſt qu'il y en a remplis de tant de malices, qu'ils ne font point de difficulté de dire mille menteries contre l'honneur de

celles qui ne les ont peut-estre iamais voulu regarder. Ainsi i'aprehende qu'entre ceux que vous auez obligez, il ne s'en soit treuué quelqu'vn qui en ayt abusé, & n'ayt pas esté discret. Mais ie m'arreste trop icy, ie m'en veux promptement aller au logis de Boittantual, afin de l'emmener icy pour estre chastié de sa rebellion. Tu m'obligeras infiniment, dit la Reyne: mais escoute Nerithuma, il faut que ie te confesse que ie suis tellement esprise de l'amour d'Ennemidor, que i'en perds le repos. Ie luy ay escrit vne lettre qu'il faut que tu luy donnes, & cela suffira; car il sçait bien le chemin de mó iardin, par où il m'est desia venu voir. Tu le treuueras chez l'Empereur à quelque heure, il est nepueu du Marquis d'Ar-

gentuarre, & croy que tu le cognois, car il a desia bien fait parler de luy. Ouy asseurément ie le cognois, respondit Nerithuma, c'est le plus beau & le plus agreable homme que i'aye iamais vû, donnez-moy seulement la lettre, & ne vous en mettez point en peine, ie la luy rendray fidellement : Mais ie ne veux point partir d'icy, que ie n'emporte la responce à Flamidor de celle qu'il vous a escrite. O Cieux! Nerithuma, dit la Reyne, on ne te peut rien refuser, aussi fais-tu de moy tout ce que tu veux, & en disant cela elle prit du papier & escriuit cette responce.

LETTRE D'ANGELIQVE
à son cher Flamidor.

IE suis arrestee au liẽt pour tout aujourd'huy, dont ie vous aduertis, afin que vous soyez certain de m'y treuuer lors que vous voudrez me venir voir. Le soin que vous auez de suiure les regles que ie vous ay ordonnees, me rend curieuse de vous faire sçauoir mes deportemens, estimant que les occasions que vous treuuerez de voir Angelique, seront les plus heureuses & les plus agreables heures de vostre vie. Adieu petite beste ne vous plaignez plus.

Nerithuma prit cette lettre, & la porta à Flamidor, qui ne manqua pas à l'assignation. Delà el-

le fut chez Boittantual, mais on luy dit que le ſoir auparauant il ſ'eſtoit dérobé de tous ſes gens, & eſtoit party le lendemain de grand matin auec vn Gentil-homme tout ſeul, ſans qu'on ſceut où il eſtoit allé. Qu'on craignoit qu'Ennemidor & luy ne ſe fuſſent donné parole de ſortir hors des terres de l'Empire pour ſ'aller battre. Nerithuma fut fort eſtonnée de cela, & courut auſſitoſt au logis du Marquis d'Argentuarre pour en apprendre des nouuelles. On luy dit qu'Ennemidor ne faiſoit que ſortir à pied auec vn Page & deux laquais ſeulement, pour aller faire quelque ſacrifice au temple de Minerue. Elle ne perdit point de temps, & s'y en alla le chercher. Il ſe promenoit dãs le temple auec Port-

chanron. Nerithuma s'estant ap-prochee d'eux tira Ennemidor à part, & luy dit. Monsieur, la Reyne de Regnaut-chanfort vous mande que vous ne manquiez pas de l'aller treuuer demain au soir, car pour tout aujourd'huy elle est empeschee. Voila vne lettre qu'elle vous escrit. Ennemidor la prit & fit vne infinité de longs remercimens à Nerithuma, puis retourna où il auoit laissé Portchanron, qui luy dit. Sans doute, Monsieur, c'est quelque parole d'amour que ce Caualier fendu vous à apportee. Et quoy, repartit Ennemidor, est-ce là vne femme? Et que croyez-vous que c'est? dit Portchanron. I'estime, repartit Ennemidor, que c'est vn Eunuque. Nullement, repliqua l'autre, c'est vne folle, mais qui ne

manque pas d'eſprit. Elle va ainſi veſtuë comme vous voyez, ayant touſiours vn pannache à ſon chapeau. Mais que penſez-vous cóme elle eſt bien venuë chez toutes les Princeſſes & les grandes Dames de la Cour ? Certes elle entre pluſtoſt dans le cabinet de l'Imperatrice, qui n'a nulle cognoiſſance de ſa mauuaiſe vie, que ne fait pas vne Ducheſſe: & outre cela elle a encores de fort bonnes penſions, dont elle eſt mieux payee que pluſieurs grãds Capitaines qui ſont couuerts de bleſſeures, & qui ont vieilly dans le ſeruice de l'Empereur. Parmy cela (qui le croira?) outre qu'elle entretient vn Ruffien à la honte & au grand ſcandale de la Cour, elle ne fait encores autre meſtier que de porter des paroles & des

billets d'amour, ce qui me fait croire que c'est pour cela qu'elle vient maintenãt de parler à vous. Pardonnez-moy, respondit Ennemidor; Mais comment l'Empereur luy permet-il d'entrer au Palais? Parce qu'elle fait la bouffonne, repartit Portchanron, & que sa Majesté croit qu'elle ne se mesle que de cela; aussi à la verité ne s'employe-t'elle que pour deux ou trois des plus grãds Seigneurs & des plus grandes Dames de Galatie. Mais pour reuenir à ce que ie disois quand Nerithuma est venuë, asseurez-vous, Monsieur, que la Duchesse de Gonzanuert est tenuë pour la plus sage & la plus vertueuse Princesse qui se puisse treuuer, & à la verite elle le tesmoigna bien, quãd le grãd Bournonuarre pere

de noſtre Empereur en deuint ſi paſſionnément amoureux, qu'il ne ſe peut rien imaginer qu'il ne fit pour en iouyr: Ce fut neantmoins touſiours en vain, car elle ne voulut iamais conſentir à ſes amoureuſes pourſuites. Si eſt-ce toutefois, reſpondit Ennemidor, que i'ay touſiours ouy dire, qu'il n'y a point de ſi ſages femmes au monde, qui ne donnent contentement à ceux qui perſeuerent à les prier pluſieurs fois. I'ay auſſi ouy dire cela, repartit Porthanron, & croy qu'il eſt vray, pourueu que toutes les conditions neceſſaires pour gaigner l'eſprit & les bonnes graces d'vne femme ſoient en celuy qui la recherche: Mais il eſt beſoin de tant de choſes, que difficilement peut-on eſtre pourueu de toutes. Il faut

eſtre ieune, beau, diſcret, riche, vaillant, liberal, diligent, patient, & auoir le lieu & la cómodité; car ſi quelqu'vn de tous ces poincts nous manque, il eſt capable de nous priuer du ſuccez de noſtre entrepriſe. Certes, Móſieur, il y a des fémes ſages, ou parce qu'elles ne ſont pas priees, ou parce qu'elles ne le ſont pas bien, ou en fin parce qu'elles n'ont pas le moyen de faire du mal. Mais quand ceux qui les entreprennent leur ſont agreables, & n'obmettent rien de ce qu'il conuient pour faire reüſſir leur deſſein; & que d'ailleurs elles ont vne entiere liberté de faire ce qu'il leur plaiſt, ſans crainte & ſans ſoupçó d'eſtre deſcouuertes; Ah! que c'eſt vn grand miracle ſi elles ſe contiennent dans leur deuoir, &

ſi elles n'outrepaſſent point les termes de l'honneſteté : Car la nature en naiſſant leur a donné comme aux hommes vn puiſſant inſtinc à l'amour, qui eſtant nay auec elles, croiſſant auec elles, & ne mourãt qu'auec elles, ne peut eſtre ſurmonté ſans faire violence à la nature, & ſans vaincre ſes propres ſentiments. C'eſt pourquoy on eſtime *la chaſteté vn particulier don du Ciel, qui ne dépend point des forces humaines, n'y ayant aucune vertu ſi recõmandable qu'elle eſt, comme il n'y en a point auſsi qui ſoit ſi difficile à conſeruer*. Il ne faut donques pas treuuer eſtrange ſi les femmes la perdent qui demeurent dans le monde parmy les delices, les vanitez, les feſtins, les danſes, & vne infinité d'autres occaſions, puiſque les Veſtales

ont tant de peine à viure chaste-
ment, encores qu'elles soient
renfermees dans des temples, pri-
uees de la veuë & de la conuersa-
tion des hommes, & qu'elles pas-
sent les iours & les nuicts en veil-
lant, en ieusnant, & en trauaillant
leurs corps par vn nombre infiny
d'austeritez. Auec tout cela, neát-
moins il s'en treuue bien souuent
qui ne peuuent pas resister à la
puissance d'amour qui est pres-
que inuincible. Mais quoy que
s'en soit, & quelque foiblesse que
la nature ayt voulu laisser aux
femmes, ie vous asseure que la
Duchesse de Gonzanuert est esti-
mee si sage & si vertueuse, que
quand toutes les perfections qui
sont separees entre tous les hom-
mes du monde, se treuueroient
reünies en vn seul, il ne pourroit
iamais

iamais rien obtenir d'elle au prejudice de son honneur, dont elle est mille fois plus soigneuse que de la conseruation de sa vie. Ennemidor estoit tout rauy de ce que luy disoit Portchanron, & s'enflammoit en l'amour de la Duchesse d'autant plus qu'il admiroit sa vertu, & qu'il preuoyoit de peines & de dangers auant que d'en pouuoir iouyr. *Aussi est-ce vn effet du naturel des hommes, d'aymer dauantage ce qu'ils ne peuuent achepter qu'au prix de beaucoup de soins & de difficultez, que ce qu'ils peuuent aysément acquerir* ; & à la verité la gloire en est plus à estimer, car les grandes entreprises apportent les grands honneurs quand elles succedent heureusement. Ennemidor ayant donques pour Madame de Gonzan-

uert la plus violente paſſion dont vn Amant puiſſe eſtre atteint, reſolut ou de mourir, ou de iouyr de la felicité pour laquelle il ſouffroit vn inſupportable martyre. Il ne fit rien paroiſtre de ſon deſſein à Portchanron, mais luy cachant l'alteration de ſon eſprit luy dit, qu'il auoit ouy infinimẽt loüer la Princeſſe dont ils parloient, & qu'il croyoit facilement tout ce qu'il luy en auoit raconté. Puis changeant de propos, I'eſtime, dit-il, qu'il eſt pres de midy, *les diſcours qui plaiſẽt font doucemẽt couler le temps*, ie m'en vay treuuer mõ oncle chez le Duc de Coſſantroc où il diſne aujourd'huy.

Ennemidor ſ'eſtant ſeparé de la ſorte d'auec Portchanron, ſ'en alla diſner au logis du Marquis d'Argentuarre, & ſe retira incon-

tinent apres en sa chambre, où il fit monter son Escuyer nommé Glacidas, qui auoit esté nourry auec luy dés l'aage de huict ans. Glacidas, luy dit-il, ie te prie fais tant auec Clorinde ta sœur, qu'elle te preste l'vn de ses habits tout complet, car i'en ay necessairement affaire. Glacidas s'en alla promptement treuuer Clorinde, & retourna incontinét apres auec l'vn de ses habits. Mais quand Ennemidor voulut le vestir, il ne sceut par quel bout commencer; C'est pourquoy il dit à Glacidas, Mon cher amy, ie suis au desespoir de ne sçauoir pas comment il faut que ie m'accommode de cela: car ie suis resolu de m'habiller en fille, & de me mettre au seruice de la Duchesse de Gonzanuert, de qui ie suis si esperduë-

ment amoureux, qu'il m'eſt impoſſible de pouuoir viure ſans eſtre aupres d'elle. Monſieur, repartit Glacidas, ie ſçay vn bon moyen de remedier à cela; Et quoy, demãda Ennemidor: C'eſt, repartit Glacidas, que ſ'il vous plaiſt venir en ma chambre chez ma mere, ie feray en ſorte que ma ſœur vous habillera cinq ou ſix iours, & vous enſeignera ſi biẽ les geſtes & les actions des filles, que vous pourrez puis-apres les imiter ſi parfaitement, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe douter que vous n'en ſoyez pas vne. Ah! mon frere, dit Ennemidor, que tu m'oblige de me donner cet aduis, auſſi bien me ſeroit-il tres-difficile de ſortir de ceans eſtant déguiſé: & d'ailleurs ie preuoy que ie ne pourrois iamais me coif-

fer tout ſeul. Ne perdons point le temps ie te prie, allons-nous en promptemẽt là où tu dis. Mais Monſieur, repliqua Glacidas, que dira voſtre oncle quãd il ne vous verra plus ? Ne craignez-vous point qu'il en ſoit en colere contre vous ? Ie ne me ſoucie pas de cela, reſpondit Ennemidor, car il m'a mis au deſeſpoir, & ſçay bien que ie ne dois iamais rien attendre de luy : C'eſt vn auaricieux, qui n'a autre penſee que d'amaſſer des treſors, dont il ne ſçait pas ſe ſeruir. Mais n'en parlons plus ie te prie, demande à mon valet mon deshabillé, & ſauuons-nous en ta chambre le pluſtoſt que nous pourrons, ſans que ta mere ny qui que ce ſoit nous voye que ta ſœur. Glacidas ne reſiſta pas dauantage à cela, mais le mena

où il desiroit, & si tost qu'ils y furent, pria Clorinde de luy mettre l'vn de ses habits, ce qu'elle fit & le coiffa si gentiment, qu'il n'y a personne au monde qui n'y eust esté trompé. Tout ce qu'il y auoit à redire, c'est que l'habit luy estoit vn peu trop court & trop estroit, ce qui fut cause qu'il enuoya querir au mesme temps vn Tailleur pour femme qui prit sa mesure, & luy dépescha dans deux iours vne robe d'estamine, & deux iupes de peu de valeur, mais fort bien faites. Il se fit aussi faire quelques chemises d'assez belle toille, car il n'eust pû en porter d'autres, & donna les siennes à Glacidas, parce qu'elles n'estoient pas propres pour des femmes. Clorinde cependant qui luy seruoit tous les iours de fille de chambre,

luy apprit à s'habiller, à se coiffer, à faire la reuerence, & tout ce qui luy estoit necessaire pour empescher qu'on ne pust soupçonner qu'il fust homme. Il demeura dix ou douze iours en cette escole, tant pour apprendre vn peu à coudre en linge, à trauailler en tapisserie, à se former aux mignardises, aux dedains, & aux autres mœurs des filles, qu'à chercher quelque vieille qui pust l'accompagner par la ville. En fin en ayãt treuué vne telle qu'il la pouuoit desirer, & ne luy manquant rien de ce dont il auoit besoin, il sortit vn matin sur les dix heures, & s'en alla au temple de Diane, où il sçauoit que la Duchesse de Gonzanuert alloit tous les iours pour assister aux sacrifices qui s'y font. O Amour, quelles inuentions, quel-

les ruſes, & quelles ſubtilitez n'enſeigne-tu point à ceux qui ſe rengent ſous tes drapeaux ? A combien de ſoins, de trauaux & de dãgers ne les expoſes tu point à tous moments ? Y a t'il metamorphoſe qu'vne perſonne amoureuſe n'experimente pour contenter ſes deſirs ? Ah! Iupiter tu le ſçais, puiſque prenant la forme d'vne pluye d'or, d'vn Cigne, & d'vn Taureau, tu as eſté cõtraint de chercher les remedes propres pour guarir les bleſſeures que pluſieurs innocentes beautez t'auoient faites. Tu le ſçais encores, ô inuincible Alcide, qui ne pouuant reſiſter aux ineuitables attraits d'vn bel œil, quoy que par tout ailleurs tu fuſſes touſiours vainqueur, as neantmoins quitté ta ſuperbe maſſuë pour prendre

vn fuzeau. Ennemidor estoit extremement parfait, mais il ne l'estoit pas plus que les Dieux qui n'ont pû surmonter la puissance d'amour. Ayant donques demeuré dans le temple enuiron demie-heure, il y vid entrer celle dont la beauté l'auoit tellement charmé qu'elle luy auoit fait de laisser les exercices d'vn Caualier pour imiter les delicatesses d'vne fille. Et certes, il semble que lors qu'il en prit l'habit, il en prit aussi l'humeur & le naturel; car dés qu'il s'approcha de la Duchesse de Gózanuert, il se sentit saisi d'vne aussi grande peur, que s'il se fust presenté, estant atteint de quelque crime deuant vn Iuge rigoureux de qui il n'eust deu attendre aucune sorte de grace. Il n'eut pas assez de resolution pour parler à

la Ducheſſe ; mais eſtant tout tréblant & confus il ſ'adreſſa à Callionne, de qui le regard & la façon ſembloiét l'attirer, & luy faire plus eſperer de faueur qu'aucune autre de ſes compagnes. Madamoiſelle, luy dit-il, baiſſant les yeux, ie vous ſupplie me vouloir tant obliger que de faire en ſorte que Madame prenne pitié de moy, qui ſuis vne pauure fille, & n'ay ny pere ny mere, ny aucune cognoiſſance en ceſte ville. Comme il diſoit cela, la Ducheſſe le conſideroit fort attentiuemét, & croyoit n'auoir iamais vû vne ſi parfaite beauté. Auſſi demanda-t'elle incontinent à Callionne ce que c'eſtoit; C'eſt, reſpondit-elle, vne pauure Damoiſelle qui vous demande quelque charité. La Ducheſſe luy ayant commandé

de s'approcher d'elle, luy demanda d'où elle estoit, & comment elle s'appelloit. Ennemidor fut surpris d'vne si extraordinaire crainte, & d'vne émotion si estrãge, qu'il en deuint tout rouge, & se tenant vn peu esloigné n'eut pas la force de luy respondre. La Duchesse en eut compassion, iugeant que c'estoit vne fille pleine de pudeur, & qui n'auoit pas accoustumé de mendier sa vie. Cela fut cause qu'elle luy dit encores derechef qu'elle s'approchast, & luy redemanda d'où elle estoit. Ennemidor voyant que Madame de Gonzanuert luy parloit auec tãt de douceur, s'apperceut qu'elle auoit esté touchee de pitié, & reprenant ses esprits voulut encores la luy augmenter pour aduancer dauantage son dessein.

S'approchāt donques d'elle pour luy reſpondre, il fit couler de ſes yeux dés qu'il ouurit la bouche pour parler, de groſſes larmes qui baignant ſes ioües, que la honte auoit teintes de rouge, reſſembloient à la rozée qu'on treuue au matin ſur les rozes vermeilles. Puis prenant ſon mouchoir pour ſ'eſſuyer le viſage, au lieu de continuer ſon diſcours, comme ſi la douleur luy euſt empeſché la parole par l'abondance de ſes ſouſpirs, il demeura quelque temps ſans rien dire, n'oſant regarder perſonne. La Ducheſſe & toutes ſes Damoiſelles en furent tellement émeuës, qu'elles ne ſe purent empeſcher de pleurer. En ce meſme inſtant, Anthenor qui eſtoit grand Augure & frère de la Ducheſſe arriua, & voyant

qu'elles auoient les yeux moüil-lez s'informa d'où cela procedoit. C'est, luy dit sa sœur, monstrant Ennemidor, cette belle fille qui par ses larmes a attiré les nostres ; Et qui est-elle, repartit Anthenor, en la regardant & luy prenant la main dont elle s'essuyoit les yeux. Dites-nous, repliqua la Duchesse qui vous estes, & comment vous auez nom ? Ie m'appelle Chrisolite, respondit Ennemidor, & suis de la Prouince de Pictauie. I'ay accompagné ma mere en cette Ville, qui y estoit venuë pour auoir iustice de la mort de feu Belladon mó pere, que le Comte de Trauaugon a assassiné dans la ville de Sergadu. Et quoy, dit Anthenor, estes-vous fille de Belladon; Ouy Monsieur, respondit Chrisolite, il n'auoit

que moy d'enfans. Certes, adiousta-il pour la gratiffier, car il en estoit desia amoureux, c'estoit vn Gentil-homme que i'affectionnois bien fort, & dont ie faisois grand estat, à cause de son courage & de sa valeur. Et pourquoy, demanda la Duchesse, le Comte de Trauaugon l'a il tué? Madame, respondit Chrisolite, nous n'en auons iamais rien pû sçauoir. Ma sœur, dit Anthenor, i'en sçay bien la cause: Imaginez-vous qu'il treuua vne lettre d'amour que Belladon escriuoit à sa femme, que vous sçauez n'estre pas inhumaine. Trauaugon tesmoignoit estre particulierement amy de Belladon qui l'alloit voir tous les iours, mangeant souuent auec luy. Vne fois entr'autres apres qu'ils eurent disné, Trauau-

gon luy dit, qu'il luy vouloit communiquer quelque affaire d'importance, & le mena dans vne galerie où il y auoit quatre Gentils-hommes qui se promenoient. En entrant Trauaugon luy voulut tirer vn coup de pistolet qui mãqua, ce qui fut cause qu'il cria à ses gens qu'ils le tuassent, ce qu'ils eurent plustost fait qu'il n'eust loisir de mettre l'espee à la main pour se deffendre. Vrayement, dit la Duchesse, voila vne tres-mauuaise action : Et bien quelle iustice en a eu vostre mere ? continua-t'elle, se tournant vers Chrisolite. Helas! Madame, respondit-elle, il y a huict iours qu'elle est morte d'ennuys & de regrets, voyant qu'au bout de quinze mois qu'elle a employez en la poursuite de cette affaire, elle n'en a

pû auoir aucune sorte de raison, quoy qu'elle y ayt dépensé tout son bien. Depuis sa mort i'ay esté contrainte de mettre en l'habit que ie porte tout ce qui me restoit de comoditez. Ie suis maintenant esloignee de mon pays, & de toute sorte de secours ; n'en pouuãt attendre que d'vn Oncle qui ne me voudra iamais assister, estant gaigné de nostre aduerse partie à force d'argent il y a desia fort long-temps. C'est pourquoy Madame, ie vous supplie tres-humblement d'auoir pitié de moy, qui aymerois beaucoup plustost mourir de faim, que de demander publiquement l'aumosne, ou de chercher à viure par des voyes honteuses, qui me faisant escarter de mon deuoir, me conduiroient au desespoir,

apres m'auoir conduit à la porte de mon hóneur. Anthenor estant rauy des discours, de la beauté, & de la bonne grace de Chrisolite, demanda à l'vn de ses sous-Sacrificateurs cinquante ou soixante pistolles qu'il luy presenta, croyant *qu'il n'y a rien que l'argent n'obtienne d'vne personne necessiteuse*. La Duchesse s'apperceuant de son dessein, luy dit qu'elle ne vouloit pas qu'elle les prist, & qu'elle la retireroit chez elle pour s'en seruir, & luy feroit donner tout ce qui luy estoit necessaire. Anthenor pour couurir son intention, dont il esperoit venir à bout auec le temps, puisque Chrisolite alloit demeurer auec sa sœur, rendit les pistolles à celuy de qu'il les auoit prises, & changea de discours, disant. Certes c'est vne grãde honte

& vne chose déplorable de ce qu'auiourd'huy en Galatie il ne faut plus esperer de Iustice, qui ne se rend qu'à ceux qui sont puissants en biens & en alliances, car on n'escoute seulement presque pas les autres. Ie vous asseure ma sœur, que principalemēt dans le Conseil de l'Empereur, où celuy qui en est le chef attire toute sorte d'affaires, il se commet tant d'abus & de concussions, que i'y ay vû obtenir sur vn mesme sujet dix-huict Arrests, qui tous ont esté cassez puis-apres par autant d'autres; de sorte que ce qu'vne partie obtenoit en trois mois, l'autre s'en faisoit aussi-tost releuer. Ie ne vous diray rien des griuelles (c'est le mot qui court) ny des subtilitez dont vsent les Iuges pour s'enrichir en moins

de six ans, ce qui n'est presque pas croyable ; Car vn homme que ie cognois ayant achepté sa charge prés de quarãte mille escus, dont il en emprunta pour le moins quinze, s'est acquitté en huict ans, & en a donné trente mille en mariage à sa fille, sans auoir eu aucune succession, ny aucun don de l'Empereur. D'ailleurs, quelle cruauté est-ce d'y faire quelquefois comparoistre pour peu de chose de pauures gens qui sont de plus de trois cens lieuës, ainsi que ie cognois vn pauure Laboureur que son Seigneur y fit assigner, pour auoir vn petit morceau de terre qu'il possedoit. Ce pauure homme fit plus de deux cens cinquante lieuës demandant l'aumosne par les chemins, pour venir obeïr aux commandements

du Conſeil, qu'il ſuiuit tout le long du voyage que nous fiſmes l'annee paſſee, où nous demeuraſmes prés de ſix mois. Et ce pauure homme neãtmoins quoy qu'il euſt touſiours inceſſammẽt pourſuiuy ſon affaire, fut cõtraint de ſ'en retourner ſans la faire iuger; parce que ſa partie, qui eſtoit al'iee de pluſieurs de ſes Iuges, le vouloit ſeulemẽt conſommer en fraiz, pour auoir puis apres ſans peine ce qu'il demandoit. Il eſt vray qu'en cette compagnie il y a des gens de bien qui ſouffriroient pluſtoſt la mort, que de faire vne injuſtice: auſſi ne ſont-ils point coulpables des fautes de leurs cõpagnons, non plus que ſi entre pluſieurs ſeruiteurs il ſ'en treuue quelqu'vn qui trahiſſe ſon Maiſtre, & le liure à ſes ennemis pour

de l'argent, la fidelité des autres qui n'y ont point pris part, n'en est pas moins à estimer. Ainsi la mauuaise herbe croist souuent parmy le bon blé, & les mauuais espics qui d'ordinaire sont les plus grands & les plus releuez, ne gastent neantmoins pas les autres, & ne diminuent rien de leur prix. Ce n'est pas qu'il ne fust à desirer qu'il n'y en eust que de bons : Mais quoy, la nature semble auoir estably cette necessité parmy toutes les choses creées, n'y en ayant point de si parfaites, qu'il ne s'y treuue quelque deffaut. L'or, l'argent & les pierres precieuses qu'on estime si fort, combien y a-il de peine auant qu'on les puisse mettre en leur perfection ? L'homme mesmement qui est son chef-d'œuure,

auec tant de beautez dont elle l'a enrichy, à combien d'ordures, de maux, & de miſeres eſt-il ſujet? La Ducheſſe l'interrompant, luy dit. A la verité mō frere, i'ay bien ouy dire que le Conſeil de l'Empereur eſt tenu pour vne cohuë, qui eſt le terme des chiquaneurs. Mais que dit-on de cet autre Cōſeil de l'Empereur, où on ne parle que des affaires que les Sacrificateurs ont entr'eux? Ma ſœur, reſpondit Anthenor, on y traite aujourd'huy de tout, & n'y a plus de Iuriſdictions en Galatie qui n'entreprennent quelque choſe les vnes ſur les autres: Mais quant à cette-cy, la Deeſſe Aſtree n'y eſt pas mieux ſeruie qu'ailleurs; au contraire, il y a tant de ieunes Iuges qui y ſont receus auāt l'aage, falſifians l'extraict du iour de

leur naiſſance, que c'eſt par miracle quād on obtient iuſtice d'eux, car ils ne ſe la ſçauent pas faire à eux-meſmes. Et ces deux autres Cours, demanda la Ducheſſe, qui n'ont cognoiſſance que de l'administration des deniers de l'Empire, font-elles mieux leur deuoir? O ma ſœur, reſpondit Anthenor, elles font bien pis que les autres: auſſi n'y parle-t'on que de voleries & de maluerſations, c'eſt le mot dont elles vſent, & auquel elles pechent le plus. Vrayement Monſieur, repliqua la Ducheſſe à ſon frere, vous eſtes beaucoup plus ſçauant en toutes ces particularitez que ie ne penſois pas: Mais dites moy comment viuent ces Areopagites qu'on appelle Senateurs, & qui ſont veſtus de pourpre comme vous autres. Ma-

dame, respondit Anthenor à sa sœur, encores qu'on m'accuse de n'entendre pas le Latin, quoyque ie sois grand Augure, si est-ce que le grand Liure du monde où i'ay fort estudié m'a appris vne infinité de secrets. Ie vous diray donques que les Areopagites sont veritablemét les moins injustes Iuges que nous ayons en Galatie, & si vous en voulez sçauoir la raison, c'est qu'ils sont vn si grand nombre qui obseruent tous les actions les vns des autres, qu'ils ont honte de mal faire. Ie ne voy rien à redire en eux que trois choses. La premiere est, que les plus anciens sont presque tous pensionnaires de l'Empereur, & de ses fauorits, ce qui leur est expressement defendu par les Ordonnances : car quand il est question

d'authoriſer par leurs ſuffrages quelque Edit qui eſt à la foule du peuple, non ſeulement ils n'y oſent reſiſter de peur de perdre leurs penſions, mais encores ils font aller de leur coſté beaucoup des autres qui ſuiuent leur opinion, ſur l'eſperance d'obtenir auſſi vn iour comme eux quelque penſion. Le ſecond mal que ie remarque encores en ce grand corps, c'eſt qu'on y reçoit de ieunes hommes de vingt ans, quoy que leur inſtitution porte qu'ils en doiuent au moins auoir vingt-cinq : Mais ils falſifient l'extraict du iour de leur naiſſance, & entrent ainſi auec cette tromperie en l'exercice de leurs charges, commençans par vne fauſſeté à rendre la Iuſtice. Le deſordre qui en procede puis-apres n'eſt pas

petit; car comme les ieunes gens ſe laiſſent emporter à leurs paſſions, n'ayants aucune experience, ils font mille fautes à la honte & au ſcandale de leurs confreres. Il y en a quelques-vns qui ſe marient auec des garces, d'autres qui ioüent tout leur bien, & puis ſ'en veulent faire releuer comme mineurs, ce qui eſt ridicule. Quelquesfois les Sergens en treuuent en des lieux diffames, & les menent en priſon ne les cognoiſſans pas. I'en ay vû qui en ces meſmes lieux-là, ayant fait quelque inſolence, & battu ceux qu'ils y auoient rencontrez, eurent le lendemain ce deſplair de voir vne requeſte qu'on vouloit preſenter au Senat contr'eux. Ie ne parle point des injuſtices qu'ils commettét pour fauoriſer leurs amis,

aussi dit-on qu'il y a deux excellents moyens pour les corrompre, & obtenir d'eux tout ce qu'on veut. Il ne faut que donner à leurs Clercs force argent, ou faire soliciter sa cause par quelque belle femme. Le troisiesme désordre qui est en cette celebre compagnie, c'est qu'au lieu qu'anciennement lors qu'on ne vendoit point les offices, & qu'on les donnoit à la vertu, on choisissoit de toutes les Prouinces de Galatie des hommes rares en science & en probité pour les en pouruoir; Mais aujourd'huy toutes ces places sont presque remplies de Sirapisiens, qui sont enfans de Questeurs ou fils de Maistres, les charges estans si cheres, qu'il n'y a presque maintenant que ceux-là qui en puis-

ſent auoir. Ce deſordre outre qu'il eſt fort prejudiciable à tous les Galatiens, qui ſont preſque exclus d'vn ſi Auguſte Senat, il eſt encores cauſe que difficilement y peut-on auoir iuſtice d'vn procez ſi vn Sirapiſien ſolicite au contraire, car ils ſ'obligent les vns les autres, & rendent leur brigue ſi puiſſante qu'il n'y a pas moyen d'y reſiſter. Ie ne croy pas, dit la Ducheſſe de Gonzanuert, qu'on fuſt bien receu d'eux ſi on leur tenoit ce langage. Et pourquoy, reſpondit Anthenor, ſont-ils plus grands Seigneurs que les Princes du ſang, voire meſme que l'Empereur de qui on ne craint point de parler, ny des affaires d'Eſtat dont on diſcourt ſans ceſſe? D'ailleurs, ie ne dy pas qu'il n'y ayt de tres-gens de bien dans toutes ces

compagnies là, ie remarque seulement les desordres qui y sont, & qu'eux-mesmes cognoissent aussi bien que moy.

Il eust encores continuē ce discours, sans que le sacrifice estant acheué tout le monde sortoit du Temple pour aller disner, ce qui fut cause que la Duchesse luy dit. Vrayement mon frere, ny vous, ny moy n'auons gueres prié la Deesse. C'est l'ordinaire, respondit Anthenor, que si l'on a quelque conte à faire, on le fait plustost dans le Temple qu'ailleurs, & mesme à l'heure du sacrifice, en quoy on offense grandement les Dieux. Mais c'est vous qui m'auez diuertie, repartit la Duchesse, faites-en vne bonne penitence, cependant ie m'en retourne promptement chez moy, de

peur que Monſieur de Gonzan-
uert ne m'attende trop. En diſant
cela elle ſortit du Temple, & em-
mena auec elle Chriſolite que ſes
autres Damoiſelles carreſſoient
deſia à l'enuie les vnes des autres,
mais Callionne entre toutes ſ'en
tenoit infiniment pres.

La Ducheſſe ſ'en treuua ſi bien
ſeruie, qu'en moins de deux mois
elle en faiſoit plus d'eſtat que de
toutes les autres: auſſi Chriſolite
eſtoit ſi ſoigneuſe & ſi humble, &
teſmoignoit tant d'affection au
ſeruice de ſa maiſtreſſe, qu'elle en
demeura ſi contente, qu'elle luy
confioit toutes ſes plus importan-
tes affaires & ſes plus ſecrettes
penſées. Le Duc de Gonzanuert
aymoit incroyablemẽt Arfaynon
qui eſtoit ſon Eſcuyer, & luy don-
noit vne authorité abſoluë en ſa

maiſon, comme il n'y a gueres de Princes ny de grands Seigneurs en Galatie qui n'ayent quelque fauory, auquel ils font plus de bien qu'à tous leurs autres ſeruiteurs. Arfaynon deuint ſi eſperduëmẽt amoureux de Chriſolite, qu'il luy parloit ſans ceſſe d'amour, dont elle ne receuoit pas peu d'ennuy, & principalement quand il luy vouloit toucher le ſein, ou luy porter la main par deſſous ſes robes, en cet endroit qui la pouuoit deſcouurir, & faire voir qu'elle n'eſtoit pas fille. Le bon-heur voulut pour elle que le Prince de Rontcandon ayãt receu quelque deſplaiſir de la Ducheſſe de Conforliche, ſe retira mal contant de la Cour, & ſe rendit chef d'vn party qui ruina preſque l'Empire. Le Duc de Gonzanuert

ſuiuit Rontcandon, & ayant ſurpris en moins de huict iours cinq ou ſix des meilleures places de la Prouince de Rus, dont il eſtoit Gouuerneur, commença le premier à battre la campagne. Cette guerre deliura Chriſolite des inſupportables importunitez d'Arſaynon, qui eſtoit touſiours aupres de ſon Maiſtre. Elle iouyſſoit paiſiblement de la preſence de la Ducheſſe, qui redoubloit tous les iours en ſon endroit ſes graces & ſes faueurs; de ſorte qu'elle auoit vne ſi extreme puiſſance en la maiſon, qu'elle diſpoſoit de tout ſelon ſa volonté. Mais, ô eſtrange merueille! tout cela luy augmentoit ſes peines; car tant plus ſa Maiſtreſſe luy faiſoit paroiſtre de priuauté, & plus ſa paſſion croiſſoit ainſi que le feu ſ'enflamme à

mesure qu'on y iette du bois. Elle la deshabilloit tous les soirs, & luy donnoit tous les matins sa chemise, voyant bien souuent à descouuert les merueilles que les habits ont accoustumé de couurir. Vne fois entr'autres la Duchesse resolut de se baigner trois iours durant, suiuant l'aduis des Medecins, qui croyoient que c'estoit le meilleur moyen dont elle pust se seruir pour auoir des enfans, parce que depuis cinq ans qu'elle estoit mariee, elle n'en auoit point encores eu: Elle fit donques preparer vn bain en sa chambre, où Chrisolite & Callionne la seruoient sans qu'aucune autre personne y entrast. O Cieux! le moyen d'exprimer les sentimens de Chrisolite, quand elle deshabilloit sa Maistresse

pour la voir toute nuë? Combien luy tardoit il en destachant vne espingle, que tout ne fust promptement osté de dessus elle? Helas! deux iours auparauant que cela arriuast, elle attendoit auec vne extreme impatience l'heure qui la deuoit rauir de ioye! Soit qu'elle beust ou qu'elle mãgeast, soit qu'elle veillast ou qu'elle dormist, elle ne pensoit à autre chose qu'à cela; Mais que dis-je, elle ne pouuoit ny boire ny manger, ny dormir: car les pensees dont son esprit s'entretenoit luy faisoient mespriser toute autre sorte de plaisir. En fin la Duchesse estant aupres du feu osta elle-mesme sa chemise, Chrisolite & Callionne tenans deuant elle vne robe de chambre, afin qu'elle ne sentit point de froid. Ah! Enne-

midor, que deuintes-vous alors? Certes estant changé d'homme en fille, peu s'en fallut que de fille, vous ne fussiez changé en statuë, puisque vous demeurastes sans parole, sans force, & sans mouuement, & croy que si vous n'eussiez point esté aupres de tāt de viues flammes qui embraserēt vostre ame de desirs, vne froide sueur qui vous glaça le cœur vous eust donné la mort. Mais quelles peines & quels tourmēs ne souffristes-vous point, quand apres que la Duchesse sortit du baing, vous eustes charge de l'essuyer dans son lict, auec les linges que Callionne vous chaufoit? L'ayant long-temps essuyée d'vn costé, comme elle se tournoit de l'autre vous luy baisastes cinq ou six fois la plante des pieds, non tant

pour luy teſmoigner le grand reſpect que vous luy portiez, que pour auoir ſuject de luy baiſer autre choſe puis-apres: Mais, ô feinte Chriſolite, vous n'oſaſtes toutefois iamais, craignant de paroiſtre trop libre & trop laſciue, baiſer l'endroit que vous aymiez le plus, quoy que vous portaſſiez hardiment & amoureuſement la bouche ſur toutes les autres beautez de ſon corps. Le ſecond iour qu'elle ſe baigna, comme vous la ſeruiez ainſi que le iour auparauant, & qu'elle & vous eſtiez deſia accouſtumees à cela, & moins honteuſes l'vne & l'autre que la premiere fois, vous la touchiez beaucoup plus librement que vous n'auiez point encores fait. Auſſi vites vous des choſes dont la veuë vous couſta

puis-apres bien cher, & sentistes vne émotion si extreme, que vostre cœur ne la pouuant souffrir vous tumbastes éuanoüie, & vous bleçastes bien fort la teste en tumbant. La Duchesse s'esueilla au bruit, & vous voyant en cet estat auec beaucoup de sang que vous perdiez, se ietta toute nuë du lict en la place pour vous secourir. Callionne y accourut aussi tost, & vous tirant les cheueux fit tant que vous reuintes à vous; Aussi-tost que vous ouuristes les yeux, & que vous vistes nuë la Duchesse qui vous tenoit embrassee, vous vous pasmastes encores de nouueau. La Duchesse qui creut que la chaleur & l'estouffement qui estoient en la chambre vous auoient causé cet accident, prit promptement sa chemise & cou-

rut ouurir les fenestres, puis iettant vne robe sur ses espaules appella du secours. Ses Damoiselles estant venuës on deslaça vos robes, & vous donna t'on tant de bons remedes, que vous repristes encores vos esprits. Et quoy ma chere amie, vous dit alors la Duchesse, vous voyãt vn peu mieux, d'où procede vostre mal ? Vous luy respondites en souspirant, & en la regardant d'vn œil qui sembloit luy demander la vie. Helas! Madame, ie croy que ie me porterois bien, si ie pouuois vous dire ma maladie, *parce qu'vn mal bien cognu est à demy guery.*

Chrisolite disant cela versa vne si grande abondance de larmes, & souspira si fort, que Madame de Gonzanuert & toutes ses Damoiselles en eurent pitié, & ne

purent ſ'empeſcher de pleurer, croyant qu'elle ſouffroit de grandes douleurs. Cependant on la mena dans ſa chambre, & luy ayant penſé ſa bleſſeure & aydé à ſe deshabiller, elle ſe coucha dans ſon lict, & la Ducheſſe ſe remit dans le ſien, eſtant fort affligee de ce que Chriſolite, qu'elle aymoit plus qu'aucune autre, fuſt deuenuë malade en la ſeruant; parce qu'elle croyoit, ainſi qu'il eſtoit vray, que cela luy eſtoit arriué pour ſ'eſtre trop tourmentee à l'eſſuyer, & pour auoir eu trop grand chaud. Le lendemain Callionne & vne autre de ſes compagnes acheuerent de faire baigner la Ducheſſe, qui le ſoir alla voir Chriſolite, & luy dit: Et bien, ma grande fille, comment te treuues-tu? Madame, reſpon-

dit-elle, le plus grand mal que i'ay maintenant, c'eſt de n'auoir pas continué à vous ſeruir en voſtre baing, & de ce qu'vne autre a eu ce bon-heur que ie tenois ſi cher. Vrayement, luy repartit la Ducheſſe, ie voudrois que tu te fuſſes bien portee, tant parce que ta ſanté m'eſt en grande recommandation, que parce que i'ay eſté fort mal ſeruie de Callionne, qui ne ſçauoit pas m'eſſuyer. La Ducheſſe apres auoir eſté là vn peu de temps, ſ'en retourna en ſa chambre, & Callionne fit porter en celle de Chriſolite, auec qui elle couchoit, dequoy ſe baigner, parce que les Medecins luy auoiét dit, que le baing luy oſteroit les les rougeurs qui luy venoient au viſage. Apres qu'elle ſe fut baignee, elle ſe mit toute nuë aupres

de Chrisolite, qui l'essuyant ap-
perceut qu'elle auoit sur l'vne
des fesses vne marque ronde
grande comme vn sol, & rouge
comme du feu. Elle luy demanda
ce que c'estoit. C'est, respondit
Callionne, vne marque que i'ay
apportee du ventre de ma mere,
qui m'a dit qu'estant grosse de
moy, elle eut enuie de manger
vne cerise, & que n'en ayant pû
treuuer, parce que c'estoit en hy-
uer, elle porta sans y penser sa
main sur elle, au mesme endroit
que i'ay la marque que vous vo-
yez, qui à cause de cela m'est ve-
nuë au mesme lieu où elle se tou-
cha. Vrayement, dit Chrisolite,
voila qui est estrange, & n'auois
iamais ouy dire que les meres ne
pouuans contenter leurs appetits
desordonnez, en laissassent les

marques à leurs enfans. Ie voy bien que vous n'estes gueres sçauante, adiousta Callionne, imaginez-vous que cela est fort ordinaire, & qu'il n'y a presque personne au monde qui n'ayt sur soy quelque marque naturelle, & m'asseure que vous-mesmes en auez quelqu'vne, monstrez-moy que ie voye: Et en disant cela elle voulut leuer la chemise de Chrisolite, qui porta promptement la main au deuant, & luy dit. Non, ma chere compagne, ie sçay bien que ie n'en ay point. Callionne ne se contentant pas de cela, se ietta en mesme temps sur elle pour y regarder. Mais Chrisolite à qui cette curiosité ne plaisoit point, parce qu'elle craignoit qu'estát descouuerte, elle ne fust contrainte de s'esloigner d'au-

pres de la Duchesse, dont la presence luy estoit plus chere que sa propre vie, luy respondit en colere. Certes, ma sœur, vous estes importune, vous sçauez bien que ie me porte mal, obligez-moy tant que de me laisser en repos. Callionne qui brusloit d'enuie de la voir nuë, croyant qu'elle estoit la plus belle fille du monde, fut fort faschee d'estre ainsi reburee, & se tournant d'vn autre costé pour prendre sa chemise, luy dit auec vn grand dépit. En verité vous estes d'vne mauuaise humeur, Madame qui est bié aussi belle que vous, ne se cache point tant que vous faites. Chrisolite ne respondit rien à cela, mais prenant Callionne par la teste auec les deux mains, la baisa & se mit à la flatter.

Le lendemain Callionne s'estant leuee pour aller treuuer la Duchesse, Chrisolite fut tellemét abatuë d'ennuys & de tristesse, qu'elle n'eut pas la force de se leuer. Elle auoit sans cesse deuant les yeux l'idee de ce qu'elle auoit vû, & ne sçauoit aucun moyen d'en iouyr. Ah! miserable Ennemidor, disoit-il, en quel estat suis-je reduit? Helas! ie suis dans l'eau iusques aux levres, & il m'est impossible d'amortir l'ardeur de la soif qui me brusle! Si ie descouure mon tourment à celle qui en est cause, ie suis asseuré que cela ne seruira qu'à l'augmenter, car elle ne me voudra plus voir: De le souffrir aussi sans aucune esperance de remede, ie dois me resoudre aux plus violentes & aux plus insupportables douleurs qui

ſe peuuent imaginer. Ah ! mort, que ne me tires-tu de ce monde, pour me dégager de tant de peines qui m'accablent ? Cruelle & cent fois cruelle loy qui nous cõtraints de viure. Ah ! qu'à bon droit ie me plains de ne m'oſer plaindre, *puiſque c'eſt vn ſoulagement de dire ſon ennuy, & que la rigueur eſt extreme qui punit les plaintes ainſi que des crimes !* Il ſe teut acheuant de dire cela, & ſe couchant le viſage contre le cheuet, verſa tant de larmes qu'elles eſtoient capables de le noyer, ſi elles n'euſſent point paſſé au trauers du linceul, & du trauerſin qui en furent entieremẽt moüillez. Apres auoir long-tẽps pleuré de cette façon, il ſe remit en ſon ſeant, & ſouſtenant ſa teſte de la main droite qu'il appuyoit ſur

ſon genoüil, il fut vn peu ſans rien dire, ſouſpirant & ſanglottant ſans ceſſe, & ſes yeux reſſemblans à deux gouttieres d'où la pluye tumbe à groſſes gouttes. En fin croiſant les bras ſur ſon eſtomac, & regardant le Ciel par vne feneſtre qui eſtoit vis à vis de ſon lict, il ſ'écria d'vne voix languiſſante. Ah Soleil! flambeau du iour, tu ne verras iamais perſonne ſi triſte que ie ſuis, helas! tu ne luys plus pour moy, car ie ſuis mort pour toute ſorte de ioyes, & vif ſeulement pour le deſeſpoir. I'eſtois heureux & ioüiſſois auec contentement de ta belle lumiere, quád elle me fit voir le plus grand miracle de beauté que la nature a iamais fait. Mais ô Cieux, continua-t'il, en eſtendant les bras & abaiſſant ſa veüe, de quel horri-

ble blaſpheme ne me rends-je point coulpable de parler ainſi? Pardonnez-moy , ô merueille du monde. Pardonnez-moy, ô mes chers deſirs , ſi l'extreme regret que i'ay de ne vous pouuoir entierement poſſeder , arrache de ma bouche des plaintes eſloignees de la raiſon, & contraires aux ſentiments de mon cœur. Ie benis & beniray toute ma vie, ainſi que ie dois, l'heure à laquelle i'ay perdu ma liberté, puiſque par cette perte i'ay eu le moyen de voir , de manier & de baiſer ce qui eſt caché aux Dieux, qui acheteroient ſ'il leur eſtoit poſſible mon bon-heur au prix de leur diuinité. Ah! quand ie me repreſente ce que mes yeux ont vû, & ce que ma bouche & mes mains ont touché, ie cheris les peines

qui m'ont donné tant de ioyes: O ma Deesse, auec combien de franchise vous estes-vous abandonnee à moy? Vous vous laissiez tourner & manier par tout comme vn enfant plein de naïueté & d'innocence. Comme il disoit cela, Callionne entra dans sa chambre, & luy dit que la Duchesse le demãdoit; Ie m'en vay la treuuer, respondit t'il, obligez-moy tant que d'attẽdre vn peu icy que i'aye pris ma iupe. Il faut, repliqua Callionne, que ie m'en retourne promptement, ie luy diray que vous venez: En disant cela elle sortit, & Chrisolite dit: Ah! Callionne, que i'apprehẽde ton indiscrette curiosité! que ie crains que ta main ne te fasse cognoistre ce que tes yeux n'ont pû voir! A la verité elle auoit bien raison

raison de craindre cela, car Callionne estoit tellement embrasee de son amour, quoy qu'elle l'estimast fille, qu'il ne se passoit point de nuict qu'elle ne la baisast & ne l'embrassast plusieurs fois, auec autant d'ardeur que si elle eust veritablement sceu que c'eust esté vn garçon. *Et qui doute que les femmes n'outragent aussi bien la nature entre elles, que les hommes font entre eux?*

Aussi-tost que la Duchesse de Gonzanuert vid Chrisolite, elle luy dit: Ah! ma chere amie, que ie suis en vne grande peine! Monsieur de Gonzanuert mon mary m'a mandé que i'aille à Gonzanuert le plustost qu'il me sera possible, afin de contenir les habitans en son obeïssance, & empescher qu'ils ne reçoiuent aucune

garniſon de la part de l'Empe-reur qui les en fait ſolliciter ſans ceſſe. D'ailleurs le Duc de Meuridas & mes deux autres freres ſe ſont cette nuict retirez de la Cour, & ont emmené auec eux la Reyne de Regnaut-chanfort ma ſœur ſans me donner aduis de leur deſſein, ſinon à ce matin qu'Hipophilon m'eſt venu dire qu'ils l'auoient laiſſé pour me códuire où ils ſont. Conſidere ſi ie n'ay pas ſujet d'eſtre grandement affligee, ne ſçachant quelle reſolution ie dois prendre. A peine auoit-elle acheué de dire cela, que l'Eſbiliere qui depuis cinq ou ſix iours, ſous pretexte de la viſiter, ne bougeoit de ſon logis pour obſeruer ſes actions, entra en ſa chambre & luy dit. Madame, l'Empereur m'a commandé

de demeurer aupres de vous, & de vous dire que vous ne partiez point de ceans iuſques à ce que ſa Majeſté en ayt autrement ordonné. Et quoy, reſpõdit la Ducheſſe toute en colere, me veut on tenir priſonniere? Eſt-ce ainſi qu'on traite les Princeſſes de ma ſorte? Ah! ie voy bien, ce ſont les conſeils de Gardenfort, & de la Ducheſſe de Conforliche qui ſ'vniſſent enſemble pour nous perdre, mais ils prennẽt mal leur temps. Ils ruineront l'Empire par leur violence, qui eſt arriuee iuſques à vne telle extremité, qu'il n'y a aujourd'huy pas vn homme de bien en Galatie qui ſoit en ſeureté de ſa vie, de ſa fortune, & de ſon honneur ſ'ils n'ont leurs bonnes graces, & il eſt impoſſible de les acquerir qu'en ſe rendãt coul-

pable de mille ſortes de crimes. Ah ! bon Prince, digne fils du grand Bournonuarre, & de la chaſte Cimede, quand eſt-ce que vous ſortirez de Page,& que vous chaſtirez exemplairement ceux qui abuſent de voſtre authorité? Madame, luy dit l'Eſbilliere,vous eſtes en colere pour moy,ie n'entends point tout ce que vous dites. Ah ! Monſieur de l'Eſbiliere, luy dit la Ducheſſe, i'ay ſujet d'y eſtre & de me plaindre de vous, qui ſous couleur d'eſtre des amis de Monſieur mon mary me veniez tous les iours voir, pour prédre garde à moy & pour deſcourir mes intentions. L'on m'auoit aſſez aduertie que ie me deffiaſſe de vous, & que iour & nuict ma maiſon eſtoit enuironnee de vos ſoldats, pour voir qui y entroit &

qui en ſortoit. Madame, reſpõdit l'Eſbilliere, ie ſuis fort homme de bien, & n'ay iamais eſté eſpiõ: mais puiſque vous vous plaignez de moy, ie vous laiſſeray icy mon Lieutenant. Ah! traiſtre, & le plus meſchant homme qui ſoit dans l'Empire, repliqua la Ducheſſe, tranſportee de dépit, as-tu bien l'effronterie de me parler de la ſorte, & de me menaſſer de me faire garder par ton Lieutenant? Aſſeure-toy que ſ'il entre dans ma chambre ie l'eſtrangleray. Sors-en promptemẽt toy-meſme ſi tu ne veux qu'on te iette par les feneſtres. Ie n'ay point offenſé l'Empereur, & ne crains rien. Si Gardenfort & ſa bonne amie ſe plaignent de moy, ie ſuis autant qu'eux, & ne recognois point leurs cõmandemens. L'Eſbiliere

ne fut iamais si estóné que d'oüir ce langage, aussi ne se fit-il pas dire deux fois qu'il sortist. Il se retira dans l'anti-chambre, & enuoya son Lieutenant faire à la Duchesse de Conforliche vn fidel raport de ce qui s'estoit passé. Le Lieutenant fit ce que son Capitaine luy auoit commandé: mais du depuis voyant la persecution qu'on faisoit au Duc de Gonzanuert, il en eut tant de regret qu'il se passa son espee au trauers du corps, & vomit son ame auec son sang. La Duchesse de Conforliche manda à l'Esbiliere qu'il ne se presentast point deuant la Duchesse de Gonzanuert; mais qu'il l'empeschast seulement de se sauuer & de parler à qui que ce fust, sinon à ses domestiques. Cela fut cause qu'il arresta prisonnier Hi-

pophilon qui venoit pour sçauoir quand elle vouloit partir pour aller treuuer ses freres. En ayant eu incontinent aduis, cela la fit resoudre à se sauuer, craignant qu'on ne l'outrageast si son mary auoit de l'aduantage sur les troupes de l'Empereur. Elle cómuniqua son intention à Chrisolite & à Callionne, qui luy conseillerét de se déguiser & de se sauuer la mesme nuict. Madame vous pouuez, luy dit Chrisolite, enuoyer vn carrosse vous attendre à six lieuës d'icy, & prendre des cheuaux que vous ferez tenir à cent pas hors du faux-bourg pour vous porter iusques-là. Nous sortirons de ceans & de la Ville que personne ne nous cognoistra, car vous auez la commodité de vostre jardin, où l'on ne prend

point garde. Ce conseil pleut à la Duchesse, qui pour auoir moyen de l'executer dés qu'il feroit vn peu noir, se mit dans le lict feignant de se treuuer mal. Chrisolite ayant eu la charge de tout ce qu'il conuenoit, se fit apporter par Glacidas, sans que personne en vist rien, les habits d'hommes qui estoient necessaires pour leur entreprise, & enuoya à six lieües de Sirapis vn carrosse qui n'estoit point cognu. Il fit aussi tenir au bout du fauxbourg deux excellentes hacquenees pour sa Maistresse & pour Callionne, & vn fort bon barbe pour luy. La Duchesse ne vouloit pas se mettre en chemin qu'elle n'eust son Escuyer auec elle: Car, disoit-elle, comment nous pourrons-nous conduire si nous n'auons point

d'hommes? Madame ne craignez point, luy respondit Chrisolite, ie vous rendray Dieu aydant dans deux iours à Gonzanuert sans aucun peril. La Duchesse consentit à cela, & dés qu'elle eut vn peu soupé auec ses deux confidentes, elle fit sortir tout le monde de sa chambre, & commanda qu'vn chacun se retirast sans faire du bruit, parce qu'elle vouloit reposer. Apres cela Chrisolite & Callionne retournerent la treuuer, & s'estans toutes trois déguisees en hommes, descendirent par vn petit degré dans le jardin qui auoit vne sortie sur le rempart, où estát arriuees elles marcherent le long de la muraille iusques à la porte de la Ville, & se rendirent où estoient leurs cheuaux sans aucun empeschement. Ayants monté

dessus elles marcherent au pas toute la nuict, & arriuerent vn peu auant iour où leur carrosse les attendoit, dans lequel elles se mirent sans perdre temps, & y dormans vn peu firent encores six lieuës. Apres auoir disné & fait repaistre les cheuaux, Chrisolite remonta sur son barbe, disant à la Duchesse qu'elle y estoit desja toute accoustumee, & qu'il estoit necessaire que quelqu'vn prist garde au chemin. Elles auoient encores deux lieuës iusques à la couchee quand le Soleil commençant à pallir & à se baisser, elles entrerent dans vne grande lande où elles virent trois hómes bien montez, qui emmenoient par force vn ieune garçon doüé d'vne exquise beauté, qui les voyant les supplia de le secou-

rir. La Ducheſſe & Callionne tremblants de peur ne reſpondirent rien, ce qu'apperceuant les trois voleurs vinrent à elles, & leur dirent leur portant le piſtolet à la teſte, qu'il ſe falloit rendre & aller auec eux. Hé! Meſſieurs, leur dit la Ducheſſe, nous ferons tout ce qu'il vous plaira, il n'eſt point beſoin d'vſer de violence pour nous contraindre à vous ſuiure. Ennemidor qui eſtoit vn peu demeuré derriere pour acourcir ſes eſtriuieres, voyant que le carroſſe quittoit le grand chemin pour aller apres ces trois hommes, penſa mourir de dépit ſe doutant bien de ce que c'eſtoit. Il mit auſſi-toſt vn piſtolet à la main, & pouſſant ſon cheual iuſques aux trois voleurs, leur demanda où ils vouloient mener ſa

compagnie. En vn lieu où il faut que vous veniez vous-mesme, luy respondit l'vn d'entr'eux: Mais à peine auoit-il acheué de dire cela, qu'Ennemidor luy donna du pistolet dans la teste, dont il luy fit voler la ceruelle en l'air : & au mesme temps reprenant vn autre pistolet, reuint contre les deux autres qui se preparoient à vanger la mort de leur compagnon: Toutefois leurs deux coups ne l'ayans blessé que legerement, le sien en porta encores vn mort par terre. Le cheual du dernier estant ombrageux s'aculla contre le carrosse, ce que voyant Ennemidor mit l'espee à la main, dont il luy donna si grand coup sur la teste, que l'ayant mise en deux le sang en rejallit iusques dans le carrosse sur la Duchesse, qui en

fut couuerte. Apres cela il s'ap-procha d'elle, & luy dit. Madame, nous pouuons maintenant cótinuer nostre chemin; car ceux qui nous en vouloient faire prendre vn autre, sont en estat de ne nous nuire iamais. Certes, Chrisolite, ie croy que ce que ie voy est vn songe, ne me pouuant imaginer qu'vne fille puisse auoir tant de valeur que vous en auez fait paroistre. Madame, repartit Chrisolite, c'est vostre presence qui m'a donné le bon-heur & la force de la seruir. Mais il est tard, & nous ne pourrons aller coucher où nous auions resolu; si vous le treuuez bon, ie suis d'aduis que nous nous arrestions au premier village que nous treuuerons. I'en suis fort contente, dit la Duchesse, cependant entrez

dans le carroſſe, car i'ay peur que vous ne ſoyez fort bleſſee. Non, non, reſpondit Chriſolite, ce ne ſera rien, il vaut mieux que ie demeure à cheual, de peur qu'il ne nous arriue encores quelque accident. En diſant cela, elle commanda au Carroſſier d'aller vn peu viſte, neãtmoins ils n'auoient pas fait demy-lieuë, que la nuict deuint ſi obſcure qu'ils ne voyoient point du tout, & ne ſçauoient où aller. En fin ne cognoiſſans nullemẽt où ils eſtoiẽt, le Carroſſier vid vn peu de lumiere à main droite, dont il les aduertit, & leur demanda s'il tourneroit de ce coſté-là. On luy dit qu'ouy, mais comme il voulut tourner pour y aller, il verſa le carroſſe ſans toutefois que la Duchesse ny Callionne en receuſſent

aucun autre mal qu'vne extreme peur. Chriſolite entendant leur cry y accourut incontinent, & mettant pied à terre fit ſi bien qu'elle les dégagea du carroſſe, & les tira dehors, puis leur dit qu'elle alloit querir de la lumiere, mais la Ducheſſe l'en empeſcha, luy diſant qu'elle ne vouloit pas qu'elle la laiſſaſt, & qu'il valoit mieux y enuoyer ce ieune garçon qu'elle auoit deliuré des mains des voleurs & qui tenoit ſon cheual. Chriſolite voyant cela, luy dit. Monſieur voulez-vous prendre la peine de donner au galop iuſques où vous voyez du feu, afin de nous en apporter, & de nous faire venir quelqu'vn pour nous ſecourir? Delphis, ainſi ſ'appellòit le ieune homme, laiſſant le cheual d'Ennemidor qu'il

tenoit par la bride, poussa le sien droit où il voyoit de la clarté, & estát arriué à vne fort belle maisó de Gentil-hóme frappa à la porte, mais personne ne luy respondit. Il redoubla ses coups, & cria plusieurs fois qu'on luy ouurist, ou qu'on parlast à luy. Pour tout cela il n'eut aucune responce, & n'oüit que des chiens qui iappoient. Ne pouuant donques rien faire là, il s'en retourna à Chrisolite, & luy dit qu'on n'auoit voulu ny luy ouurir, ny parler à luy, & qu'il n'auoit ouy que de gros mastins qui venoient iapper iusques dessous la porte, comme s'ils eussent voulu la deuorer. La Duchesse entendant cela se mit à pleurer, & sans Chrisolite qui la consola elle eust fait tant de plaintes, qu'il eust esté aisé au cocher & à son

valet,

valet, voire mesme à Delphis de la cognoistre. Comme elle se fut vn peu appaisee, Chrisolite monta sur son cheual pour aller voir si elle ne feroit point mieux que Delphis. Elle frappa vn quart-d'heure tout ainsi que si elle eust voulu rompre la porte, mais ce fut en vain, car personne ne vint à elle. On luy tira seulemēt deux coups d'arquebuse, dont les balles luy passerent fort pres des oreilles, ce qui la mit en vne telle colere qu'elle commença à iurer qu'elle s'en vengeroit, & feroit brusler la maison auāt que huict iours fussent passez. A peine auoit-elle dit cela, qu'vn homme mit la teste à la fenestre, & dit, Ie n'y seray plus r'attrapé, ie mourray mille fois plustost que d'ouurir, & si vous ne vous retirez, vous

n'en ſerez pas quittes à ſi bon marché que ceux qui ont tué mes parents. Ah! Monſieur, reſpondit Ennemidor, nous ne ſommes point voleurs ; C'eſt le neueu de Monſieur le Duc de Gonzanuert, qui ſ'en allant treuuer ſon oncle a eſté attaqué à vne lieuë d'icy par trois grands pendarts, qui l'euſſent volé & peut-eſtre tué ſ'il ne ſe fuſt deffendu. Il vous coniure de luy enuoyer vn peu de lumiere, & quelques vns de vos gens pour ayder à releuer ſon carroſſe qui eſt verſé à cent pas d'icy. Feliſſard, ainſi ſe nommoit celuy qui eſtoit à la feneſtre, entendant parler du Duc de Gonzanuert, prit vne chandelle en la main, & regardant Ennemidor & Delphis, qui eſtoient en bas, iugea auſſi-toſt qu'ils n'e-

ſtoient pas des voleurs, ce qui luy fit dire: Meſſieurs, ayez ſ'il vous plaiſt vn peu de patience, ie m'en vay vous faire entrer ceans. En diſant cela, il appella deux hommes qui eſtoient auec luy, & leur dit qu'ils allaſsent recognoiſtre qui eſtoient ceux qui diſoient appartenir au Duc de Gonzanuert. Ces deux hommes eſtans deſcendus en bas, & ayans abattu vn pont-leuis, allerent ouurir la porte de la baſſe court où Ennemidor & Delphis auoient frappé. Quand ils les virent ſi ieunes, ſi beaux, & ſi bien montez, ils ne leur demanderent rien, mais les firét auſſi-toſt entrer, & l'vn d'eux retourna touſiours courant dire à Feliſſard qu'il ne les cognoiſſoit point, & que c'eſtoient deux hommes les plus beaux qu'il euſt

iamais vûs, ayant chacun vn fort bon cheual. Feliſſart courut auſſitoſt à eux, & leur dit : Meſſieurs, puiſque vous appartenez à Monſieur le Duc mon bon maiſtre, vous pouuez diſpoſer de moy, de cette maiſon, & de tout ce qui eſt dedans, allons nous en au lieu où eſt voſtre carroſſe. En diſant cela, ils ſ'acheminerent où il eſtoit, & firent marcher deuant eux les deux hommes auec des lanternes. La Ducheſſe eſtoit en vne extreme peine à cauſe des deux coups d'arquebuze qu'on auoit tirez, & ne ſçauoit que penſer; de ſorte que quand elle vid Chriſolite, elle fut infiniment ayſe. On releua le Carroſſe où ils ſe mirent tous & ſ'en allerent chez Feliſſart, qui voyant ſes hoſtes ſi ieunes & ſi beaux, ne pouuoit cognoiſtre

qui estoit le nepueu du Duc de Gonzanuert: Neantmoins parce qu'Ennemidor auoit meilleure mine de Caualier que les autres, il creut que c'estoit luy, & aussi que la Duchesse luy auoit commandé, ayant sceu ce qui s'estoit passé, de le faire ainsi croire, afin qu'elle ne fust point obligee à parler beaucoup, de peur qu'on ne descouurist à sa parole que c'estoit vne femme. Felissart dit dóques à Ennemidor: Monsieur, ie vous supplie tres-humblement de me pardonner, si n'ayant pas le bon-heur de vous cognoistre ie vous ay si mal receu. Ie craignois que ce ne fussent encores les mesmes voleurs qui vinrent voler feu mon frere ceans il y a quelques quatre mois. Et quoy, dit Ennemidor, emporterent-ils

beaucoup? Comment Monſieur, repartit Feliſſart , n'auez-vous point ſceu ce qu'ils firent? Point du tout, reſpondit Ennemidor. Si vous auez agreable, adiouſta Feliſſart, que ie vous en faſſe le conte vous le treuuerez ie m'aſſeure plus eſtrange du monde. Mais approchons-nous vn peu du feu, car il fait encores froid.

En diſant cela, il leur fait donner des ſieges, & la Ducheſſe au lieu de ſ'aſſeoir, demanda à Ennemidor ſ'il n'eſtoit point bleſſé. Certes, luy dit-elle, Monſieur, il me ſẽble que vous auez quelque bleſſeure, car ie vous voy tout couuert de ſang. Feliſſart oyant cela, & voyant que la Ducheſſe diſoit vray, ſe ietta de genoux aux pieds d'Ennemidor, & luy dit. Ah! Monſieur, prenez ſ'il vous

plaiſt pitié de moy, & me pardonnez l'outrage que ie vous ay fait ne vous cognoiſſant point. Ennemidor le regardant d'vn œil riant le releua, & luy dit que ce n'eſtoit pas luy qui l'auoit bleſſé, que c'eſtoient trois voleurs qui l'auoiēt attaqué au commencement de la lande, luy racontant auec vne grande modeſtie, & auec la meilleure grace du monde tout ce qui s'eſtoit paſſé. Monſieur, luy dit Feliſſart, il faut que vous ayez receu quelque grande bleſſeure, car voila du ſang iuſques dans la place : Monſtrez-moy ſ'il vous plaiſt ce que c'eſt, & ie vous penſeray fort bien. Ennemidor ne vouloit point ſe deshabiller, mais il en fut tant preſſé par la Ducheſſe, qui craignoit infiniment de le perdre, qu'il fut contraint

de luy obeïr. Ils monterent donques tous dans vne chambre, où il y auoit deux licts & vn fort bon feu. Ennemidor ayant osté son pourpoinct, treuua qu'il estoit blessé à l'espaule d'vne balle qui luy auoit vn peu emporté de la chair. Felissart luy mit dessus vn linge trempé dans de l'huille & du vin, qu'il auoit long-temps battus ensemble. Apres cela, ils virent qu'il ne laissoit pas encores de saigner, comme à la verité il perdit tant de sang, que comme on cherchoit où estoit sa blesseure, le cœur luy faillit si tost qu'il eut senty la chaleur du feu. Il tumba presque entre les bras de la Duchesse, qui n'ayant pas la force de le soustenir, cheut par terre auec luy. Tous ceux qui y estoient s'écrierent pensant qu'il

fust mort, il n'y eut que Felissart qui ne s'estonnant point commença à le releuer, & luy ietta force eau au visage; mais c'estoit en vain, car ses esprits estoient tellement assoupis qu'on ne les luy pût faire reuenir. La Duchesse se desesperoit, & Callionne s'affligeoit comme si sa vie eust dépendu de la sienne, mais tout cela n'estoit rien au prix des regrets que faisoit Delphis. O Cieux, disoit-il, en s'arrachant les cheueux, est-il possible qu'apres tant de peines & de dangers, vous m'ayez fait venir icy pour y souffrir le plus grand tourment que ie pouuois iamais ressentir? Ah! que la mort m'eust esté beaucoup plus agreable, que de voir mourir celuy qui m'a sauué la vie! Felissart cependāt ayant destaché le haut

de chauſſe à Ennemidor, recognut qu'il eſtoit bleſſé à la cuiſſe par où il perdoit beaucoup de ſang. Il l'eſtuua bien auec du vin & de l'huille, puis y mit vne emplaſtre fort ſouueraine pour eſtácher le ſang, & pour guarir les playes qui ne coupent ny veines, ny arteres. Ennemidor eſtát penſé, Feliſſart dit qu'il falloit le coucher, mais comme on acheuoit de le deshabiller, il ouurit les yeux & reprit ſes eſprits, dont toute la compagnie fut infinimét ioyeuſe, & encores plus quand il demanda auec vne voix fort bonne, ce qu'on luy vouloit faire. Il auoit honte de ſe voir en l'eſtat où il eſtoit deuant la Ducheſſe, quoy qu'on ne luy euſt rien vû que l'eſtomac, l'eſpaule & les cuiſſes qui eſtoient ſi blanches, que

tous ceux qui les regarderent en furent estonnez. Non,non,dit-il, ie me porte fort bien, & ne me veux pas si tost coucher. Toute la compagnie neantmoins l'en pria fort instamment, & Felissart sur tous les autres à qui il dit en riãt: Ie croy, Monsieur, que de peur de me dõner à souper vous me voulez enuoyer au lict, ie me sens toutefois fort bien, & ne suis pas si mal que vous pensez. Il est vray, respondit Felissart, que vos blesseures ne sont pas dangereuses, & espere que demain vous vous porterez bien ; Ie n'apprehende qu'vne chose, c'est que vous ne soyez si mal traittez ceans, que cela ne vous fasse malade ; car depuis le malheur qui est arriué à mon frere, ie n'ay presque point demeuré icy, & n'y ay tenu que

fort peu de meubles. Mais Monſieur, dit Ennemidor, contez nous ſ'il vous plaiſt ce qui eſt arriué ceans. Monſieur, reſpondit Feliſſart, ce ſera dés que vous aurez ſoupé, car il eſt deſia tard, c'eſt pourquoy ie m'enuoys promptement donner ordre qu'on vous ſerue ce qu'il y a.

Pendant qu'on ſoupoit, Delphis auoit preſque touſiours les yeux ſur Ennemidor, qui n'eſtoit pas auſſi moins attentif à le conſiderer ; de ſorte que leurs regards ſe rencontrants, ils eurent honte l'vn de l'autre, dont la couleur leur en vint au viſage. Cela fut cauſe que Delphis ne tourna pas ſi ſouuent ſa veüe de ce coſté-là, ſ'apperceuant qu'Ennemidor auoit preſque touſiours la ſienne arreſtee

ſur luy: Cóme à la verité, depuis qu'il le vid rougir, il le regarda encores plus attentiuement qu'il n'auoit point fait. En fin apres qu'on eut déſeruy, Feliſſart dit adreſſant ſa parole à Ennemidor. Monſieur, i'ay vn extreme regret de vous auoir mal traitté, & vous ſupplie de m'excuſer de ce que ie vous ay fait ieuſner: mais à mon aduis vous en auez bien fait porter la penitence à ceux qui en ſont cauſe; Car i'eſtime que ceux que vous auez tuez, ainſi que m'a conté voſtre Carroſſier, ſont ceux qui en me priuant de mon frere, m'ont priué de toute ſorte de conſolation. Monſieur, reſpondit Ennemidor, nous ne nous pouuons plaindre ſi ce n'eſt de l'excez de la bonne chere que vous nous auez faite: Mais obligez-

nous, s'il vous plaist, de nous dire le malheur qui est arriué à vostre frere. Ah ! Monsieur, repliqua Felissart, il y a enuiron quatre mois que deux heures apres auoir soupé, & comme il estoit prest à se mettre au lict. *O Cieux, qui s'osera asseurer en se leuant le matin de pouuoir viure tout le iour ?* Il ouyt fraper à la porte, & commanda à l'vn de ses valets d'aller voir qui c'estoit. Ce valet qui ouurit la porte dés qu'on luy eut respondu, Amis, fust poignardé pour recompense de son imprudence. Ceux qui entrerent estans arriuez au pont-leuis, & treuuans la porte de la seconde court fermee y fraperent cóme ils auoient fait à l'autre, ne s'aduisant pas que celuy qu'ils auoient tué en auoit la clef. Mon frere oyant ce bruit,

demanda ſi on n'auoit pas eſté ſçauoir qui c'eſtoit: On luy dit qu'ouy, mais que celuy qu'il y auoit enuoyé n'eſtoit point reuenu. Cependant on continuoit à fraper plus fort qu'auparauant, c'eſt pourquoy il cõmanda qu'on allaſt promptement à la porte. Pluſieurs partirent pour ſ'y en aller, car il auoit grand nombre de ſeruiteurs fort prompts à le ſeruir, mais il n'y en eût qu'vn qui y courut, & qui eſtãt mieux aduiſé que le premier ne voulut point ouurir, quoy qu'on luy reſpondit amis. Quels amis demãda-t'il? qui eſtes-vous? Ouure, ouure, luy dit l'vn de ceux qui vouloient entrer, tu nous fais bien tarder. Ie ne vous ouuriray point, repartit le valet, qui eſtoit habile homme, ſi vous ne me dites voſtre

nom, & ce que vous desirez. Certes, luy repliqua l'autre, ton compagnon qui m'a ouuert la premiere porte, & qui met mon cheual à l'Escurie ne m'a point tant fait de questions. Il n'en est pas plus sage, adiousta celuy-cy, & vous asseure puis qu'il est si tard, & que ie ne vous cognois point, que ie ne vous ouuriray pas si vous ne me dites comment vous vous appellez, & ce que vous cherchez à l'heure qu'il est. Ie m'appelle Turiuiere, luy dit le voleur, & viens de la part de Felissart pour dire à son frere quelque chose de grande importance. Et bien, repartit le valet, ayez vn peu de patience, ie m'enuois en aduertir mon Maistre. Le voleur se mettant en colere, iura & dit qu'on le faisoit trop tarder, &
que

que cela me prejudicieroit grandement. Mais le valet ſans auoir eſgard à ce qu'on luy diſoit, ne voulut point ouurir qu'il n'euſt dit à mon frere que c'eſtoit vn homme de ma part nommé Turiuiere, qui luy vouloit dire quelque choſe de grande importance. Mon frere n'ayant aucun ennemy, & ne ſe doutant nullemét de la trahiſon, commanda qu'on le fiſt entrer. Dés que la porte fut ouuerte, le pauure valet fut au meſme temps poignardé par ces voleurs qui ſe ietterent ſur luy. Apres cela ils monterent dans la chambre de mon frere, où l'ayans treuué deuiſant auec ſa femme qui ſe deshabilloit pour ſe coucher, ils les tuerent tous deux & cinq petits enfans, dont il y en auoit vn dans le berceau. Ils tue-

rent encores tout ce qui reſtoit de ſeruiteurs & de ſeruantes, fors vne qui ſe cacha dans vne garde-robe ſous vn lict, où elle fut preſque noyee du ſang qui eſtoit eſpandu dans la place, car ce fut en ce lieu-là que tous les enfans furent inhumainement maſſacrez. Ces Tigres là ayant commis tant de meurtres, & eſtans iuſques à la moitié de la jambe dans le ſang, prirent les clefs des coffres & des cabinets de ceans, & volerét tout l'or, l'argent, les bagues, les pierreries, la vaiſſelle d'argent, & ce qu'ils peurent emporter des autres precieux meubles qui y eſtoient. Ne ſe contentans pas de cela, ils mirent le feu dans la maiſon, & ſans la vieille qui les voyãt dehors courut promptemét ſonner la cloche du Temple, au ſon

de laquelle les Païſans d'icy au-
pres accoururent, les flammes
euſſent acheué de conſommer
tout le logis, & ne pût-on encores
ſi toſt y donner remede, qu'il n'y
en euſt plus de la moitié de bru-
lee. Ie demeurois à vn quart de
lieuë d'icy. De ſorte qu'oyant
ſonner la cloche, & voyant les
flammes qui montoient iuſques
au Ciel, i'accouru promptement
auec tous mes gens. Iamais on
n'a vû vn ſpectacle ſi lamantable
que celuy que ie vy: Ie treuuay
dans la cour mon frere, ma ſœur,
leurs enfans & leurs ſeruiteurs,
que les Païſans auoient iettez
par les feneſtres tous ſanglants &
à demy bruſlez. Ils eſtoient vn
peu à coſté des licts, des tables, &
des autres meubles qu'on auoit
auſſi iettez par les feneſtres, dont

il y en auoit encores quelques pieces flamboyantes,qui en tumbant auoient ſauté iuſques deſſus ces pauures corps. Ie les fis tous oſter de là & mettre dans la chambre du Cõcierge, qui eſtoit hors du danger. Ie montay puis-apres en haut où tout eſtoit au pillage,& où il y auoit vn ſi grand bruit auec vne confuſion ſi effroyable que perſonne ne ſ'entendoit. Quelques Gentils-hommes voiſins de mon frere ſe treuuerẽt là,& m'emmenerent chez eux,où ie paſſay le reſte de la nuict auec le deſeſpoir que vous pouuez vous imaginer. Le lendemain ils m'accompagnerent iuſques chez moy, & m'aſſiſterent à rendre les derniers deuoirs à ceux qui eſtoient morts. Voyez, Monſieur, ſi i'ay eu ſujet d'auoir peur quand

vous estes venu fraper à la porte de ceans, où ie ne suis venu que depuis quinze iours pour y donner vn peu l'ordre qu'il conuient. Vrayement, dit Ennemidor, voila bien le plus estrange accident, & la plus grande cruauté dont i'aye iamais ouy parler. La Duchesse, Callionne, & Delphis haussant les espaules & s'entre-regardans, tesmoignoient en estre infinimẽt estonnees. Mais, adiousta Ennemidor, n'auez-vous point descouuert les autheurs de tant d'horribles crimes? Monsieur, respondit Felissart, la vieille qui se sauua nous a dit, qu'entre ceux qu'elle vid, il y en auoit vn qui auoit vne grande balaffre au visage, qui depuis cela a fait encores cinq ou six autres insignes voleries sans qu'on l'ayt pû prendre. Le Duc

des hautes montagnes qui eſt allié de noſtre Empereur, & qui demeure à Thura, qui eſt ſur les frontieres de cet Empire, en fit dernierement executer vn qui ſ'appelloit Compitor, qui confeſſa à la mort auoir aſſiſté à celle de mon frere. Mais quant au balaffré, ie n'en ay encores pû iuſques icy auoir raiſon, quoy qu'il m'ayt couſté plus de mille eſcus à le faire chercher, eſtant reſolu de le faire prendre quand i'y deurois employer le reſte de mon bien. Delphis oyant parler d'vne balaffre, faiſoit paroiſtre eſleuant les yeux au Ciel & ſ'approchant de Feliſſart, qu'il luy vouloit dire quelque choſe; Neátmoins quoy qu'il eut deux ou trois fois ouuert la bouche pour parler, il ne pût ſe faire entendre, parce que

personne ne prenoit garde à luy. En fin tirant plusieurs fois Felissart par le bras, il luy dit: Monsieur, ie vous asseure que vous estes deschargé de cette peine: car ce Gentil-homme que vous voyez (monstrant Ennemidor) a tué le voleur dont vous parlez, que i'ay fort bien remarqué lors qu'il me prit, tel que vous le dépeignez. Là dessus Ennemidor dit. Il est vray que celuy dont le cheual s'acula contre les roües du carrosse auoit vne grande cicatrice au visage. Certes Monsieur, repartit Felissart, ie m'en suis tousiours douté depuis que vostre Carrossier m'a conté ce qui vous est aduenu dans la lande. En verité vous auez deliuré tout ce pays-cy d'vne grande crainte, & d'vn execrable voleur. Mais il me

ſemble, adiouſta-il, qu'il eſt tard, & qu'apres auoir tant trauaillé que vous auez fait, le repos vous eſt fort neceſſaire.

Feliſſart acheuant de dire cela, la Ducheſſe fit ſigne de l'œil à Ennemidor, qu'elle vouloit parler à luy, ce qui fut cauſe qu'il ſ'en approcha. Pour Dieu Chriſolite, luy dit-elle tout bas, demande vn peu à noſtre hoſte ſ'il ne ſçait point où eſt Monſieur mon mary, & ce qu'on dit de la guerre. Ennemidor au lieu de luy reſpondre ne fit que baiſſer vn peu la teſte, & dit à Feliſſart: Monſieur, que nous apprendrez-vous de nouueau? Ne ſçauez-vous point où eſt Monſieur le Duc mon oncle? Monſieur, reſpondit Feliſſart, apres auoir pourueu à la ſeureté de Gonzanuert, où il a mis huict

cens hommes en garniſon, il eſt allé au deuant de trois mille eſtrangers à pied, & de ſix cens à cheual, qui viennent au ſeruice du Prince de Rontcandon, & croy qu'ils feront leurs corps d'armée dans la prouince de Rus, aux enuirons de la ville de Triſbonne. L'on eſtime qu'apres auoir bien muny de ſoldats toutes les places que nous tenons, nous pourrons auoir dix-huict à vingt mille hômes de pié, trois mille cheuaux, & ſix baſtardes. Auec cela le Prince eſt reſolu d'aller porter la guerre iuſques dans les portes de Sirapis, afin d'y ietter la famine & de faire mutiner les habitans, qui commencent deſia à murmurer contre la tyrannie de la Ducheſſe de Conforliche & de Gardenfort. D'ailleurs on tient

pour tout asseuré que les Nouates se joindront à nous, & que mesmes ils se sont desia declarez en nostre faueur, quoy que l'Empereur leur ayt promis de leur accorder toutes les demandes qu'ils luy ont faites. Outre cela, il y a encores plusieurs villes & communautez qui n'attendent que l'occasion de se reuolter & d'embrasser nostre party, qui sera le plus puissant qui se soit iamais formé en Galatie. Nous serons mesmement sous-main assistez de la pluspart des Ministres du Conseil de l'Empereur, qui ne pouuans en sorte du monde approuuer l'ordre que Gardenfort veut establir aux affaires, nous fauoriseront couuertemét en tout ce qui leur sera possible. Voila qui est fort bon, dit Ennemidor,

pourueu qu'il n'y ayt point de faute; mais i'apprehende infiniment que quand nous serons au fort de l'affaire, plusieurs de ceux qui nous ont promis de courre nostre fortune, ne se laissent gaigner par les offres qui leur seront faites de la part de l'Empereur: Car les Gentils-hômes Galatiens ont cette bonne coustume d'embrasser, non la plus iuste & la plus honnorable cause, mais celle-là qui leur est la plus aduantageuse. Et où est-ce, dit Felissart, qu'ils peuuent si bien faire leur fortune que parmy nous autres, qui pourrons mille fois plus prendre de bons prisonniers, que ne pourront pas faire les gens de l'Empereur? Et puis ne sçait-on pas bien qu'à la Cour on n'effectuë iamais rien de ce qu'on promet? On

donne aſſez de bonnes paroles, mais elles n'ont iamais de lieu; On fait eſperer des charges, des honneurs, & de l'argent à ceux qu'on craint, & dont on a beſoin; & puis apres qu'on a tiré d'eux ce qu'on deſiroit, on ſ'en mocque, ce qui eſt vne tres-mauuaiſe maxime d'Eſtat. Car la parole des Roys & des Empereurs doit eſtre inuiolable, autrement quand on ſ'en eſt ſeruy pour tromper quelqu'vn, perſonne puis-apres ne ſ'y oſe plus fier. Vous auez raiſon, dit Ennemidor, mais il me ſemble que l'Empereur n'eſt que trop religieux en ce qu'il promet, parce qu'il n'y a preſque iamais que ceux qui ont porté les armes contre luy, qui tirent du profit & de l'aduantage de la guerre; Les autres qui ont touſiours demeuré

dans leur deuoir, au lieu d'en receuoir quelque recompenſe, ſont d'ordinaire les plus mal traittez; de ſorte qu'il ſemble que pour auoir du bien, il faut faire du mal, ou teſmoigner qu'on eſt capable d'en faire. Ne m'aduoüerez-vous pas que les plus gens de bien ne ſont pas les mieux à la Cour, qu'au contraire on les meſpriſe, & qu'il n'y a que ceux qu'on craint qui ſont eſtimez, & qui reçoiuent des gratifications? C'eſt ce qui me fait apprehender, puis que la fidelité des hommes s'achepte, & que chacun a plus de ſoin de ſon intereſt particulier, que du general, que plusieurs ne nous abandonnent, ſe laiſſants aller aux aduantageuſes propoſitions qui leur seront faites de la part de l'Empe-

reur, qui en fin eſt touſiours le Maiſtre. Monſieur, repliqua Feliſſart, vous parlez ſi pertinemment de ces affaires-cy, qu'il eſt ayſé de iuger que vous en auez vne particuliere cognoiſſance, & que vous ſçauez fort bien comment on ſe gouuerne à la Cour. Vous m'aduoüerez neantmoins, ſ'il vous plaiſt, que ſi quelques-vns quittent noſtre party pour ſuiure les grands aduantages que l'Empereur leur fera eſperer, il ſe treuuera auſſi tant de mal-contás qui ſe rangeront de noſtre coſté, que nous en gaignerons bien autant que nous en perdrons. Quád vous ſerez aupres de Monſieur le Duc voſtre oncle vous ſçaurez plus particulierement tout ce qui ſe paſſe, cependant il eſt temps que vous vous repoſiez. En diſant

cela; il les mena dans vne chambre où il y auoit seulement vn grand lict auec vne petite couchette, & en entrant dans la chambre il dit à Ennemidor. Mõsieur, ie suis au desespoir de n'auoir pas pour cette-heure le moyen de vous loger mieux que cela, le malheur qui m'est arriué en est cause, mais si quelqu'vn de vos gens veut venir coucher auec moy il m'obligera bien fort; Ennemidor se treuuant surpris, ne voulut pas respondre sans sçauoir la volonté de la Duchesse, qui luy dit tout bas à l'oreille qu'il n'y auoit point d'apparence que Delphis couchast dans sa chambre. Pour vous Chrisolite, luy dit-elle, & pour Callionne, ie ne m'en mets point en peine, mais quant à ce ieune homme

qu'il cherche vn lict si bon luy semble. Chrisolite dóques oyant cela, dit à Felissart : Mósieur nous serons fort bien icy nous trois, pourueu que ce ieune Caualier s'accommode auec vous. Ennemidor disant cela, monstra Delphis qui deuint rouge comme du feu, estant en soy-mesme atteint de honte, & enflammé d'vne extreme colere contre luy; neantmoins se cótraignant autant qu'il pût, dit : Monsieur, ie seray tousiours fort bien quand vous serez contant. Sur cela Felissart donna le bon soir à Ennemidor, & emmena auec luy Delphis, qui luy dit : Monsieur, vous m'obligerez infiniment si vous me faites donner vn peu de paille pour dormir dessus; car outre que i'ay peur de vous incommoder, ie n'ay iamais

pû

pû coucher auec perſonne. Feliſ-ſart qui pour vne nuict ne craignoit point d'eſtre incommodé, fit oſter ſans luy en dire rien la paillaſſe & le matelas de ſon lict, & les fit porter dans vne petite garde-robe qui eſtoit aupres de la chambre de la Ducheſſe. Elle de ſon coſté ſe treuuoit en vne grande peine, car depuis que Chriſolite eut tué les trois voleurs qui la vouloient emmener, elle creut qu'il eſtoit impoſſible qu'vne fille puſt auoir tant de valeur qu'elle en auoit fait paroiſtre. D'ailleurs, diſoit-elle en elle-meſme, combien a-t'elle diſcouru à propos des affaires d'Eſtat auec Feliſſart? & puis quelle grace n'a-t'elle point à cheual? & de quelle reſolution n'accompagne-t'elle point ſes diſcours & ſes

actions ? Certes tout cela ne se treuue point en vne ieune fille. Neantmoins, continuoit-t'elle, apres s'estre vn peu arrestee à resuer, ie l'ay plusieurs fois fait coucher auec moy, & elle m'a souuent veüe toute nuë, sans que i'aye iamais recognu en elle aucune action qui me doiue tant soit peu confirmer ce soupçon. Apres qu'elle eut ainsi raisonné, elle l'appella & luy dit. Chrisolite tu coucheras auec moy, & cette couchette sera pour Callionne.

La nuict la Duchesse se resueillant & se souuenant de la doute qu'elle auoit eu, elle s'en voulut esclaircir : mais Chrisolite qui n'apprehédoit rien tant que cela, de peur d'estre bannie de sa compagnie, dont elle se resoluoit de iouyr tant que la nature ne luy

enuyeroit point ce bon-heur, se couchoit tousiours sur le ventre; de sorte que la Duchesse se tournant de son costé, & luy leuant la chemise, ne porta sa main que sur vn endroit où elle ne pût rien rencontrer de ce qu'elle cherchoit. Elle luy treuua la chair si ferme & la peau si douce, qu'elle creut que c'estoit vne fille; toutefois sa curiosité la poussant en vn lieu où elle eust infailliblemẽt recognu la verité, Ennemidor s'éueilla & se reserrant l'empescha de penetrer plus auant. La Duchesse pour retirer sa main la pinça vn peu, & luy dit en riant. Et quoy, Chrisolite, ie ne croyois pas que vous fussiez chatoüilleuse? Aussi ne suis-je pas, Madame, respondit-elle, mais ie suis si fort sensible en cet endroit là, que ie

ne ſçaurois ſouffrir qu'on m'y touche. La Ducheſſe eſtant faſchee de n'auoir pû recognoiſtre ce qu'elle deſiroit ſçauoir, & ayãt honte de ce que Chriſolite l'auoit ſurpriſe en cette curioſité, luy dit ſe tournant d'vn autre coſté. Dormons, dormons, car ie t'aſſeure que iuſques à cette-heure ie n'ay fait que reſuer. Chriſolite ne reſpondit rien à cela, mais s'eſloignant de ſa Maiſtreſſe de peur de l'incommoder, paſſa le reſte de la nuict auec tant d'inquietudes & de diuerſes penſees, qu'il luy fut impoſſible de fermer l'œil, ſinon vn peu ſur la pointe du iour. La Ducheſſe s'éueillant en ce meſme temps-là, & l'oyant vn peu ſouffler creut qu'elle eſtoit aſſoupie d'vn profond ſommeil: C'eſt pourquoy elle ſe leua

doucement de ſon lict, & ſ'en alla taſtonnāt vers celuy où Callionne eſtoit couchee. Comme elle portoit les mains au deuant de ſon viſage de peur de ſe bleſſer, elle rencontra ſur la table vne chandelle, qu'elle alla allumer à la cheminee où il y auoit du feu couuert de cendres. La chandelle eſtant allumee, & oyant que Callionne dormoit auſſi, elle ſ'en vint à Chriſolite qui en dormant ſ'eſtoit tournee ſur le dos. Elle la regarda long-temps, puis leuant peu à peu la couuerture deſcouurit ſon ſein où il n'y auoit aucune apparence de tetons, ce qui luy donna encores plus d'enuie de voir le reſte. Mais quand elle eut entierement oſté tout ce qui l'en pouuoit empeſcher, & qu'elle eut apperceu ce qui met la dif-

ference entre vn homme & vne fille, elle deuint froide comme vne ſtatuë de marbre, ne ſçachant à quoy ſe reſoudre : Car voyant deuant elle nud & endormy le plus bel hóme du monde, qu'elle auoit touſiours tenu pour fille, elle ſe ſentoit eſpriſe d'vn extreme deſir d'en iouyr, ainſi qu'elle pouuoit faire ſans aucun danger. Sa vertu luy deffendoit ce plaiſir, qui eſt ſi charmant que peu d'autres femmes l'euſſent rejetté. En fin apres auoir long-temps conſideré Ennemidor, ne ſe fiant pas à ſes yeux de peur qu'ils la trompaſſent, elle y porta doucement la main pour ſçauoir ſ'il n'eſtoit point Hermafrodite. Mais apres auoir tout à loiſir manié ce qu'on n'oſe nommer deuant les Dames, & n'ayant rien treuué de ce qu'on

cherit tant en elles, elle ſentit vn ſi violant combat en ſon ame, que ne voulant pas ſuiure ſes mouuemens, & ne pouuant pas auſſi ſupporter l'ardeur qui la bruſloit, elle tumba éuanoüie ſur Ennemidor. Il ſ'éueilla auſſi-toſt, & releua la chãdelle auant qu'elle ſe fuſt eſteinte, & voyant ſa Maiſtreſſe en cet eſtat, ſe douta incontinant de la verité, & creut fermement eſtre deſcouuert. Il la prit entre ſes bras & la recoucha en ſa place, puis la voyant ainſi eſtenduë, vne ſoudaine fureur le ſaiſit auec tant de violence, que n'y pouuant plus reſiſter il ſe reſolut de ſe ſeruir de l'occaſion qui ſe preſentoit. Toutefois apres auoir oſté ce qui luy cachoit l'endroit où il penſoit ſe noyer dans les plaiſirs d'amour, il

ne l'euſt pas pluſtoſt touché que la Ducheſſe reuenant à elle, & cognoiſſant ſon deſſein & l'eſtat où elle eſtoit, le repouſſa ſi rudemẽt, qu'eſtant ſur les genoux & ne ſ'y pouuant tenir, apres auoir receu par le ventre vn coup ſi fort que celuy qu'elle luy donna, il fut cõtraint de ſe laiſſer cheoir ſur le dos , monſtrant à deſcouuert le ventre & les cuiſſes, parce que ſa chemiſe eſtant deſia leuee auoit coulé iuſques ſur ſa teſte. La Ducheſſe ne ſe pût empeſcher de voir ce qu'il monſtroit, mais elle en retira auſſi-toſt ſes yeux, & appella Callionne, luy diſant qu'elle ſe vouloit promptement leuer pour monter en carroſſe , afin d'arriuer de bonne heure à Gonzanuert.

Ennemidor eſtant au deſeſpoir

de ce qui luy eſtoit arriué, ſe recouurit le pluſtoſt qu'il pût de ſa chemiſe, & voyant que la Ducheſſe regardoit d'vn autre coſté, creut qu'elle n'auoit rien vû. Il ſ'approcha donques d'elle, & luy dit comme ſ'il ne ſe fuſt rien paſſé. Certes, Madame, i'auois vne extreme apprehenſion que vous ne vous treuuaſſiez mal, mais à ce que ie voy. Elle l'interrompit là deſſus, & ne le voulant pas ouyr dauantage parler, luy dit en le repouſſant de la main ſans le garder. Retirez-vous impudent que vous eſtes, ſi ie me laiſſois autant emporter à ma iuſte colere que vous à vos ſalles deſirs, ie vous ferois maintenant chaſtier comme vous le meritez. Acheuant de dire cela, elle ſe coucha le viſage contre le lict pleurant &

ſouſpirant ſi fort, que Callionne qui accourut à elle creut qu'elle eſtoit preſſee de quelque extraordinaire ennuy. Elle luy dit ſans leuer la teſte, laiſſe-moy ie te prie, ie me treuue mal, va allumer du feu & t'habille. Callionne ne ſçachant que reſpondre, regardoit Ennemidor qui luy fit ſigne de la main qu'elle ſ'éloignaſt de là. Apres qu'elle ſ'en fut retiree, il pancha ſa teſte vers celle de la Ducheſſe, & luy dit tout bas de peur que Callionne l'entendiſt. Hé! Madame, faites-moy pluſtoſt mourir que de vous affliger ainſi, ie ne veux plus viure ſi ie vous ay dépleu. Il eſt vray que mon audace merite la mort: Mais, ô Cieux, Madame, ſi ie ſuis coulpable, c'eſt de vous auoir plus aymee que ma propre vie, & de n'a-

uoir pû resister aux charmes de vostre beauté. Neantmoins ie vous ay tousiours porté tant de respect, que ie ne vous ay iamais rien fait paroistre de ma passion, quoy que i'aye continuellement souffert des tourmés, qui surpassent par leur rigueur, le moyen de vous les pouuoir representer. Vous le sçauez, Madame, & si encores que ie bruslasse d'amour pour vous, ie ne me suis pas comporté auec tant de discretion, qu'vne fille n'en eust pas eu dauantage aupres de vous. Aussi n'eussiez-vous iamais changé la creance que vous auiez que i'en fusse vne, si vous-mesme malgré moy n'en eussiez voulu cognoistre la verité. Madame, adiousta-il en pleurant, il n'y a rien de mal en tout ce qui est aduenu; au cô-

traire, ie croy que les Dieux qui ont ſoin de voſtre perſonne, laquelle ils n'ont miſe ſur la terre que pour eſtre adoree, m'ont inſpiré le deſſein de me déguiſer & d'entrer à voſtre ſeruice, pour vous faire ſortir du pouuoir de vos ennemis, & pour vous retirer d'entre les mains des voleurs. Maintenant ie ſuis diſpoſé à tout ce qu'il vous plaira, & n'auray point d'autres penſees que celles que vous voudrez que i'aye. Ie ſuis preſt de mourir, ou de m'en aller paſſer le reſte de mes iours parmy les deſerts d'Arabie ſi vous l'auez agreable, faites de moy ſelon voſtre deſir, car ie n'en ay point d'autre que de vous faire voir qu'il ne ſe peut rien imaginer que ie n'entreprenne pour voſtre contentemét. Ah! qui que

vous ſoyez, reſpondit la Ducheſſe, pour l'amour que vous dites que vous me portez, laiſſez moy vn peu en repos, & vous retirez d'aupres de moy, car ie me treuue ſi mal que ie n'en puis plus. Hé! Madame, repartit Ennemidor en la voulant doucemẽt embraſſer, ne vous laiſſez pas accabler à vne injuſte douleur, dont la ſeule apprehenſion me creue le cœur, ayez pitié de vous, & ayez pitié de moy. Ah! luy repliqua-elle en ſe leuant, que vous eſtes cruel! Me voulez-vous donques ainſi faire mourir de dépit? Hé! ie vous prie laiſſez-moy, oſtez vous d'icy. En luy diſant cela elle le repouſſa, & fit couler de ſes yeux vn ruiſſeau de larmes. Ennemidor qui auoit le viſage couuert de celles qu'il verſoit, luy prenant la main & la

luy baiſant, quelque reſiſtance qu'elle y fiſt, ſortit du lict & ſ'approchant du feu pour ſ'habiller, dit à Callionne pour couurir ſon ennuy, que la Ducheſſe ſe treuuoit mal, & qu'elle ne vouloit pas qu'on parlaſt à elle. En fin ayant demeuré ſeule plus d'vne heure dans le lict, & apres auoir employé tout ce temps-là à pleurer & à ſouſpirer, elle ſe leua & ſ'eſtant habillee, commanda à Callionne de dire à Ennemidor qu'il priſt congé de Feliſſart, & qu'elle vouloit partir. Feliſſart auoit fait accommoder le diſner, mais perſonne ne voulut manger, & ſ'en allerent ainſi tous remplis d'ennuys & de triſteſſe à Gonzanuert où Delphis les ſuiuit.

Fin du ſecond Liure du Romant Satyrique.



LE ROMANT SATYRIQVE.

LIVRE TROISIESME.

L'Esbilliere ayant ſceu que la Ducheſſe de Gonzanuert ſ'eſtoit ſauuee, ſe reſolut d'en donner promptement aduis à l'Empereur : Mais eſtant ſorty de fort bon matin dans la ruë, il apperceut de grandes flammes qui ſ'eſleuoient de deſſus le temple d'Aſtree iuſques dans le Ciel. Il courut incontinent de ce coſté-là, & treuua en ſ'en approchant vne infinité de perſonnes qui

portoient de l'eau pour eſteindre le feu, qui auoit deſia conſommé la grande ſalle du Temple où eſtoient les ſtatuës des anciens Empereurs de Galatie. Cōme il ſ'arreſtoit à demander de quelle façon ce malheur eſtoit arriué, & n'en pouuant rien apprendre au vray; il vid pluſieurs priſonniers qui ſe ſauuoient pendant qu'vn chacun eſtoit empeſché à eſteindre le feu. Recognoiſſant entr'autres Hipophilon qu'il auoit enuoyé cette nuict-là meſme priſonnier dans les priſons de ce Temple, il ſe mit au deuant de luy pour l'arreſter, & voyant qu'il ſ'en vouloit fuyr malgré luy le ſaiſit au corps: Mais Hipophilon tirant vn petit poignard qu'il portoit en ſa pochette, luy en donna deux ou trois coups dans le ventre, &

tre, & l'ayant laissé mort se sauua chez l'vn de ses amis, où il demeura trois ou quatre iours caché. La ville de Sirapis est si grande & si peuplee, qu'vn homme qui est en peine n'y sera pas si tost descouuert qu'à la campagne, & n'y a point de doute qu'on y est beaucoup plus seurement pour quelque temps, que si on en sortoit incontinét apres auoir commis quelque crime. En fin apres qu'Hipophilon s'y fut arresté quatre ou cinq iours, pour éuiter d'estre pris par ceux qui le cherchoient, il sortit de la Ville vne nuict que le temps estoit vn peu obscur, & se mit dans le chemin de Gonzanuert, où il se rendit sans aucun empeschement. Il y treuua la Duchesse malade; car depuis qu'elle se fut apperceuë

qu'Ennemidor estoit vn homme
vestu en fille, elle eut tant de re-
gret & tant de honte de ce qu'il
l'auoit veüe toute nuë, qu'elle ne
pouuoit s'abstenir de pleurer, ce
qui luy ruina entierement sa san-
té. Ah! dit-elle vne fois entr'au-
tres, combié il importe aux fem-
mes de qualité & aux autres mes-
mement, de cognoistre les filles
qu'elles reçoiuent à leur seruice!
Certes i'ay tousiours ouy dire,
que pour ne prendre pas garde à
cela on peut tumber en d'estran-
ges accidents, & que les seruan-
tes qui sont de mauuaise vie des-
honorent puis apres leurs Mai-
stresses, qu'on estime faire l'a-
mour, puis qu'elles se seruent de
celles qui n'ont point d'honneur.
I'en ay desia eu vne qui estant
amoureuse, & continuant ses fa-

les intelligences, ouuroit toutes les nuicts la porte de mon logis à son amy, & le receuoit en son lict qui n'estoit gueres loing du mien. Ceux qui voyoient entrer cet homme chez moy à des heures indeuës, auoient sujet de faire vn tres-mauuais iugemẽt de moy, quoy que ie fusse innocente, ainsi que ie le fis paroistre lors que ie chassé honteusement cette miserable creature, si tost que i'eu recognu qu'elle estoit preste d'acoucher. I'en ay eu vne autre, qui ayãt le mal qui ne se guarist qu'en suant, le communiqua à la petite Helaine que ie nourrissois par charité, & luy apprit couchant auec elle vne infinité d'abominations. Ah ! fausse Chrisolite, si i'eusse fait mon profit des bons exemples que i'auois, ie ne t'eusse

iamais fait dormir aupres de moy, puiſque ie ſçauois bien qu'il y auoit vn extreme danger de faire cet honneur à vne fille que ie ne cognoiſſois point ! Au moins ſi ie me fuſſe contentee de cela, & que ie ne t'euſſe point admiſe à de plus grandes priuautez, ie viurois encores heureuſe. Mais las! miſerable que ie ſuis, ie t'ay laiſſé voir & manier ce qui doit eſtre caché à toutes ſortes de perſonnes, fors à celle qui eſt la moitié de moy-meſme! Ah ce ſouuenir me tuë! faut-il, ô Iupiter! que ie me ſois tant oubliee? Chriſolite, Chriſolite, ie ne me plains point de toy: car c'eſt vn miracle qu'eſtant ſi ieune que tu es, tu ayes eu autant de diſcretió que d'amour. Ie me plains ſeulement de ma ſimplicité qui m'a renduë ſi peu

aduisee. Ie me plains encores de ma curiosité qui m'a poussee à voir des choses où ie ne deuois iamais penser, & dont ie ne puis perdre le souuenir. O grãd Dieu, qui m'auez formee telle qu'il vous a pleu, & qui auez infus en mon ame les passions dont elle est agitee, pourquoy m'auez vous donné la cognoissance du mal, sans me donner la force d'y resister? Ie brusle d'amour, & neantmoins ie ne puis sans perdre vostre grace, & sans attirer sur moy les effets de vostre iuste colere, chercher la iouyssance de ce que i'ayme, dont mesme le desir m'est deffendu. Ah! Chrisolite, Chrisolite, belle cause de mes peines, ie meurs pour estre forcee à t'aymer, & pour ne vouloir pas t'aymer! Faut-il, ô Cieux, que ie pre-

uoye mes fatales deſtinees, & que ie ne les puiſſe éuiter? Mais quoy, il ſemble que ie vueille murmurer contre cette bonté diuine, qui a ordonné & compaſſé ſi ſagemẽt toutes choſes pour mõ bien, qu'il ne reſte pour me rendre heureuſe que de le vouloir eſtre. Non, non, ie n'attribueray point au deſtin, qui n'eſt qu'vne vaine chimere, les effets de cette prouidence eternelle, qui n'agit iamais ſans iuſtice & ſans raiſon. Il vaut mieux mourir glorieuſemẽt, que de violer les ſainctes loix qu'elle nous a preſcrites. Il faut toſt ou tard ſe reſoudre à la mort, qui eſt ineuitable, & qui vient par vne infinité de differentes voyes, entre leſquelles il n'y en a point qui apporte tant d'hõneur, que quãd on prefere ſon deuoir à ſa vie, &

ſa reputatió aux plaiſirs qui nous charment. En diſant cela, elle remplit l'air de tant de ſouſpirs,& ſon lict de tant de pleurs,queCallionne qui eſtoit en vn cabinet proche de ſa chambre, & qui auoit ouy vne partie de ſes plaintes, accourut promptement à elle,croyát qu'elle fuſt ſur le poinct de mourir. Et quoy, Madame,où eſt cette conſtance auec laquelle vous auez ſi genereuſement combattu les trauerſes de la fortune? Ah! Callionne,luy reſpondit-elle, i'en ay aſſez pour ſouffrir la mort, mais non pas pour ſupporter les ennuys qui m'accablent. Imagine-toy que la nuict que ie couchay chez Feliſſart,ie m'apperceu que Chriſolite eſt vn homme déguiſé en fille. Conſidere ſi ayant veſcu auec luy comme i'ay fait, ie

n'ay pas ſujet d'eſtre infiniment affligee. O Cieux, Madame, adiouſta Callionne, ie ne fus iamais ſi eſtonnee que ie ſuis; car repreſentez-vous, ſ'il vous plaiſt, que ſi Chriſolite qui eſt vn homme, eſt déguiſé en fille, Delphis qui eſt vne fille, eſt déguiſee en homme. Comment ſçais-tu cela, demanda la Ducheſſe, par la bouche meſme, reſpondit Callionne, de Delphis, qui m'en a dit le ſujet en me contant la plus eſtrange hiſtoire du monde, dont ie vous feray le recit ſi vous l'auez agreable. La Ducheſſe luy ayant fait ſigne de la teſte qu'elle le fiſt, ſon ennuy l'empeſchant de parler. Callionne commença ainſi.

Madame, la meſme nuict que vous logeaſtes chez Feliſſart, incontinent apres que vous fuſtes

couchee auec Chriſolite. La Ducheſſe oyant cela leua les yeux au Ciel, & fit vn grand ſouſpir qui interrópit Callionne, à qui neantmoins elle commanda auſſi-toſt de pourſuiure ſon diſcours. Madame, continua Callionne, quand vous fuſtes dóques couchee i'ouy du bruit vis à vis de mon lict dans vne garde-robe, qui eſtoit aupres de voſtre chambre : Ie ſorty pour aller voir ce que c'eſtoit, & ne fus pas pluſtoſt hors de la porte, que i'apperceu de la lumiere qui paſſoit au trauers de celle de la garde-robe où i'auois ouy le bruit. Ie m'en approchay doucement, & regarday par vne fente pour recognoiſtre qui eſtoit dedans. Vous ſçauez, Madame, *combien les filles ſont curieuſes.* Ie vy que Delphis ayant oſté ſon

pourpoinct, fit paroiſtre vn ſein de fille le plus blanc & le plus beau qu'il eſt poſſible de voir. Ie la laiſſay entierement deshabiller, & comme elle fut preſte à ſe mettre dans le lict, ie heurtay à la porte, où elle vint me demander qui c'eſtoit. Ie reſpondy que c'eſtoit celuy qui l'auoit tiree d'entre les mains des voleurs, ce qu'entendant elle m'ouurit auſſitoſt la porte, tenant ſa chemiſe auec vne main de peur que ie luy viſſe la gorge. Mais cognoiſſant que ie l'auois trompee, & que ie n'eſtois pas celuy que ie luy auois dit, elle rougit de honte ſans neantmoins me faire paroiſtre eſtre marrie de m'auoir ouuert la porte que ie refermay auſſitoſt. Apres cela ie la pris par le bras, & la menay vers ſon lict, luy

diſant que i'auois quelque choſe de grande importance à luy communiquer. Comme elle fut aupres du lict, elle me pria de l'excuſer ſi elle ſe mettoit dedans ayant peur de ſe morfondre. Ah! Delphis, luy reſpondis-je, en me courbant ſur elle & la voulant baiſer, ſi vous n'auez pitié de moy ie ſuis mort. Dés la premiere fois que ie vous vy, ie me doutay bien que vous eſtiez vne fille déguiſee en garçon, & dés cette-heure là ie deuins ſi eſperduëment amoureux de vous, qu'il n'y a rien au monde que ie ne ſois preſt d'entreprẽdre, pour vous teſmoigner l'entiere puiſſance que vous auez ſur moy. Ie ne me ſuis point trõpé au iugement que i'ay fait de vous; car cherchant ſans ceſſe les moyẽs de cognoiſtre ſi l'opinion

que i'en auois eſtoit veritable, ie m'en ſuis venu à la porte de voſtre chambre, au trauers de laquelle i'ay veu, apres que vous auez eſté deshabillee, la plus belle gorge qui ſe puiſſe iamais voir. Ah! Monſieur, me dit-elle, en me repouſſant, ſi vous me decelez, les Dieux vous puniront toſt ou tard; neantmoins il n'y a rien à quoy ie ne me reſolue, pluſtoſt que de conſentir à aucune action deshonneſte. Il eſt en vous d'obliger ou de deſobliger vne ieune Damoiſelle de bonne part, qui eſt accablee de tant d'ennuys, que ſi vous ſçauiez ſon infortune vous en auriez indubitablement de la compaſſion. Moy qui n'auois autre deſſein que de la cognoiſtre, luy reparty que ſi elle me vouloit tant fauoriſer que de me faire co-

gnoiſtre la cauſe des ſes ennuys; non ſeulement ie ne la reuelerois iamais, mais au contraire ie m'efforcerois de l'y ſeruir en tout ce qui me ſeroit poſſible. Si vous me voulez promettre cela, me repliqua-t'elle, & iurer de n'entreprendre rien contre mon honneur, ie vous raconteray la plus eſtrange & la plus pitoyable hiſtoire dont vous puiſſiez ouïr parler. Ie luy promis & luy iuray tout ce qu'elle voulut, & apres cela elle me dit.

Monſieur, ie m'appelle Filatee, & ſuis fille d'Eſmiſton, qui eſtoit Gouuerneur de la ville de Darderoy, & qui en biens, en honneur, & en amis eſtoit l'vn des plus puiſſants Seigneurs de Galatie. Il eſpouſa Amazis de laquelle il n'eut qu'vn fils qui ſ'appel-

loit Oristhene, & moy. Las! pleust à Dieu qu'il eust esté tout seul, & que ie n'eusse iamais esté née. Vous sçauez, Monsieur, qu'en nostre Ville il y a la meilleure Academie qui soit dans l'Empire, & que les enfans de tous les Princes & les grands Seigneurs y viennét apprendre les exercices qui sont de leur profession. Il y a enuiron vn an que mon frere Oristhene fit cognoissance auec vn ieune Gentil-homme qui y estoit venu pour le mesme sujet qui y ameine tous les autres. Son humeur & sa bonne grace pleurent tant à mon frere, qu'il ne pouuoit viure sans luy. Ils estoient presque tousiours l'vn auec l'autre, & couchoient souuent ensemble au logis de mon pere, qui en estoit bien ayse, parce qu'il estimoit in-

finiment le merite & la vertu de ce Caualier. Il ne m'euſt pas pluſtoſt veüe qu'il deuint amoureux de moy , & ſ'efforça de me faire paroiſtre ſa paſſion par ſes regards, & par vne infinité d'actions pleines de courtoiſies & de reſpects, mais ie n'y prenois nullement garde, ne ſçachant encores, à cauſe de ma grande ieuneſſe, ce que c'eſtoit d'amour. Ie prenois neantmoins grand plaiſir à tout ce qu'il diſoit, & à tout ce qu'il faiſoit, & ne voyois perſonne qui me pleuſt tant que luy, ſans toutefois me ſoucier en ſorte du mõde qu'il m'aymaſt, ou qu'il ne m'aymaſt point. Mais ie changé bien-toſt d'humeur ; car m'ayant vn iour treuuee ſeule dans la chambre de ma mere, qui eſtoit entree dans ſon cabinet pour

parler à l'vne de nos parentes de quelque affaire d'importance; Il me dit, Ah! Madamoiſelle, que vous me faites ſouffrir de cruels tourments! Moy, luy reſpondis-je, ne ſçachant encores ce qu'il vouloit dire, ny à quel deſſein il me parloit ainſi. Vous-meſme, me repliqua-t'il, ie luy reparty, la couleur m'eſtant venuë au viſage, de crainte que i'auois de luy auoir fait ſans y penſer quelque déplaiſir. Certes, Monſieur, ſi ie vous ay dépleu en quelque choſe, ie vous en demande pardon, & vous aſſeure que ie n'en ay iamais eu l'intention. Ah! belle Filatee, me dit il, auec vn doux ſouſris, admirant ma naïueté, vous demandez pardon à celuy qui vous demande la vie. Helas! tant ſ'en-faut que vous m'ayez dépleu, qu'au

qu'au contraire vous me faites mourir pour me plaire plus que tout ce qui eſt au monde. Il eſt vray, ô merueille des beautez, vous me faites, quoy qu'innocemment, endurer vn martyre dont la rigueur ne ſe peut exprimer, & c'eſt voſtre innocence qui augmente encores ma douleur; car ſi vous voyez les dangereuſes bleſſeures que vos beaux yeux ont faites en mon cœur, vous en auriez infailliblement de la compaſſion. En diſant cela, il ſe ietta de genoux à mes pieds, qu'il baiſa & arrouſa de ſes larmes, quelque reſiſtance que ie peuſſe faire, puis eſleuant vers moy ſes yeux tous rouges & tous noyez de pleurs, me dit en ſouſpirant. Ma Deeſſe ayez pitié de moy, permettez que ie vous adore, & que

ie vous serue. Ne laissez pas cruellement mourir vne creature qui vous ayme plus que sa vie. Comme il acheuoit de dire cela, il oüit que ma mere ouuroit la porte de son cabinet pour r'entrer dans sa chambre: Cela fut cause qu'apres auoir baisé le bas de ma robe, il se leua promptement & courut à vne fenestre, feignant de regarder dans vn jardin, afin qu'on ne vist point l'estat où estoient ses yeux. Ma mere allant conduire celle auec qui elle estoit, i'entray dans son cabinet & fermay la porte sur moy, afin de n'estre point obligee de respondre à celuy qui m'auoit declaré sa passion. Comme il vid que ie m'enfermois, il se douta de mon dessein, & ne sceut de quelle sorte i'auois pris ce qu'il m'auoit dit. Il descendit

pour aller au deuant de ma mere qu'il ramena dans ſa chambre, puis ſ'en retourna auec l'inquietude que vous vous pouuez imaginer. Ie fus deux iours ſans le voir, mais en fin mõ frere l'ayant amené diſner auec mon pere, ie le treuuay ſi paſle & ſi changé, que certes il me fit pitié, quoy que ie n'euſſe aucune intention de luy engager ma liberté ; qui eſtoit encores toute entiere. Apres que nous fuſmes ſortis de table, il ſ'approcha pluſieurs fois de moy, & fit ce qu'il pût pour m'entretenir, mais ie ne luy en donnay point le moyen ; car auſſi toſt que ie voyois qu'il venoit vers moy, ie m'eſloignois de luy, & feignois d'auoir affaire ailleurs, ce qui augmentoit touſiours dauantage ſon amour. *Car c'eſt vne*

chose certaine que nous aymons plus ce qui nous donne de la peine, que ce que nous pouuons acquerir ſans difficulté. Il fut vne ſepmaine toute entiere ſans manquer vn iour à venir pluſieurs fois à noſtre logis, afin de me conter ſon tourment, mais ie ne luy en donnay point la commodité, de ſorte qu'eſtant à demy deſeſperé, il me mit en la main vn billet que i'ay icy. En diſant cela, elle chercha dans ſa pochette, d'où elle tira vne lettre qu'elle me donna, dont i'ay pris la copie que vous pouuez lire, ſ'il vous plaiſt, Madame; Non, non, lis-la toy-meſme, reſpondit la Ducheſſe. Callionne ouurãt donques vn papier qu'elle auoit en la main leut ce qui ſ'enſuit.

AVez-vous reſolu de me faire mourir par voſtre rigueur? pou-

uez-vous bien traitter si cruellement vne personne qui vous cherist plus que sa vie? Ah! belle Filatee, s'il est vray que vous desiriez ma mort, donnez-la moy promptement sans me faire tant languir. Cõmandez-moy que ie meure, ou permettez-moy de parler à vous, puisque sans cela & sans estre asseuré de ce qu'il vous plaist que ie fasse, la vie m'est vn supplice insupportable, & ne veux plus estre Ennemidor, si ie ne suis vostre seruiteur.

Callionne n'eut pas plustost acheué de lire cette, que la Duchesse s'écria. O Cieux! ne seroit-ce point ce malheureux homme qui a tué le Prince de Voltandon mon frere? En verité, Madame, respondit Callionne, c'est luy-mesme, à ce que m'a asseuré Delphis. Mais ayez, s'il vous plaist,

agreable d'entédre le reste. Apres que Delphis eut leu cette lettre, elle m'a dit que veritablement elle eut peur qu'Ennemidor ne s'affligeast tant qu'il en fust malade, & que neantmoins elle se resolut de ne luy faire paroistre aucun signe d'en estre faschee, parce qu'en effet elle le tenoit encores alors en vne grande indifference. Comme cela se passoit, Coramir ayant receu quelque déplaisir de Mirigar, pria Ennemidor de luy aller dire qu'il desiroit le voir l'espée à la main, pour tirer raison de l'offense qu'il luy auoit faite. Mirigar prit Oristhene pour luy seruir de second; de sorte qu'estans tous arriuez au lieu de l'assignation, Ennemidor fut extremement estonné de se voir contraint de se battre contre

le meilleur amy qu'il euſt. Il luy en fit quelques excuſes, mais Oriſthene mettant l'eſpée à la main, luy dit: Mon frere, ils ſ'appelloiét ainſi, nous ne ſommes pas les deux premiers amis qui ſont venus en cette extremité. Tu ſçais que les loix de l'honneur, dont on vſe en Galatie, ſont ſi ſeueres, pour ne dire pas ſi cruelles; voire meſmes ſi brutalles, que bié ſouuent deux freres pour ſeruir leurs amis, ſont contraints d'en venir aux mains l'vn contre l'autre. En diſant cela il attaqua Ennemidor, qui ne fit que parer les coups qu'il luy tiroit, ſans eſſayer de luy en porter aucun, iuſques à ce que ſe ſentát bleſſé en trois endroits, il paſſa ſur luy, & apres auoir gaigné la pointe de ſon eſpée, & ayát moyen de le tuer ſ'il euſt voulu,

luy dit : Mon cher frere, ie vous prie de vous contenter du ſang que vous m'auez deſia fait perdre, & que cela n'altere point l'amitié qui eſt entre nous deux. Oriſthene eſtant au deſeſpoir de ſe voir à la mercy d'Ennemidor, ne reſpondit rien, mais ſ'efforçoit de ſe dégager quand Coramir, qui auoit deſarmé Mirigar, & luy auoit donné la vie, les vint ſeparer, & les fit tous deux embraſſer. Toutesfois le deſauantage qu'Oriſthene eut en ce combat luy remplit l'ame de tant d'ennuys, que dés l'heure il conceut vne exceſſiue hayne contre Ennemidor, qui remarquant en luy de la froideur en mourut preſque de déplaiſir, n'oſant plus aller ſi librement qu'il auoit accouſtumé chez Em.ſton. Leurs amis com-

muns s'apperceuás de cela, firent ce qu'ils peurent pour les remettre bien ensemble, mais Oristhene n'y voulut iamais entendre. En fin la saison estant venuë des Mercurialles, Ennemidor se masqua auec huict de ses amis, & alla danser vn balet chez Emiston, où il ne fut pas plustost entré qu'il y arriua vne autre compagnie de Masques. Ennemidor ayant dansé son balet, s'approcha de Filatee, & comme il l'entretenoit, l'vn des autres Masques le choqua si rudement qu'il le renuersa presque par terre, dont il se sentit tellement offensé, que se tournant vers celuy qui l'auoit si mal traitté, luy donna vn grand coup de pied par le ventre. Au mesme temps il se fit vne si grande rumeur, que peu s'en fallut

que tous ceux qui estoient là ne se coupassent la gorge. En fin Emiston qui n'en cognoissoit pas vn, fit tant qu'il appaisa ce bruit, de sorte que ceux qui estoient entrez les premiers se retirerent auant les autres. Mais Ennemidor estoit au desespoir, croyant auoir receu vn affront en la presence de sa Maistresse, & resolut de sçauoir qui estoit celuy-là qui le luy auoit fait. Il attendit enuiron vn quart-d'heure dans la ruë, & dés qu'il vid que ceux à qui il en vouloit sortoiẽt de chez Emiston, il mit l'espee à la main, & se meslant parmy eux attaqua celuy-là qui l'auoit choqué, qu'il recognut aysément, parce qu'il estoit le plus grand de tous les autres. Apres qu'ils se furent tiré quelques coups, Ennemidor en

donna vn dans le cœur à ſon ennemy, & apres cela chargea ſi rudement les autres qu'ils prirent la fuite. Il fut tué cinq hommes en ce combat, deux du coſté d'Ennemidor, & trois de l'autre, ſans pluſieurs qui y furent bleſſez, dont il y en eut quelques-vns qui moururent bien-toſt apres. Ennemidor ne ſ'eſtoit preſque pas retiré dans ſon logis auec ſes amis, que trente ou quarante ſoldats bien armez l'y aſſiegerẽt, luy reprochans qu'il auoit tué le fils du gouuerneur de Darderoy. Ennemidor voyant cela, recognut que celuy qui l'auoit choqué chez Emiſton, & qu'il auoit tué, eſtoit Oriſthene, dont il eſtoit tellement deſeſperé, que ſans l'vn de ſes amis il ſe fuſt paſſé ſon eſpee au trauers du corps, pour le

regret qu'il auoit d'auoir priué Filatee de son frere, & d'estre contraint de s'esloigner d'elle. Il se sauua par-dessus la couuerture de son logis, & partit cette nuit-là de Darderoy auec ceux qui estoiēt en la mesme peine que luy. Comme ils furent arriuez sur la pointe du iour à vn petit village qui est à quatre lieuës de Darderoy, ils se separent tous, & prirent chacun vn different chemin. Ennemidor changea son habit auec vn de burre que luy donna l'hoste où ils estoient logez, & auquel il laissa vn bon cheual qu'il auoit pour monter sur vn bidet qu'il emmena portant vne petite malette en croupe. Apres cela vous sçauez, Madame, ce qui luy arriua auant qu'il entrast dans Sirapis; Cependant Filatee ayant sceu

tout ce qui s'estoit passé, & qu'Ennemidor s'en estoit allé de peur qu'estant pris on ne le fist mourir, commença à sentir en elle vn si extreme ennuy de son esloignement, qu'elle en tumba malade. Certes, Madame, *i'ay tousiours remarqué qu'il n'y a rien qui afflige tant vne femme qui est infinimẽt aymee de quelque galant homme, que quand par sa rigueur ou par quelque autre accident, elle est contrainte de le perdre, combien qu'elle n'eust aucun dessein de soulager sa peine.* Ah! que d'ennuys nous receuons lors que nous voyons que celuy qui nous seruoit auec toute sorte d'honneurs, de soins & de sousmissions recouure sa liberté qu'il nous auoit engagee, & consacre à vn autre les mesmes vœux qu'il auoit accoustumé de nous adresser?

C'eſt vn regret qui ne ſe peut exprimer, & quoy que ſ'en ſoit, *il n'y a ce me ſemble point de filles ny de femmes au mõde, quelque mine qu'elles faſſent, qui ne ſoient extremement faſchees de perdre la puiſſãce qu'elles auoient ſur les volontez d'vne perſonne, de qui elles pouuoient entierement diſpoſer; & qui au lieu de les adorer ainſi qu'auparauant, teſmoigne les tenir indifferentes & n'en faire plus d'eſtat, voire meſmes ne s'en ſouuenir que pour les meſpriſer.* Filatee eſtant donques aſſeuree qu'Ennemidor ſ'en eſtoit allé, & que peut-eſtre elle ne le verroit iamais, deuint beaucoup plus amoureuſe de luy que quand elle le voyoit tous les iours. O eſtranges & admirables effets d'amour! *On tient que cette paſſion ne ſe peut guarir que par l'abſence;* & neantmoins ce fut par ce

moyen que la belle Filatee perdit ſa liberté, ne pouuant ſouffrir l'eſloignement de celuy dont elle auoit quelquesfois euité la preſence. Elle creut qu'encores qu'il euſt tué ſon frere, & qu'il ſe fuſt retiré ſans prendre congé d'elle, que toutefois il n'auoit point en changeant de lieu, changé l'affection qu'il luy auoit fait paroiſtre, & qu'il auroit infailliblemẽt eſté contraint de ſe reſoudre aux extremitez où il ſ'eſtoit porté. Cette croyance luy fit prendre vne reſolution autant pleine de dangers, que digne d'eſtre admiree : Car ne pouuant plus viure ſans voir celuy qu'elle portoit dans ſon cœur & dans ſes yeux, elle ſe déguiſa en homme pour l'aller chercher. Ainſi apres ſ'eſtre deſrobee de ſon pere & de ſa

mere, & auoir ſouffert vne infinité de peines & d'ennuys, elle fut priſe par les voleurs que tua Chriſolite, de ſorte qu'en meſme temps elle treuua ſon amy, & fut vengee de ſes ennemis.

Voila, Madame, continua Callionne, ce que m'a conté la belle Filatee qui eſt déguiſee en Caualier, & ſe fait appeller Delphis. O Cieux! ſ'écria la Ducheſſe de Gonzanuert, eſt-il poſſible que celuy dont ſe plaint Filatee, ſoit cet Enemidor qui a rẽply noſtre maiſon d'ennuys, & que ie dois autant hayr que la mort? Madame, c'eſt luy-meſme, reſpondit Callionne, & ſ'eſt déguiſé en fille pour vous ſeruir, ſe faiſant appeller Chriſolite, car Filatee qui l'a recognu m'en a ainſi aſſeuree: Et comment t'en a-t'elle aſſeuree? demanda

demanda la Ducheſſe. Madame, repartit Callionne, apres qu'elle m'eut raconté tout ce que vous auez entendu, elle me conjura de luy dire depuis quel temps ie cognoiſſois celuy qui l'auoit deliuree des mains des voleurs. Ie luy ay dit que ce n'eſtoit point vn homme, mais que c'eſtoit vne fille, luy confeſſant ingenument la verité, & luy declarant de quelle ſorte elle eſt entree à voſtre ſeruice; car en luy diſant ce ſecret, ie ne ſçauois pas encores que ce fuſt Ennemidor, auſſi n'ay-je fait cognoiſtre à Filatee aucune choſe de ce que i'ay iugé n'eſtre pas à propos qu'elle ſceuſt. Certes Callionne, repliqua la Ducheſſe, vous ne deuiez point dire qui ie ſuis, ny deſcouurir cette affaire qui me déplaiſt tant, que ie croy

que i'en mourray d'ennuys. Mais il n'y a desormais point de remede, faites-moy venir cet effronté trompeur, afin que ie parle à luy; car à quelque prix que ce soit, ie ne veux pas qu'il couche ceans, & vous deffens sur peine d'estre mal auec moy toute vostre vie, de parler de cecy à qui que ce soit.

Callionne estant en mesme temps sortie de la chambre de sa Maistresse, & ayant dit à Ennemidor que la Duchesse vouloit parler à luy, il s'en alla la treuuer. Certes, luy dit-elle, aussi-tost qu'elle le vid, si ie n'estois retenuë par quelque particuliere cósideration, ie ferois chastier vostre insolence comme il cóuient. Retirez-vous promptement, & que ie ne vous voye iamais: car si vous vous treuuez deuant moy,

ce ſera le plus grand malheur qui vous puiſſe arriuer, & ſur tout ſouuenez-vous d'eſtre diſcret. Quand on vient à oüir vn grand coup de tonnerre ſans l'auoir preueu, on n'eſt pas plus ſurpris & plus eſtonné que le fut Ennemidor, voyant eſclater la colere de celle dont il eſtoit accouſtumé de voir le viſage plein de douceur. Il ſe ietta de genoux à ſes pieds, & luy dit. Ah! Madame, ie vous demande pardon, & vous ſupplie tres-humblemẽt de ſouffrir que ie meure preſentement deuant vous, ſi i'ay eſté ſi malheureux que de vous déplaire en quelque choſe, car voſtre contentement m'eſt mille fois plus cher que la vie. En diſant cela il tira ſon eſpee, & fit feinte de ſ'en vouloir donner au trauers du

corps. Mais la Ducheſſe ſe iettant ſur luy, ſ'écria. O miſerable, que voulez-vous faire? Voudriez-vous en vous tuant vous priuer pour iamais de la compagnie des Dieux, qui banniſſent de leur celeſte ſejour ceux que la rage a fait ſortir de ce monde auant qu'ils l'euſſent ordóné? Ne ſçauez-vous pas *que de tous les crimes dont les mortels ſe puiſſent ſoüiller, il n'y en a point vn ſi noir, ny que la diuine Iuſtice chaſtie ſi ſeuerement que le deſeſpoir?* Leuez-vous donques & vous en allez en quelque lieu effacer par vos larmes les taches de voſtre ame, ſi vous ne voulez eſtre reſerué à des flammes qui ſont inſupportables auſſi bien qu'eternelles. Madame, repliqua Ennemidor, pleurant comme ſ'il ſe fuſt voulu noyer, au lieu de ſe

releuer, ie ne me puis imaginer aucun ſupplice plus cruel que d'eſtre banny de voſtre preſence, & priué de voſtre bonne grace. Vous pouuez me faire ſouffrir vne infinité de tourments, mais vous ne pouuez m'empeſcher de vous aymer: Car le feu qui en ce monde peut reduire mon corps en cendre, & les flammes qui apres ma mort peuuent deuorer mon ame, ne ſont que des gouttes de rozee au prix de l'ardeur amoureuſe qui me conſume. Ie bruſle, Madame, croyez-le ſ'il vous plaiſt: mais au plus fort du martyre que i'endure, ie ne vous demande autre choſe ſinon d'auoir mes peines agreables. Que ſ'il m'arriue de ſortir tant ſoit peu du reſpect que ie vous dois, ne permettez plus que ie vous reſ-

pecte du tout, qui eſt le plus extreme chaſtiment que vous me pouuez donner. Non, non, (adiouſta la Ducheſſe, qui ne pouuoit plus ſ'empeſcher de pleurer, voyát Ennemidor ſe fondre tout en larmes) il n'eſt point beſoin de tant de diſcours, ſi vous voulez me plaire, & ſi i'ay quelque pouuoir ſur vous, oſtez-vous d'icy ſans tarder, & ſortez de ceans. Elle ne luy peut rien dire dauantage, car l'eau dont ſes yeux eſtoiét pleins ne pouuoit eſtre retenuë. Elle ſortit donques promptement de la chambre, & en ſ'en allant elle dit auec vne voix entrecoupee de ſanglots, ſans tourner la teſte vers Ennemidor. Sur tout ſoyez ſage Ennemidor, & ayez autant de diſcretion que vous m'en promettez. Il eſtoit demeuré à ge-

noux, ne ſçachant à quoy ſe reſoudre, iuſques à ce que voyant qu'elle ouuroit la porte il ſe leua pour courre apres: mais elle fuſt pluſtoſt dehors de la chambre, & entree dans vn petit cabinet qui eſtoit aupres, qu'il ne fut ſur ſes pieds. O Cieux! ſ'écria-t'il quand il l'eut perduë de veuë, vous fuyez, ô ma chere ame, & ie ne puis mourir. Vous me quittez, & au meſme inſtant ie ſuis abandonné de toute ſorte de conſolation. O merueille du monde, miracle de la nature, miroir de chaſteté, & delices du Ciel, ie recognois bien maintenāt que les Dieux ne vous ont miſe ſur la terre qu'afin que vous en ſoyez la gloire. Il vouloit encores continuer ſes plaintes, quand Callionne luy vint dire que la Ducheſſe luy mandoit

qu'il fiſt, ſans plus differer, ce qu'elle luy auoit dit. Ah! ma chere ſœur, reſpondit-il, ie ſuis preſt à partir,ie m'en vays,ie m'en vays. En diſant cela, il ſe mit à pleurer plus fort qu'il n'auoit point encores fait, dont Callionne eut tant de pitié, qu'elle luy dit. Monſieur, ne vous affligez point, l'humeur de Madame ſe pourra changer auec le temps, ie vous promets d'y faire tout ce qui me ſera poſſible, & de vous ſeruir où i'en auray le moyen. Ie ſçay toute voſtre affaire qu'elle meſme m'a contee, & dont vous euſſiez peut-eſtre eu plus de contentement ſi vous m'en euſſiez parlé. Mais il n'y a rien de deſeſperé, car encores que vous ſortiez de ceás, i'eſpere que vous y pourrez retourner dans peu de temps, & ce-

pendant ie vous promets encores vne fois de vous aſſiſter en ce qui dépendra de moy, qui vous aduertiray ſoigneuſemẽt de tous les mouuements de ſon cœur. Acheuant de dire cela, elle oüit que la Ducheſſe l'appelloit, c'eſt pourquoy elle dit à Ennemidor: Monſieur, ie ne puis eſtre icy dauantage auec vous, allez vous-en, obeïſſez croyez-moy, & ne vous attriſtez point. Apres cela elle courut à ſa maiſtreſſe, qui ſe treuuoit extremement preſſee d'vn violant mal de cœur.

Ennemidor ſe conſola vn peu de ce que Callionne luy auoit dit, & ſe voyant ſeul eſſuya ſes yeux pour ſortir du logis: Mais quand il en fut dehors ſon eſprit fut preſſé de tant d'ennuys, qu'il euſt voulu eſtre mort; parce

qu'outre la crainte qu'il auoit de ne pouuoir iamais parler à la Ducheſſe de Gonzanuert, il ne ſçauoit encores où aller ne cognoiſſant perſonne dans la Ville, & n'ayant pas vn ſol pour viure & ſe mettre en equipage. Eſtant donques preſque reduit au deſeſpoir, & ſe promenant dans la ruë ſans ſçauoir où ſe retirer, il rencontra Delphis tout hors d'aleine qui le vint auſſi-toſt embraſſer, & luy dit. Monſieur, ie m'en allois vous treuuer en grãde diligence, pour vous dire qu'à demy-lieuë d'icy i'ay rencontré enuiron deux cens hommes à cheual armez de toutes pieces qui viennent deçà. Et parce que i'ay ouy dire que l'Empereur veut aſſieger Gonzanuert, i'ay peur que ces gens-là n'y ayent fait quelque

entreprise. Monsieur, respondit Ennemidor, ie ne fais que sortir de chez la Duchesse, & ne puis pas maintenant y retourner, prenez s'il vous plaist la peine d'y aller pour luy donner aduis de ce que vous me dites, vous me treuuerez en ce lieu où ie vous attendray. Delphis estant à la porte du logis de Madame de Gonzanuert, en vid sortir vne infinité de Pages & de laquais pleurants & courants d'vn costé & d'autre. Il demanda à vn vieillard vestu par bandes de drap & de taffetas de trois ou quatre couleurs, s'il estoit arriué quelque mauuaise nouuelle. Helas! Monsieur, respondit ce vieillard, c'est que Madame se treuue extrememét mal, & l'on enuoye de tous costez chercher des Medecins, des Apo-

ticquaires, & des Chirurgiens. Delphis ayant ouy cela, passa plus outre pour parler à Callionne qu'elle cognoissoit desia, & qu'elle rencontra par vne bonne fortune au haut du degré! Ah Delphis (ainsi vous appelleray-je tousiours tant que vous serez vestuë en homme, dit Callionne) nous auons presque perdu Madame, qui a eu depuis demie-heure vn si grãd mal de cœur, que peu s'en est fallu qu'elle ne soit morte entre mes bras, mais graces aux Dieux, elle se treuue maintenant mieux. Et où vous estes vous tant gardee? Madamoiselle, respõdit Delphis, le lendemain que nous fusmes arriuez icy, ie m'en allay iusques chez le Gentil-homme où nous auions couché le iour auparauãt, & où i'auois oublié soubs mon

cheuet de lict ma bourſe qu'il m'a luy-meſme renduë. A demie-lieuë d'icy i'ay rencontré vn gros de Caualerie, qui vient en fort bon ordre & fort bien armé, ie crains que ce ne ſoit quelque troupe d'ennemis qui ayt fait quelque entrepriſe ſur cette place. C'eſt pourquoy ie m'en ſuis venuë à toute bride pour en aduertir Madame. Nauez vous point vû Ennemidor ? demanda Callionne, ie l'ay rencontré dans la ruë à cinquante pas d'icy fort triſte & melancolique. Il m'a dit qu'il ne faiſoit que ſortir de ceás, & qu'il n'y pouuoit retourner, me priant de venir rapporter à Madame ce que ie viens de vous dire. Callionne ayant ouy cela, courut en donner aduis à la Ducheſſe, & luy dit que ſi on venoit aſ-

ſieger Gonzanuert, il ſeroit fort à propos d'y retenir Ennemidor, parce que tres-aſſeurément, diſoit-elle, ſ'il eſt pour nous noſtre party en ſera bien plus fort, & ſ'il ſe iette du coſté des ennemis, ainſi qu'il fera ſ'il ſe retire auec meſcontentement, ie crains qu'il ne nous faſſe beaucoup de mal. La Ducheſſe ne reſpondit rien à cela, & commanda ſeulement qu'on luy fit venir Hipophilon, à qui elle dit, qu'il couruſt en diligence aduertir le Gouuerneur de Gonzanuert de ce qu'auoit rapporté Delphis. Oriſton, ainſi ſ'appelloit le Gouuerneur, r'enforça incontinant les Corps de garde, & apres auoir donné l'ordre qu'il conuenoit pour la ſeureté de la place, reſolut d'aller luy-meſme recognoiſtre qui pouuoient eſtre

ceux que Delphis auoit rencontrez. Il ne faiſoit eſtat de mener auec luy que quelques quarante ou cinquãte cheuaux au plus, n'ayant aucun deſſein de combattre: Mais Entriual qui depuis deux iours auoit amené dans la Ville, par commandement de Monſieur de Gonzanuert, vne compagnie de genſdarmes, qui eſtoit de cent Maiſtres, pria Oriſton de le mener auec luy & tous ſes cõpagnons. Auec cela plus de trente Gentils-hommes de qualité qui eſtoient venus voir la Ducheſſe voulurent eſtre de la partie. Ennemidor ſe deſeſperoit de n'auoir point de cheual. Delphis faiſoit difficulté de luy preſter le ſien, parce que l'amour qu'il luy portoit, ne pouuoit ſouffrir qu'il ſe miſt en aucun danger. Cela fut

cause qu'il s'en alla à Callionne, la prier de faire en sorte auec la Duchesse qu'il pust auoir le barbe qu'il auoit amené de Sirapis. Callionne le luy fait donner sans en parler à sa Maistresse: Mais il ne fut pas plustost monté dessus, qu'Hipophilon le recognut, & le voulut arrester, croyant qu'il se fust coulé dans la Ville pour y executer quelque entreprise. Il sçauoit bien qu'il auoit tué le Prince de Voltandon, frere de la Duchesse de Gonzanuert; & que d'ailleurs il estoit des amis du Marquis de Gardenfort, qui s'estoit vanté de faire razer Gonzanuert, & de ruiner le Duc de Meuridas, & toute sa maison. S'estant donques approché de luy, il luy dit: Monsieur, si ie ne me trompe, vous n'estes pas en cette

Ville pour la deffendre, puis que vous estes l'vn des plus confidens amis de Gardenfort, qui y fait acheminer pour l'assieger toutes les forces de l'Empire. Monsieur, respondit Ennemidor, me cognoissez-vous bien? Asseurément, repartit Hipophilon, ie vous prés pour Ennemidor, & ne m'abuse point. Il est vray, dit Ennemidor, ie m'appelle ainsi, mais puisque vous me cognoissez, ie vous supplie auant que de dire à personne qui ie suis, vouloir prendre la peine de demander à Madame la Duchesse de Gonzanuert, si elle ne m'a pas fait donner ce barbe que i'ay pour aller auec Oriston, & si elle a aucun soupçon de moy. Ie recognois bien ce barbe, respondit Hipophilon, il s'appelle Voltandon, & feu Monsieur de Vol-

tandon le donna à Monſieur le Duc, de ſorte que depuis ce tẽps-là il a touſiours eſté ainſi appellé: Mais ie ne ſçay point qui vous l'a donné, ny ſi Madame ſçait que vous ſoyez en cette Ville. C'eſt pourquoy vous ne treuuerez pas ſ'il vous plaiſt mauuais, veu ce qui ſ'eſt paſſé cy-deuant, ſi ie ſuis eſtonné de vous y voir, & ſi ie deſire ſçauoir ce que i'ay affaire. Ie m'en iray treuuer Madame, & attendant que i'aye receu ſes commandements, ie prieray Oriſton de vous tenir compagnie. Ennemidor enrageoit en ſon ame de cette rencontre, mais n'y pouuãt apporter de remede, dit qu'il treuuoit bon l'expedient d'Hipophilon. Ils ſ'approcherent donques tous deux d'Oriſton, à qui Hipophilon dit: Mõſieur, ie m'en

vay iusques au Chasteau parler à Madame de quelque chose d'importance, dont il est necessaire que nous ayons la resolution auant que nous sortiós de la Ville. Cependãt ie vous supplie de vous tenir pres de Monsieur iusques à ce que ie soys de retour, parce qu'il ne cognoist icy personne. Ie le cognois fort bien, respondit Oriston, & ne comprends point quelle affaire il y peut auoir. Il m'a dit, repartit Hipophilon, que Madame luy a fait donner Voltandon pour vous accompagner, & c'est pour cela que ie m'en retourne au Chasteau.

Comme Hipophilon acheuoit de dire cela, il entra dans la Ville vn Gentil-homme qui couroit à toute bride. Oriston qui le cognoissoit, luy dit; Où courez-vous

ſi viſte Gandaron. Ie viens promptement querir du ſecours, reſpondit-il, afin de tirer la Reyne de Regnaut-chanfort d'entre les mains de ceux qui l'emmenent priſonniere à Sirapis par le commandemét de l'Empereur. Sont-ils loing d'icy, demanda Oriſton, ils n'en peuuent eſtre qu'à vn quart de lieuë au plus, repliqua Gandaron. Courez dóques promptement tous deux au Chaſteau, dit Oriſton, vous & Hipophiló, & ne tardez point, pource qu'il n'y a que ſept lieuës d'icy à Agrigente, qui eſt leur retraite. Oriſton n'eut pas pluſtoſt ouy cela qu'Hipophilon & Gandaron pouſſerent leurs cheuaux, & ſ'en allerent treuuer la Ducheſſe, à qui Gandaron ayant fait entendre le ſujet de ſon voyage, elle com-

manda qu'on ſecouruſt prom-ptement ſa ſœur, & que chacun montaſt à cheual pour la deliurer à quelque prix que ce fuſt. Madame, dit Hipophilon, Oriſton ſ'y en-va auec prés de deux cens cinquante cheuaux, mais ie ſuis accouru icy vous dire que i'ay treuué Ennemidor qui veut l'accompagner. Il eſt monté ſur le barbe que feu Monſieur le Prince de Voltandon a donné à Monſieur, & dit que vous le luy auez fait preſter pour venir auec nous, ce que ie n'ay pû croire, ny que vous ſceuſſiez meſmement qu'il fuſt en cette Ville. Ie ſçay bien qu'il y eſt, reſpondit la Ducheſſe, mais ie ne luy ay point fait preſter ce barbe dont vous parlez. Madame, dit Callionne, qui eſtoit là, il me l'eſt venu demander à l'heure

que voſtre mal de cœur vous a pris, & ie le luy ay fait donner, ſçachant que c'eſtoit pour voſtre ſeruice. Et bien, bien, repartit la Ducheſſe, parlant à Hipophilon, c'eſt aſſez, allez & ne perdez point de temps. Mais Madame, adiouſta Hipophilon, vous plaiſt-il que nous laiſſions venir Ennemidor auec nous ? La Ducheſſe ne luy reſpondit rien, & fit ſemblant de ne prendre pas garde à ce qu'il luy diſoit, ce que Callionne voyant, & ſe doutant de ce qui l'en auoit empeſchee, dit, ouy, ouy, menez-le auec vous.

Apres cela la Ducheſſe fit fermer la porte de ſa chambre, & appellant Callionne, luy dit. Certes ma bonne amie, il me ſemble que vous n'auez gueres de diſcretion d'auoir fait donner à Enne-

midor le cheual qu'il a. Que pensez-vous qu'on die à la Cour, & par tout ailleurs quand on sçaura cela, & qu'il est le bien-venu ceans? On parlera de moy aux plus mauuais termes qu'il est possible, & croira-t'on que cet homme là (veu le sujet que i'ay de le hayr) ne seroit point le bien venu icy, si ie ne l'aymois plus que mõ honneur. Personne ne s'imaginera que ce soit pour l'amour de vous, pource qu'on sçait bien que s'il n'y auoit que cela, ie ne souffrirois pas qu'il se presentast deuant moy. O Cieux, ie suis perduë! mon innocence ne me garantira pas du blasme que mon malheur me prepare. *Ah! qu'il est bien vray qu'on ne doit pas tousiours croire les bruits qui courent, & ne iuger pas temerairement des actions des*

femmes ſans cognoiſtre le ſecret de leurs affaires, & eſtre bien aſſeuré de quelle ſorte elles ſe gouuernent, pource que bien ſouuent on reuoque en doute l'honneſteté de celles qui ſeroient honnorees comme des exemples de vertu, ſi elles eſtoient bien cognuës. Madame, reſpondit Callionne, ce que vous dites doit tirer voſtre eſprit de l'apprehenſion que vous auez que le ſejour d'Ennemidor en cette ville n'apporte quelque prejudice à voſtre reputation, pource qu'outre qu'on vous a touſiours tenuë pour la plus ſage Dame de la Cour, *on ſçait bien qu'en Galatie, encores que les Princes & les grands Seigneurs ayent toute ſorte de ſuiect de ſe hayr, ils ont toutefois cette bonne couſtume de s'accorder quand il eſt queſtion de maintenir ou eſleuer leur fortune, dont ils ont plus de ſoin que*

de se vanger. Ainsi quand on sçaura qu'Ennemidor a embrassé vostre party, on croira que l'esperance d'y faire plustost ses affaires qu'ailleurs, l'y a fait ietter, & que la necessité des vostres l'y a fait receuoir. Quoy que Callionne representast à sa Maistresse, elle ne pût toutefois la consoler; de sorte qu'apres plusieurs discours qu'elles eurent ensemble, & qui durerent assez long-temps, la Duchesse pour chercher quelque allegement à ses ennuys s'efforça de dormir.

Trois heures s'estoient à grand peine escoulees depuis qu'Hipophilon estoit party de sa chambre, quand on ouyt entrer dans la court du logis vn carrosse à six cheuaux, qui mena tant de bruit que la Duchesse s'éueilla, & de-

manda ce que c'estoit. On luy dit que c'estoit la Reine de Regnaut-chanfort qui arriuoit. Elle se leua pour aller au deuant d'elle, & la rencontra dans le degré, puis la mena dans sa chambre, où apres s'estre plusieurs fois embrassees, la Reyne dit. Asseurément, ma sœur, i'estois perduë sans le secours que vous m'auez enuoyé, & sans l'assistance que i'ay receuë d'vn homme de qui ie l'esperois le moins, & que vous ne soupçónerez ie m'asseure iamais. Pardonnez-moy, respondit la Duchesse, ie sçay bien qui est celuy-là dont vous voulez parler, c'est à mon aduis Ennemidor. Et comment sçauez-vous cela? repartit la Reine. Pource qu'il est party d'icy auec Oriston, pour aller chercher ceux qui vous emmenoient, res-

pondit la Duchesse: Mais contez-moy vn peu, s'il vous plaist, ce qui vous est arriué, & puis ie vous diray tout à loisir comment Ennemidor s'est rendu icy.

Apres que mes freres & moy nous fusmes sauuez de Sirapis, dit la Reine, & qu'eux se furẽt retirez à Meuridas, ie m'en allay chez moy à Regnaut-chãfort, où cinq iours apres mon arriuee i'eu aduis certain de la vostre en ce lieu. Ie me resolu à vous venir treuuer, tant pour m'esloigner de Meuridas, qu'on croit que l'Empereur va luy-mesme assieger, que pour me consoler auec vous. Ie party donques de chez moy auec mõ train ordinaire, ne croyant pas qu'il y eust aucun danger sur le chemin: Mais cõme ie fus à vn bon quart de lieüe d'icy, & que nous voyons

deſia les tours de Gonzanuert, mes gens deſcouurirent vn gros de Caualerie qui venoit droit à nous, dont ils m'auertirent incontinent. Ie ne m'en effrayé point du tout, pource que ie m'imaginay que c'eſtoit quelqu'vne de vos troupes que vous enuoyez au ſecours de Meuridas, ne me pouuant perſuader que des coureurs du coſté des ennemis ſ'approchaſſent ſi pres de Gonzanuert, où ie ſçauois bien qu'il y auoit vne forte garniſon & de Caualerie & d'Infanterie. Neantmoins le Comte de Stratebout qui eſtoit auec moy dans mon carroſſe, fut d'aduis de mettre pié à terre, & d'enuoyer ſçauoir qui eſtoient ceux qui ſ'aduançoient touſiours en fort bon ordre. Il cōmãda au Lieutenant de mes

Gardes de prendre quinze ou vingt de ſes compagnons, & de les aller recognoiſtre. Comme il fut à cent pas d'eux, & qu'il eut remarqué qu'ils auoient des eſcharpes jaunes, il voulut ſ'en reuenir au galop nous dire que c'eſtoient des ennemis, mais ils furent pourſuiuis de ſi pres par les autres, qu'ils n'eurent le loiſir que de crier en ſ'approchant de mon carroſſe, armes, armes, ce ſont des ennemis. Repreſentez-vous ce que ie deuins alors, parce qu'apres que mes Gardes eurent dit cela, il ſe fit vn cry ſi eſpouuentable parmy mes gens, que ie croy qu'il ne ſ'en eſt iamais ouy vn ſemblable. Incontinent apres i'ouy que les ennemis crioyent tous enſemble, tuë, tuë; O Cieux ie friſſonne encores de peur quãd

ie me ſouuiens de cela! Au meſme inſtant i'entendy tirer tant de coups de piſtolets & de carrabines, que ie croyois fermement que tous ceux qui eſtoient venus auec moy auoient eſté tuez. Ie ne ſçauois à quoy me reſoudre, & n'oſois pas meſmement regarder hors de mon carroſſe, quand ie vy vn homme armé de toutes pieces, qui mettant la teſte dans la portiere, & la tournant de tous coſtez pour voir où i'eſtois, me dit m'ayãt apperceuë; Madame, ie vous engage ma foy & mõ honneur, qu'il ne ſera fait aucun mal à voſtre Majeſté: Mais ſ'il ne vous plaiſt commander à vos gens de mettre les armes bas, & de ſe rendre, ie les feray tous paſſer au fil de l'eſpee, ſelõ l'ordre que i'en ay de l'Empereur. Ie luy demanday ce

qu'il falloit que ie fiſſe. Mettez pied à terre & les faites obeïr, me repliqua-t'il. Oyant cela, ie deſcendy promptement de carroſſe. O ma ſœur, l'horrible ſpectacle qui ſe preſenta à mes yeux quand ie fus à terre! Ie voyois aſſommer mes gens ſans aucune pitié: L'vn tumboit mort de deſſus ſon cheual, vn autre eſtant à pied eſtoit en vn moment mis en pieces à grands coups d'eſpees. I'en vy vn qui ſe voulant deffendre & reſiſter à cinq ou ſix qui l'attaquoiét par deuant, fut en fin miſerablement tué par derriere par d'autres qu'il ne voyoit pas. Mais tout cela n'eſtoit que jeu au prix du carnage qui ſe faiſoit au derriere de mon carroſſe, où le Comte de Stratebout ſ'eſtoit retiré auec douze ou quinze de mes Gentils-

hommes. Ie m'y en allay pour voir ce que c'estoit, parce qu'il s'y faisoit vn plus grand bruit qu'en aucun autre endroit. M'en estant approchee, ie prié celuy qui s'estoit adressé à moy de faire cesser le cõbat, & luy dis que les miens ne feroient aucune difficulté de se rendre. Il poussa son cheual dás la meslee, criant tant qu'il pouuoit, c'est assez, c'est assez, qu'on ne tuë plus personne. Mais quoy, ses gens estoient si eschauffez qu'ils ne l'entendoient point; de sorte qu'encores qu'il fist tout ce qui luy fut possible, & qu'il frapast mesmement les siens, il ne pût toutefois empescher que ses pauures gens-là ne fussent tous tuez, fors seulement le Comte de Stratebout, & cinq autres qui sont tellement couuerts de bles-

ſeurs, que i'apprehende bien fort qu'il ne ſ'en ſauue pas vn. La rumeur eſtant appaiſee en cet endroit-là, le Chef des ennemis deſcendit de cheual, & ayant oſté ſon habillement de teſte ſ'approcha de moy, & me dit. Madame, Dieu ſçait l'extreme regret que i'ay de ce qui ſ'eſt paſſé, ie iure que ie voudrois eſtre mort vne heure auãt que l'Empereur m'aye donné le commandemẽt de vous venir arreſter. Ie luy demanday d'où l'Empereur auoit pû auoir aduis de mon voyage. Madame, me reſpondit-il, ſa Majeſté a de fort bons eſpions. Mais nous n'a-uons pas trop de temps pour aller à Agrigente, ayez ſ'il vous plaiſt agreable de monter en carroſſe, de peur que la nuict nous ſurprenant vous ne ſoyez mala-

de. Auant que faire ce qu'il di-
ſoit, ie le priay d'enuoyer icy le
Comte de Stratebout & les au-
tres bleſſez, ce qu'il ne me voulut
accorder, & les fit mettre ſur le
chariot de mon bagage apres l'a-
uoir fait deſcharger. En fin ie fus
preſſee de monter dans mon car-
roſſe, où ie ne fus pas pluſtoſt
qu'il commanda à mon Carroſ-
ſier de toucher, & d'aller au grād
trot, laiſſant enuiron vingt gens-
darmes pour ſeruir d'eſcorte au
chariot des priſonniers, à mes
mulets de bagage, & à ſept ou
huict cheuaux ſur leſquels on a-
uoit mis ce qu'on auoit oſté de
deſſus mon chariot, pource que
Valdamont ne vouloit rien per-
dre, ſ'imaginant deſia que tout
mon equipage ſeroit pour luy.
Quoy, dit la Ducheſſe, interrom-

pant ſa ſœur, c'eſt donques Valdamont qui vous emmenoit. C'eſt luy-meſme, repliqua la Reyne. O le traiſtre, adiouſta la Ducheſſe! Hé ma ſœur, reſpondit la Reyne, *il ne faut point treuuer eſtrange qu'vn homme qui abandonne ſa religion pour l'amour d'vne femme, trahiſſe ſon Maiſtre pour faire ſa fortune.* Mais eſcoutez le reſte, à peine auions nous fait vne demie lieuë, quoy que nous cheminaſſions fort viſte, que i'entendy le bruit de pluſieurs hommes à cheual, qui venoient au grand galop ſur le paué. Ie regarday & vy que c'eſtoient ceux que Valdamont auoit laiſſé pour conduire les priſonniers & le bagage. Valdamont qui ſe tenoit à la portiere de mon carroſſe, leur demanda où ils s'en alloient ainſi tous en ſi grande

haſte. Monſieur, repartit l'vn d'entr'eux, nous auons veu à deux cens pas loing du lieu où vous nous auez laiſſez, ou enuiron, vn gros deCaualerie de plus de deux cens cheuaux, qui venoient droit à nous au meilleur ordre du mõde, & m'aſſeure que s'ils ne ſe ſont point arreſtez à parler au Comte de Stratebout, qui eſt dans le chariot, vous les pourrez bien-toſt voir. Valdamont au meſme tẽps fait mettre mon carroſſe de trauers dans le chemin, & commanda à vingt Carabins de deſcendre de cheual, puis en mit dix au derriere du carroſſe, & dix au deuant qui ſe couuroient de leurs cheuaux; de ſorte que le carroſſe eſtant au milieu de ces vingt Carabins ſeruoit de barricade. Aux deux coſtez du chemin à main

droite & à main gauche, il y auoit deux fossez & deux hayes qui pouuoient auoir sept ou huict cens pas de long. Valdamont fit abattre promptement vn peu de terre, & rompre des hayes par-delà la barricade pour faire vn passage dans les champs. Il y fit aduancer de chaque costé quelques vingt-cinq ou trente pas deuant le carrosse, douze Carabins qui estoient couuerts de hayes. Ils ne furent pas plustost en embuscade que Oriston arriua, qui ne les voyant pas voulut venir enfoncer ceux qui estoient aux deux bouts du carrosse, dans lequel i'estois demeuree. Mais ceux qui estoient dans les champs luy firent vne saluë si à propos, qu'ils ne tirerent presque coup qui ne portast, & qui n'abatist ou hom-

me ou cheual. Oriſton neantmoins ne laiſſa pas de paſſer outre, quoy que ſes gens fuſſent infiniment eſtonnez de cette ſurpriſe. En approchant de mon carroſſe, ils furent encores receus par vn autre ſaluë, qui ne les incommoda gueres moins que la premiere : de ſorte que comme ils voulurent aller à Valdamont, ils ſe mirent tous en deſordre, ſ'efforçant de paſſer aux deux bouts du chemin. A meſure qu'ils paſſoient, Valdamont qui eſtoit fort ſerré auec tous ſes compagnons les chargea furieuſement, & manda aux Carabins qui eſtoient dans les champs de les attaquer par derriere, ce qu'ils firent auec tant d'ardeur, que vos gens ſe ſentans battus de tous coſtez prirent l'eſpouuante. I'eſtois

au milieu de la meſlee, parce que deuant & derriere, à droit & à gauche on eſtoit aux mains, & vous iure que c'eſt vn miracle de ce que toutes mes femmes & moy n'auons point eſté tuees. Mon carroſſe eſt tout percé de coups de carabines & de piſtolets, toutefois il n'y a eu perſonne de bleſſé que Rozane qui a vn coup dans le bras. Quoy que ie viſſe bien le danger où i'eſtois, ie ne pû neantmoins m'empeſcher d'auoir touſiours la teſte à la portiere pour regarder ce qui ſe paſſoit. En fin nos gens eſtant en déroute, Valdamont s'approcha de moy, & me dit : Madame, vous voyez comme Dieu punit ceux qui s'oppoſent aux volontez de l'Empereur, qui n'a aucune mauuaiſe intention, & ne deſire que

le repos de ses sujets. I'estime que vous ne deuez plus differer à vous en venir auec nous, qui vous rendrons tout l'honneur & le respect que vous pouuez desirer. Ie luy respondy que i'estois preste d'aller où il voudroit ; mais comme il fut question de tourner mó carrosse du costé d'Agrigente, on ne pût treuuer mon Carrossier; & d'ailleurs il ne me restoit plus que quatre cheuaux, pource que les deux autres auoient esté tuez. Cóme on trauailloit à y en mettre deux autres, & qu'vn Carabin s'offroit pour mener le carrosse, ie vy venir de ce costé-cy vn gros de Caualerie qui s'aduançoit au grand trot. Valdamont se resolut encores au combat, mais il ne luy reüssit pas si bien qu'auparauant, parce que d'abord celuy qui me-

noit cette derniere troupe luy donna vn coup de piſtolet dans la teſte, dont il tumba mort. Ses compagnons voyans cela, & croyans que c'eſtoit touſiours à recommencer, ſe debanderent & ſ'enfuirent à toute bride. On les pourſuiuit quelque temps, & croy qu'il ſ'en eſt peu ſauué. Cependant qu'on couroit apres, ie fis tourner mon carroſſe par mon Carroſſier, qui ſe treuua auſſi-toſt qu'il vid la chance tournee. Ie n'auois pas encores fait vingt pas que ie voys mon liberateur à la portiere, qui me dit: Madame le Ciel qui prend ſoin de voſtre perſonne a combattu pour voſtre Majeſté, & a chaſtié vos ennemis. Ie recognu que celuy qui me diſoit cela eſtoit Ennemidor, dont ie fus tant eſtant eſtonnee, que ie

ne l'ay iamais esté dauantage. Certes Ennemidor, luy respondy-je, vous faites bien voir que le Ciel qui prend soin des gens de bien, vous a donné tant de courage & de valeur, qu'il faut aduoüer que les entreprises que vous n'aurez pas executees, ne le seront de personne du monde. Vous m'auez tellement obligee, que i'achepterois de fort bon cœur l'occasion de vous tesmoigner le ressentiment que i'en ay. Apres que i'eu ainsi parlé à luy, ie le priay de me dire comment il s'estoit treuué là si à propos pour me secourir. Il me respondit suiuant tousiours mon carrosse, & s'appuyant sur la portiere, qu'il estoit venu auec Oriston, & qu'ayant vû la déroute de ses gens qui s'enfuyoient, il auoit couru apres

eux pour les r'asseurer, & que les ayant raliez & encouragez, il estoit venu charger Valdamont, qui dés l'abord auoit esté chastié de sa temeraire entreprise. Voila ma sœur comme cette affaire s'est passee, dont ie suis infiniment obligee à Ennemidor qui m'a secourüe si à propos, qu'asseurément sans luy on m'eust conduite en triomphe à Sirapis, où ie ne doute point qu'on ne m'eust fait vn tres-mauuais party. En disant cela, la Reyne auoit ietté sa veüe sur Ennemidor qui estoit dans la chambre, & le regardoit auec vn petit sousris plein d'amour. Mais, adiousta-t'elle tout bas, en s'approchant des oreilles de sa sœur, obligez-moy tant s'il vous plaist, ma sœur, que de me dire par quel moyen cet homme s'est rendu de

nos amis, & quelle affaire le peut auoir amené en cette Ville. La Duchesse au lieu de luy respondre la prit par la main, & la luy serra, puis se leuant dit tout haut, adressant sa parole à la compagnie. Messieurs il est tard, & ie croy qu'apres tant de fatigues & de maux que vous auez eus, il est maintenant bien à propos que vous alliez souper pour vous reposer puis apres. Faites donques bonne chere, & demain Dieu aydant nous aduiserons tous ensemble à ce qui sera necessaire pour resister aux entreprises de nos ennemis. Ayant dit cela, elle pria vn Gentil-homme de sa maison de faire seruir, & d'emmener souper la compagnie, qui au mesme temps se retira dás la salle, où la viande estoit desia sur la table.

Chacun en ſe retirant fit la reuerence aux deux Princeſſes, & Ennemidor demeura tout le dernier pour ſ'acquiter de ce deuoir, & ſe faire mieux remarquer par la Ducheſſe, qui toutefois luy fit vne mine aſſez froide. La Reyne luy dit auec vne façon riante, lors qu'il fut pres la porte pour ſortir. Monſieur, ie vous ſuis redeuable de ma liberté, & peut-eſtre de ma vie; mais i'auray aſſeurément plus de beſoin de voſtre ſecours que iamais, parce que ie ne doute point que nous n'ayons de grãds aſſauts à ſouſtenir en cette place, qui ne craindra rien ſi vous luy voulez faire reſſentir les effets ordinaires de voſtre valeur. Madame, repartit Ennemidor, c'eſt le bon-heur qui accompagne ſans ceſſe voſtre Majeſté, qui a com-

battu pour vous, & a chastié l'insupportable temerité de ceux qui vouloient violer le respect que tout le monde vous doit porter. Mais, continua-t'il en s'auançant deux ou trois pas vers la Reine, ie ne doute point si l'Empereur sçait que ie sois en cette Ville qu'il ne l'assiege pour m'auoir en la prenant, de sorte que si ie m'y arrestois dauantage, ie prejudicierois beaucoup plus à vostre seruice que ie n'y serois vtile. Ie vous supplie donc tres-humblement Madame, & Madame aussi, dit-il en regardant la Duchesse qui estoit excessiuement triste, de me donner congé, & d'auoir agreable que ie me retire cette nuict, afin que mon sejour en cette Ville ne vous donne aucun ennuy. Certes, respondit la

Reyne, puis que vous auez commencé à nous obliger, vous ne nous deuez pas ainſi abandonner en vn temps où vous auez plus de moyen de nous faire plaiſir. Nous vous prions ma ſœur & moy de demeurer icy auec nous, & de ne nous delaiſſer pas au beſoin. Nous vous promettons de ſuiure entierement vos aduis, & de vous faire obeïr comme nous-meſmes. La Reyne en diſant cela, regardoit la Ducheſſe de la meſme ſorte dont on a accouſtumé de regarder ceux de qui on veut attirer le conſentement, quand on fait quelque propoſition, & qu'on deſire qu'elle leur ſoit agreable. Mais ſoit ou qu'elle ne vouluſt pas parler, de peur que la colere ne luy fiſt dire quelque choſe contre le bien de ſes affai-

res, & contre ſon propre conten-
tement, ou qu'elle n'euſt pas en-
uie qu'Ennemidor demeuraſt, ou
que par reſpect elle ne creut pas
qu'il fuſt neceſſaire d'ayder à ſa
ſœur à obtenir quoy qu'elle puſt
deſirer, eſtimant que ſes prieres
ſeroient inutiles ſi les ſiennes n'a-
uoient point de lieu, ou qu'en fin
ſon eſprit fuſt conſumé d'ennuys;
non ſeulement elle ne luy reſ-
pondit ny de la voix, ny du geſte,
mais elle teſmoigna encores par
ſa froideur qu'elle n'auoit nulle-
ment pris garde à ce qu'on auoit
dit. Cela fut cauſe que la Reyne
s'approchant vn peu d'elle, luy
demanda ſi elle ſe treuuoit mal.
Ma ſœur, reſpódit-elle, ie ne puis
rien vous dire tant que cet hóm-
me ſera là, enuoyez-le ſouper, &
quand nous ſerons ſeules ie vous
entre-

entretiendray de choſes fort e-ſtranges. La Reyne ayant ouy cela ſe tourna vers Ennemidor, & le pria d'aller ſouper & de la reuenir treuuer le lendemain. Ennemidor ſe doutant bien que les deux Princeſſes ſe vouloient entretenir en particulier, & n'apprehendant rien tant que de leur eſtre importun, ne reſpondit rien. Il leur fit la reuerence, & paſſa puis-apres dans la ſalle. Il ne ſ'y vouloit pas arreſter, quoy que tous ceux qui eſtoient à table l'en priaſſent inſtamment; Neãtmoins ayant apperceu Delphis entre les autres, il ſ'aſſiſt aupres de luy. Apres ſouper chacun ſe retira chez ſoy, & Ennemidor ne ſçachant où aller, fut emmené par Delphis en vne chãbre qu'on luy auoit marquee. Lors qu'ils

furent ſeuls enſemble, & que ſans ceſſe ils ſe regardoient tous deux. Ie me trompe, dit Ennemidor, ſi ie n'ay eu le bien de vous cognoiſtre autrefois. Monſieur, repartit Delphis, la couleur luy eſtant montee au viſage, ie ne croy pas auoir eu cet honneur auant le iour que vous me tiraſtes d'entre les mains des voleurs, qui m'emmenoiét priſonnier. Certes, repliqua Ennemidor, les traits de voſtre viſage me repreſentent ſi naïuement vne beauté dont i'ay eſté eſperduëment amoureux, qu'il me ſemble que ie la voy quand ie vous regarde. Monſieur, reſpondit Delphis, ou vous me voulez trop obliger, ou vous n'eſtimez pas beaucoup celle pour qui vous auez de l'amour, parce qu'il eſt certain que ie n'ay rien d'ayma-

ble que le desir de vous honnorer, & de vous seruir toute ma vie. Ie vous suis desia infiniment obligé, & outre cela ie desire auec tant de passion l'honneur de vostre bonne grace, qu'il n'y a point de danger qui me puisse destourner de courre vostre fortune. Ie vous suiuray par tout le monde, & ne vous abandonneray iamais, pourueu que ma compagnie ne vous soit point importune. Ennemidor remercia Delphis de tant d'honnestes offres, & luy dit en l'embrassant, qu'il tenoit son amitié extremement chere, & qu'il se confieroit desormais en luy comme en soy-mesme. Apres plusieurs compliments, ils se coucherent ensemble, n'y ayãt qu'vn lict dans la chambre. La belle Filatee ne passa iamais vne si mau-

uaiſe nuiƈt que celle-là, parce que ne ſ'eſtant point encores treuuee entre deux linceuls auec aucun homme, & ſe voyant ſeule auec celuy pour l'amour de qui elle auoit quitté ſon pere & ſa mere, & couru vne infinité de dangers, il luy fut impoſſible de dormir. L'amour & la jalouſie qui ne ſont preſque iamais l'vne ſans l'autre; ainſi que le Soleil ne marche point ſans lumiere , remplirent ſon eſprit de tant d'importunes penſees qui troublerent ſon repos, que le ſommeil auec ſes doux charmes ne luy pût ſiller les yeux. Encores qu'on tienne que deux contraires ne peuuent ſubſiſter en vn meſme ſujet: Neantmoins ces deux differentes paſſions ſ'eſtans vnies enſemble, firent ſouffrir à cette Amante les plus inſup-

portables inquietudes qu'elle eust iamais ressenty. Ah! disoit-elle en elle-mesme, ainsi qu'elle m'a raconté, infidelle que tu es: Tu n'as point eu de honte de te déguiser en fille, pour iouyr d'vne Dame qui ne t'ayme point, & tu ne voys pas que ie suis déguisee en garçon bruslant de ton amour. Combien de fois m'as-tu iuré que tu ne voyois que par mes yeux, & neantmoins tu ne les recognois pas à cette-heure. Insensé que tu es, ne fais-tu pas bien paroistre ton aueuglement, quãd tu cheris vne personne qui ne te veut pas voir, & que tu ne voys pas celle qui t'adore?

Au lieu de dormir, Delphis se plaignoit ainsi d'Ennemidor, qui de son costé n'auoit pas plus de repos, & ne s'affligeoit pas moins

qu'elle. Les priuautez qu'il auoit euës auec la Ducheſſe de Gonzanuert, qu'il auoit veüe toute nuë, rempliſſoient ſon eſprit de deſirs qui le deuoroiét ſans ceſſe. *A la verité il n'y a rien qui nous embraze d'auantage en l'amour d'vne femme, qui eſt doüee d'vne exquiſe beauté, que quand nos yeux ont veu, & nos mains ont touché à loiſir toutes les merueilles que les habits ont accouſtumé de couurir. L'imagination continuelle qui nous en reſte aſſeruit noſtre liberté auec des charmes ſi puiſſants, qu'il n'y a que la mort, ou la iouyſſance qui nous en puiſſent affranchir.* Ah! faſcheux & agreable ſouuenir tout enſemble, diſoit ſouuent Ennemidor, occuperas-tu ſans ceſſe mes penſees toutes entieres? N'auray-je iamais d'autre idee que celle qui tient

inceſſamment mon cœur enuironné des flammes dont il eſt conſommé ? Ah ! mes yeux qui eſtes cauſe de mon bon-heur, vous l'eſtes encores de mon martyre ! Vous auez ſi viuement emprainct en mon ame l'objet qui vous a rauy, que meſmes au milieu des tenebres le feu qui me bruſle m'en fait contempler l'image. Mes mains qui auez tenu tant de ſecrets treſors, pourquoy les auez-vous laiſſez ? Apres auoir aydé à me bleſſer, me ſerez vous inutiles ? ou reprenez encores vne fois ce que i'ayme plus que ma vie, ou donnez-moy la mort!

Ennemidor euſt paſſé toute la nuict en cet entretien, ſi Delphis qui l'entendit ſouſpirer & ſe tourner d'vn coſté & d'autre, n'euſt point eu peur qu'il ſe treuuaſt

mal. Et quoy, Monsieur, luy dit-elle, sentez-vous quelque douleur, ou si c'est moy qui vous incommode & vous empesche de dormir? Ah ! mon cher amy, respondit Ennemidor, vous ne m'incommodez nullement, au contraire ie crains plustost de vous donner de l'ennuy. Point du tout, repliqua Delphis; mais obligez-moy tant, s'il vous plaist, de me dire le sujet de vostre peine, & peut-estre que ie seray si heureux que de vous y pouuoir seruir. Ah! Delphis, adiousta Ennemidor, i'ay vne si forte inclination à vous aymer, qu'il m'est impossible de vous pouuoir rien cacher de mes affaires, m'asseurant que vous ne me décelerez iamais. Il faut que ie vous die que ie suis amoureux. Il est vray Delphis, ie brusle d'a-

mour, & ſouffre vn tourment indicible pour la plus belle & la plus cruelle Dame qui ſoit au móde. C'eſt la Ducheſſe de Gonzanuert qui me fait languir, ſans me laiſſer aucune eſperance d'auoir pitié de moy. Apres cela Ennemidor fit le diſcours à Delphis de tout ce qui ſ'eſtoit paſſé entre luy & la Ducheſſe, dont Callionne l'auoit deſia entretenüe. Certes, Monſieur, dit Delphis, vous vous mocquiez bien de moy, quand vous diſiez que ie reſſemblois parfaitement à voſtre Maiſtreſſe; car ie tiens Madame de Gonzanuert & la Reyne ſa ſœur les deux plus belles femmes qui ſe puiſſent iamais voir, & croy que ſi vous auiez les bonnes graces de l'vne des deux, vous vous pourriez eſtimer le plus heureux

homme de la terre, & feriez ſans doute les plus beaux enfás qu'on ſe puiſſe imaginer. Mais en tout cela ie ne voy rien d'impoſſible, *puis qu'en amour il n'y a point de ſi grandes difficultez qu'on ne rende faciles par la perſeuerance.* Ah ! mon frere, dit Ennemidor en embraſſant Delphis, que tu parles à ton ayſe ayant l'eſprit libre & contant, mais ſouuiens-toy que mon mal eſt ſans remede. Au reſte, ie te puis bien aſſeurer que celle qu'il me ſemble voir quand ie te regarde, eſt encores doüee d'vne beauté plus parfaite & plus accomplie que la Ducheſſe. Vrayement, repartit Delphis, vous ne l'aymez donques gueres, puiſque vous luy faites ce tort que d'engager ſans ſon conſentement voſtre liberté à vne autre. Ie ne me

porte à ce changement que par force, repliqua Ennemidor, parce que ie n'espere iamais aucune sorte de faueur de celle que ie prise en mon ame plus que tout ce qui est au monde, *& vous sçauez que l'amour ne peut subsister sans l'esperance. Car qui est l'homme qui se voudra rendre amoureux d'vne Dame, s'il est tres-asseuré de n'en receuoir iamais que du mespris?* On croit tousiours quand on s'embarque au seruice de quelqu'vne, qu'auec le temps on la pourra conuertir, & qu'en fin de cruelle elle deuiendra pitoyable. Mais quant à Filatee, qui est celle pour qui mille fois i'ay pensé mourir, ie suis bien certain qu'elle ne me voudra iamais voir. Delphis s'oyant nommer changea de couleur, & sentit vne si extraordinai-

re émotion, que peu s'en fallut qu'elle ne s'éuanoüist. Ennemidor s'apperceut du trouble où elle estoit, sans toutefois se douter aucunement d'estre deuant celle dont il parloit. Et quoy Delphis, luy dit-il en l'embrassant, ne sçachant point que ce fust Filatee, vous treuuez vous mal, ou si c'est que ie vous aye dit quelque chose qui vous ayt dépleu? Ah! Monsieur, respondit Delphis, vous ne m'auez secouruë que pour me faire souffrir la plus cruelle mort que ie pouuois attendre, laissez-moy si vous m'aymez, c'est fait de moy, ie ne veux plus viure. Ces paroles estonnerent extrememẽt Ennemidor, ne pouuant comprendre pour quel sujet Delphis parloit ainsi. Il la laissa, parce qu'elle l'en pressoit, mais en s'é-

loignant tant ſoit peu, il luy redit encores, qu'il eſtoit bien marry de luy auoir tenu des diſcours qui luy eſtoient deſagreables. Delphis ayant vn peu alenty ſa colere que la jalouſie auoit enflammee, & ayant regret d'auoir parlé comme vne fille, ſon deſſein eſtant de faire croire à Ennemidor qu'elle eſtoit vn garçon, dit. Mõſieur, ſi c'eſt aſſez pour mourir que de perdre entierement l'eſperance de poſſeder ce qu'on ayme plus que ſa vie, i'ay ſujet de deſirer la mort, puis que ie recognois que vous eſtes amoureux d'vn ſujet pour qui ie ſouſpire iour & nuict. Car quelle part puis-je pretẽdre en Filatee, ſi vous luy auez adreſſé vos vœux? Outre que ie prefereray touſiours voſtre contentement au mien, ie

ſçay bien encores que quãd i'employerois tout ce qui ſe peut imaginer pour vous en fruſtrer, mes efforts ſeroiẽt vains, parce qu'elle vous ayme eſperduëment. Ennemidor treuua ce diſcours ſi eſtráge, qu'il demeura long-temps ſans y pouuoir reſpondre. En fin apres y auoir vn peu penſé, il demanda à Delphis, comment il ſçauoit que Filatee luy vouloit du bien, & d'où il la cognoiſſoit. Ie l'ay cognüe, reſpondit-il, à Darderoy, & luy ay ouy dire vne fois entr'autres que ie la preſſois d'auoir pitié de moy, qu'elle eſtoit bien marrie de ne pouuoir ſoulager mon mal. Aſſeurez-vous, me dit-elle, que ſi cela dépendoit de moy vous n'auriez point ſujet de vous en plaindre; mais ma liberté eſt deſia tellement engagee,

qu'il m'eſt impoſſible de recompenſer autrement que d'ingratitude l'affection que vous me faites paroiſtre. Ie luy dis, qu'il n'y auoit perſonne au monde qui l'honnoraſt tant que ie faiſois, ny qui fuſt plus capable de la ſeruir que moy. A la verité, me reſpondit-elle, ie ſuis ſi malheureuſe que celuy à qui i'ay cóſacré mon cœur, ne me donnera iamais aucune place dans le ſien, parce qu'il m'a rendu vn ſi inſigne déplaiſir, qu'il ne ſe pourra en ſorte du monde fier en moy, & croira touſiours que ie luy porte vne hayne immortelle, quoy qu'en effect ie luy vueille tant de bien pour ſon merite, & pour ſa vertu, que de ma vie ie n'aymeray rien que luy. C'eſt, m'adiouſta-elle, le plus genereux & le plus accóply

Caualier qui ſoit au monde, & qui a eu pour moy vne paſſion incroyable : Mais ſon courage & ſa mauuaiſe fortune ſ'eſtans vnies enſemble pour le deſeſperer le forcerent à me faire, quoy qu'innocemment, la plus irremiſſible offenſe qu'il pouuoit commettre en mon endroit ; *& vous ſçauez que ceux qui nous ont fait vne iniure irreparable ne veulẽt plus nous aymer, & ſe défient ſans ceſſe de nous.* Voila, Monſieur, adiouſta Delphis, ce que me diſoit Filatee, & depuis i'ay appris que c'eſt vous qui auez tué ſon frere Oriſtene : de ſorte que conferant enſemble ce que ie luy ay ouy dire, & ce que vous m'auez repreſenté, ie ne puis plus douter que ce ne ſoit vous qui poſſedez ſon ame. Cela eſtant, comme il eſt tres-certain, dois-je rien

rien moins attendre que la mort, puis qu'il m'eſt impoſſible de viure ſans eſtre aymé de Filatee, & qu'elle ne peut m'aymer tant que vous ſerez en vie ? O Cieux ! s'écria Ennemidor, apres que Delphis eut finy ſon diſcours, ſeroit-il poſſible que Filatee me vouluſt pardonner ? Monſieur, ie ne vous puis nier que ie n'en ſois amoureux, & regrette infinimēt qu'elle ſoit le ſujet de vos peines ; mais puiſque ie luy ay le premier adreſſé mes vœux, & que vous aduoüez vous-meſme qu'ils luy ſont ſi agreables, qu'elle eſt reſoluë de n'en receuoir point d'autres, ie vous ſupplie de ne treuuer point mauuais ſi ie ne vous puis ceder ce bon-heur. Il n'y a rien excepté cela que ie ne faſſe pour voſtre ſeruice, car ie cheris voſtre amitié

de tout mon cœur, tant pour voſtre merite particulier, que parce que vous reſſemblez ſi parfaitement à ma Maiſtreſſe, qu'il me ſemble eſtre auec elle quand i'ay le bien d'eſtre auec vous. Monſieur, reſpondit Delphis, les Dieux me ſont teſmoins ſi depuis que ie vous ay veu, ie n'ay pas fait plus d'eſtat de l'honneur de voſtre bonne grace, que de ma propre vie, que ie ſeray touſiours preſt d'employer pour voſtre contentement particulier. Sur cela ils ſ'embraſſerẽt tous deux pluſieurs fois, & ſe iurerent l'vn à l'autre vne eternelle amitié.

Le iour commençoit à paroiſtre quand ils ſ'endormirent, ce qui fut cauſe qu'ils ne ſe leuerent point qu'il ne fuſt pres de dix heures. Ils furent enſemble au

Chasteau, où ils treuuerent tout le monde en pleurs & en larmes, à cause que la Duchesse estoit tumbee en de si grandes foiblesses, qu'on croyoit qu'elle en deust mourir. Comme ils montoient dans la salle, ils rencontrerent Callionne, qui leur dit les voyant ensemble, & soupçonnant beaucoup de choses qui n'estoient pas vrayes. Voila bien le plus beau couple d'Amãs qui se puisse treuuer. Delphis deuint rouge l'oyãt ainsi parler, & pour empescher qu'elle ne passast outre, luy dit: Ne parlõs point de cela: mais dites nous, s'il vous plaist, ce qui est arriué à Madame. Callionne s'approcha de l'oreille de Delphis, & luy dit si bas qu'Ennemidor ne la pouuoit entẽdre. Depuis qu'elle a eu cognoissance de ce qu'estoit

Chriſolite, elle a eſté ſi ſujette au mal de mere, que ie crains qu'elle n'en meure. Callionne n'eut pas pluſtoſt dit cela qu'elle ſ'eſloigna de Delphis, ſans attendre ce qu'il luy vouloit dire. Delphis la pourſuiuit & l'appella pluſieurs fois, mais elle ne voulut point reuenir courãt comme vne perſonne qui a grand haſte. Delphis raconta à Ennemidor ce que Callionne luy auoit dit, & le pria de demeurer là pendant qu'il iroit querir en ſa chambre quelque recepte excellente pour guarir le mal dont Madame de Gonzanuert eſtoit trauaillee. Ennemidor ayant promis de ſ'arreſter au Chaſteau, Delphis courut prendre en ſa chambre ce qu'il auoit dit, & l'ayant apporté demanda à parler à Callionne, qui ne manqua pas à le venir

treuuer. Madamoiſelle, luy dit Delphis, ma mere m'a appris vn ſecret admirable pour le mal de mere. Tenez voila vn emplaſtre, chauffez-la vn peu & la mettez ſur le nombril de Madame, en vn inſtant elle ſentira de l'alegemẽt. Vrayement, dit Callionne, voila qui eſt bien ſouuerain. Ne faut-il rien faire autre choſe? Non, reſpondit Delphis, ſinon qu'il faut laiſſer l'emplaſtre iuſques à ce qu'elle tumbe d'elle-meſme. Callionne ſans perdre dauantage de temps courut promptement l'appliquer à la Ducheſſe, qui en receut vn ſi grand allegemẽt, qu'en moins de demie-heure elle ne ſentit plus de douleur, & fut entierement guarie. La Reyne en fut incontinent aduertie, & vint viſiter Madame ſa ſœur, qui luy

auoit conté la ruze de Chrisolite, & tout ce qui s'estoit passé, dont elle n'eut pas moins d'estonnement que de jalousie. Mais quād on luy eut dit que Delphis auoit guary la Duchesse, & que c'estoit vne fille vestuë en garçon, elle la voulut voir & l'enuoya querir. Certes quand elle l'eust veüe, elle demeura aussi rauie que si c'eust esté vn Ange, n'ayant iamais veu vne si parfaite beauté. Ie vous asseure, Monsieur, dit-elle, que si vous auez rendu la santé à vne Dame malade, vous l'auez ostee à plusieurs qui se portoient bien. Car il n'est pas possible de vous regarder sans receuoir dans l'esprit quelque blesseure beaucoup plus dangereuse que celles qui affligent le corps. Mais dites-moy qui vous a appris ce beau secret?

Il n'eſt pas du meſtier des hommes, auſſi auez-vous trop de beauté pour me faire croire que vous en ſoyez vn. Sans doute vos yeux, voſtre port & voſtre grace, me font croire que vous eſtes quelque Nymphe bocagere, qui cognoiſſant parfaitemẽt la vertu des ſimples, auez pris l'habit que vous auez pour venir ſecourir ma ſœur. La Reyne acheuant de dire cela, prit Delphis par la main & l'emmena aupres d'vne feneſtre, où elle la conſidera encores plus attentiuemẽt qu'auparauãt. Certes, luy dit-elle, voyant qu'elle rougiſſoit, cette couleur vermeille qui vous monte au viſage ſuffiroit pour me faire cognoiſtre ce que vous eſtes, quand ie ne l'aurois point appris de ceux à qui vous l'auez dit. Et quel iugement

eſtimez-vous qu'on puiſſe faire de voſtre honneſteté, puiſque ſous de faux habits vous vous eſtes dérobee de voſtre pere & de voſtre mere, pour ſuiure vn homme, qui a la mine de n'eſtre pas moins leger & inconſtant, que vous eſtes amoureuſe & inconſideree? Que ferez-vous ſi vos parents deſcouurent voſtre ruze, & ſ'ils ont aduis que vous couchez auec celuy qui les a infiniment offencez? Vous pourrez-vous iamais iuſtifier de la mort de voſtre frere, puiſque vous eſtes venu treuuer celuy qui l'a tué, & que vous luy auez abondonné voſtre honneur? *Ne ſçauez-vous pas que la reputation d'vne fille luy doit eſtre mille fois plus chere que la vie? Car apres auoir perdu cette fleur qui ne reuient iamais, pouuez-vous*

estre en bonne odeur parmy les bonnes compagnies? D'ailleurs estes-vous bien asseuree de la foy de celuy en qui vous vous estes tant confiee, que de vous ietter entre ses bras? Sçauez-vous bien qu'il ne vous abandõnera iamais? Et quãd cela arriuera, penserez-vous estre la premiere dont il se sera mocqué? Non, non, croyez-moy, *les hommes se sentent importunez d'vne femme apres qu'ils en ont receu tout ce qu'ils en vouloient auoir.* Ils disent qu'il n'y a rien de si leger & de si volage que nous autres, & nous pouuõs maintenir qu'il n'y a rien dont on se doiue tant deffier que d'eux, parce qu'ils font gloire d'estre parjures & trompeurs. Il est vray que les femmes ont de la legereté, lors qu'elles se laissent fleschir par leurs plaintes & leurs

larmes : Mais apres qu'elles ont commencé à noüer vne amoureuse intelligẽce auec quelqu'vn, ne sont-elles pas tousiours les dernieres à la rompre? & les hommes au contraire ne sont ils pas tousiours les premiers à se porter au changement ? de sorte que si on doit blasmer les femmes à cause de leur legereté, c'est parce qu'elles engagent trop facilemẽt leurs affections, car puis-apres elles n'aymẽt que trop constamment. Mais les hommes sont toute leur vie volages, tenans aujourd'huy pour indifferent ce qu'ils adoroient hier. Ennemidor est de cette humeur autant & plus que pas vn autre, ainsi que i'ay appris. Cela vous doit rendre sage, & faire penser de bonne heure aux moyens de remedier à la

faute que vous auez commiſe. Elle n'eſt point encores irreparable. Si vous voulez ie vous retireray aupres de moy, & manderay à voſtre pere que ie vous ay fait enleuer de ſa maiſon, pour vous marier à Dorontart qui eſt mon frere naturel. Vous auez tellement obligé ma ſœur par le ſecours que vous luy auez donné en ſa maladie, & i'ay vne ſi particuliere inclination à vous aymer, que ie feray de bon-cœur cette affaire pour vous.

Delphis ſe treuua en vne ſi grande peine, qu'elle demeura quelque temps ſans pouuoir reſpondre. Elle eſtoit tellement au deſeſpoir d'eſtre deſcouuerte, & d'eſtre ſoupçonnee d'auoir preferé ſon plaiſir à ſon hõneur, que la colere l'empeſcha quelque peu

de temps de parler. D'ailleurs elle preuoyoit qu'elle ne pourroit plus gueres demeurer auec ſon amy, & ce qui la tourmentoit encores plus que toute autre choſe, c'eſt qu'elle craignoit qu'il ne fuſt inconſtant & perfide, ainſi que la Reyne aſſeuroit : Elle apprehendoit outre cela que ſa Majeſté ne fiſt auſſi quelque reprimende à Ennemidor, & que par ce moyen il n'appriſt ce qu'elle ne vouloit pas qu'il ſceut encores ſi toſt. En fin apres auoir eſté plusieurs fois preſſee par la Reyne de luy dire ſa reſolution. Madame, reſpondit-elle, vous me faites trop d'honneur de prendre tant de ſoin de moy, qui ſuis preſte de vous obeïr en tout ce qu'il vous plaira me commander. A la verité ie ſuis ſortie de la maiſon de

mon pere & de ma mere auec d'autres habits que ceux qui ſont de la bien-ſeance d'vne fille, n'ayant point d'autre moyen de me garantir d'eſpouſer vn homme que i'abhorre plus que la mort, tant pour ſes mauuaiſes & inſupportables habitudes, que parce qu'il fait profeſſion de la religion des Nouates. Si ie me ſuis déguiſee de la ſorte, & ſi ie me ſuis ainſi eſloignee de mes parents, c'eſt pluſtoſt pour n'en auoir pas bien conſideré l'euenement, que pour aucun deſſein que i'euſſe de mal faire. Il eſt vray que ie voy Ennemidor, mais c'eſt ainſi que ſi i'eſtois ſon frere, vous proteſtant, Madame, qu'il ne me cognoiſt pas, & qu'il croit que ie ſuis ce que mes habits me font paroiſtre. Ie ne cherchois rien moins

que luy quand ie le rencontray, ainsi que vous a pû dire Madame la Ducheſſe, à qui la valeur de ce Gentil-hóme ne ſeruit pas moins qu'à moy, contre la violence de quelques voleurs, qui vouloient nous outrager. Et bien, dit la Reyne, adiouſtant aucunement foy à cela, nous verrons bien ce qui en eſt; car ſ'il n'y a point de mal, vous ne ferez point de difficulté de venir demeurer auec moy. Delphis ayant dit qu'elle en eſtoit ayſe, mais qu'elle ſupplioit tres-humblement la Reyne de luy donner trois ou quatre iours pour ſe faire habiller, ſa Majeſté les luy accorda. Delphis auoit pris ce temps-là pour prendre vne reſolution de ce qu'elle auoit à faire; mais auant que ce terme fuſt expiré elle recognut

que tout ce que la Reyne luy auoit dit, la ialousie le luy auoit fait dire : car Ennemidor ayant vn iour oublié vn papier sur sa table, elle y lût ce qui s'ensuit.

LETTRE DE LA REYNE de Regnaut-chanfort à Ennemidor.

TRaistre, tu faisois donques des serments pour me tromper, & tu me promettois beaucoup pour ne rien tenir. Il est aysé d'abuser vne femme qui ne iuroit que par les asseurances de ta fidelité, & qui croyoit que toutes choses se changeroient, auant que ton desir se refroidit aussitost qu'il a fait. Il faudra que ton cœur soit vn rocher aux atteintes de ta conscience, comme insensible aux

traits de la pitié, si au moins tu ne confesse que tu as tort de me mespriser. Lors que tu estois languissant à ma porte, couuert de blesseures & transy de froid, ie t'ay secouru de tout ce qui t'estoit necessaire, & ne me suis pas contentee de te départir ces faueurs, ie t'ay encores aymé & receu mille fois entre mes bras pour mourir entre les tiens. Ainsi pour t'auoir honoré, tu me mesprise, & pour t'auoir donné la vie, tu me veux precipiter à la mort. Est-ce pour te descharger de la recompense que tu me dois, ou pour tesmoigner que tu es le plus ingrat homme qu'on puisse treuuer? Mais pourquoy respands-ie tant de larmes? & à quel dessein allegue-ie tant de raisons à celuy qui n'est pas raisonnable? Si tu l'estois tant soit peu, me traitterois-tu auec tant de rigueur? Si celle que tu possedes auoit quelque partie qui

tie qui la rendist plus aymable que moy, & que sa beauté eust plus de charmes que la mienne ; ma peine seroit de beaucoup allegee. Mais preferer la terre au Ciel, & receuoir l'ombre pour la verité, cela donne de nouuelles forces à mon affliction, & fait que ie blasme esgalement ton imprudence & mon malheur, ma prison & ta liberté. Il faut que ie me sauue par quelque moyen que ce soit, ie ne veux plus aymer ce qui me hayst, ny rendre des seruices pour des tourments. Mon affection tiendroit plustost de l'opiniastreté que de la constance, & seroit plustost vne fureur qu'vne honneste passion. Mais ie delibere beaucoup, & ne resouds rien. Ie forme mille entreprises, & n'en effectuë pas vne. Qui pourroit aussi resoudre quelque chose parmy tant de diuerses pensees dõt i'ay l'esprit tourmẽté ? Amour

veut que ie t'ayme encores, & ma douleur me presse de te porter vne hayne irreconciliable. Ie cognois bien ce qui m'est le plus salutaire : & toutesfois cette cognoissance m'est inutile, pource que mon dedain est trop foible pour resister à la violence de mon affection. Mon Page viens me voir, ou me remets entre les mains de ceux qui m'emmenoient prisonniere ; car il n'y a point de prison qui ne me soit plus douce que le traittement que tu me fais. M'aurois-tu bien deliuree du pouuoir de mes ennemis pour me faire mourir ? Qui a iamais ouy dire qu'vn Page exerce toute sorte de cruauté à l'endroit de sa Maistresse, & qu'vn esclaue tienne son Seigneur captif? Petit rebelle, obeïssez à vostre Reyne, ou elle vous fera chastier comme criminel de leze-Majesté.

Delphis ayant leu cette lettre

la ſerra, & auſſi-toſt qu'elle eut rencontré Ennemidor. Tenez, Monſieur, luy dit-elle, voila vne lettre que i'ay treuuee qui ſ'adreſſe à vous. Ennemidor la prit, & la cognoiſſant, regarda Delphis en riant, ſans luy dire quoy que ce fuſt. Dequoy riez-vous? luy dit Delphis, de ce que à mon aduis, reſpondit-il, vous aurez leu tout ce qui eſt là dedãs, où on ſe plaint fort de moy. A la verité, repartit la belle Amante déguiſee, on vous accuſe d'eſtre grandemẽt ingrat. Que puis-je faire, repliqua Ennemidor, iamais homme ne fut ſi malheureux en amour que moy. Ie ſuis tout plein de feu pour Madame de Gonzanuert, qui ne me veut point voir, & tout plein de glace pour la Reyne ſa ſœur, qui m'importune ſans ceſſe de ſa paſ-

ſion. Vous eſtes toutefois bien-heureux, adiouſta Delphis, de ce que Filatee n'eſt point icy pour augmenter voſtre tourmét; pource que ſi elle y eſtoit, elle deſcouuriroit bien-toſt le tort que vous luy faites d'en aymer vne autre. *Car que peut-on treuuer de plus ſoupçonneux & de plus clair-voyãt qu'vne femme qui ayme?* Il eſt vray ce que vous dites, reſpondit Ennemidor, mais nous ſommes ſi eſloignez l'vn de l'autre, que ie n'ay pas peur qu'elle me faſſe aucune plainte, & pleuſt aux Dieux qu'elle m'en puſt faire, & eſtre deuant elle. Ie ſouffrirois patiément tout ce qu'elle me diroit, & n'y a rien de ſi difficile à quoy ie ne me portaſſe pour la contenter. Non pas iuſques à aymer plus Madame de Gonzanuert, dit Delphis. A la ve-

rité, repartit Ennemidor, i'y aurois bien de la peine: Toutefois ie veux que Iupiter m'eſcraze la teſte de ſon foudre, ſi ie ne me priuois de cette felicité, & de toute autre pluſtoſt que de déplaire à Filatee, que i'ayme plus que tout ce qui ſe peut imaginer. Croyez-moy, mon cher Delphis, il n'y a iamais eu au monde vne beauté ſi religieuſement adoree, que cette fille l'eſt de moy. O Cieux! continua-t'il, leuant les yeux en haut, que ne ferois-je point pour luy rendre quelque ſeruice agreable? Si cela eſt vray, dit Delphis, comme ie croy que tout ce que vous dites eſt tres-veritable, pourquoy ne l'allez-vous pas treuuer pluſtoſt que de vous arreſter icy à faire l'amour à vne autre? ou pour le moins

pourquoy ne luy faites-vous pas entendre vostre passion? Ie n'ose, repliqua Ennemidor, aller où elle est, de crainte d'estre pris, & d'estre en peine à cause de la mort de son frere Oristene. Ie ne luy ose aussi escrire, ne sçachant pas comme quoy elle receuroit mes lettres. Certes vous estes au moins obligé, adiousta Delphis, à luy conseruer toute entiere l'affection que vous luy auez promise, dont vous ne pouuez sans l'offenser faire part à vne autre. Elle n'en sçaura rien, respondit Ennemidor, & puis ie vous confesseray bien que la beauté de Madame de Gonzanuert n'a du pouuoir sur mon ame, que pource que ie suis esloigné des beaux yeux de Filatee. Monsieur, repliqua Delphis, asseurez-vous qu'il est tres-

difficile de dérober à Filatee la cognoiſſance de vos déportemẽs; *Car vn Amant s'informe auec tant de curioſité des nouuelles de ce qu'il ayme, que toſt ou tard il apprend ce qu'on s'efforce de luy cacher. Et d'ailleurs, ne ſçauez-vous pas que celuy-là eſt indigne de toute ſorte d'amitié, qui ne craint point de faire de l'iniure à ſes amis, quãd il croit qu'ils n'en ſçauront riẽ?* Et ne ſçauez-vous pas encores, qu'aymer n'eſt autre choſe que vouloir du bien à quelqu'vn, non pour noſtre intereſt particulier, mais pour l'amour de luymeſme, en luy procurãt de toute noſtre puiſſance ce que nous croyõs luy deuoir eſtre vrayemẽt vtile, ou luy pouuoir dõner du contentement. Certes ſi l'amour vnit parfaitement les volontez, & ſ'il n'eſt qu'vne ame en deux corps,

nous deuons desirer à nos amis les mesmes contentements que nous souhaittons pour nous-mesmes, & nous affliger quand il leur arriue quelque mal-heur, tout ainsi que s'il nous estoit aduenu. Et quoy, voudriez-vous bien que Filatee vous traittast de la sorte que vous la traittez ? Car d'alleguer que l'amour que vous auez pour Madame de Gonzanuert, ne diminüe point vostre affection en son endroit ; c'est vouloir maintenir que celuy-là n'a qu'vne blesseure à qui on en void deux.

Comme Delphis disputoit ainsi sa propre cause auec Ennemidor, feignant de n'estre pas celle en faueur de qui elle parloit ; Elle oüit vn coup de canon qui la fit fremir de peur, pource qu'il n'y

auoit pas loing de là où il fut tiré, & qu'elle n'eſtoit pas accouſtumee à oüir l'armonie de ſemblables inſtruments. Ennemidor à qui ce bruit plaiſoit extrememét, voulut ſ'en aprocher plus pres, & oyant encores ſix autres coups de canon tirez preſque en meſme temps, dit à Delphis. Monſieur, voulez-vous venir voir ce que c'eſt? Mais à peine auoit-il dit cela, que Hipophilon luy vint dire, Meſſieurs, les ennemis paroiſſent, ne voulez-vous pas monter à cheual pour aller au deuant d'eux? Ennemidor ayant reſpondu qu'il ne pouuoit monter à cheual, ſi on ne luy en preſtoit vn; Hipophilon luy dit qu'il luy feroit donner le barbe qui luy auoit deſia ſeruy. Apres cela ils ſ'en allerent tous trois au Chaſteau, où en entrant

vn Page de la Reyne vint demander à Hipophilon s'il ne cognoissoit point vn Gentil-homme qui s'appelloit Delphis : Le voila, respondit Ennemidor en le monstrant. Monsieur, dit le Page, en s'adressant à Delphis, la Reyne vous demande. Delphis demeura estónee & comme confuse oyant cela, ce que remarquant Ennemidor, luy dit. Monsieur, allez vous-en treuuer sa Majesté puis qu'elle vous enuoye querir, ie croy qu'elle vous veut commander quelque chose d'importance. Quant à nous autres nous nous en allons receuoir ceux qui nous viennent visiter. Delphis ne sçauoit ny quelle responce faire, ny quelle resolution prendre ; Car elle craignoit de se rencontrer aux occasions de combattre, &

n'apprehendoit rien tant que la presence de la Reyne. En fin apres auoir vn peu resvé, ie m'en vays donques, dit-elle, voir ce que la Reyne me veut commander, puis ie me rédray aupres de vous le plustost que ie pourray. Ennemidor & Hipophilon au lieu de luy respondre quelque chose, luy firent seulement la reuerence, & ayant monté à cheual s'en allerent au logis d'Oriston, qui en estoit desia party. Ils pousserent leurs cheuaux pour l'attraper auant qu'il fust sorty de la Ville: Mais à peine auoient-ils fait deux cens pas, qu'ils le rencontrerent dans la place d'armes, où toute la Noblesse s'estoit assemblee. Comme il eut recognu Ennemidor, il vint au deuant de luy, & luy dit. Monsieur, ie demandois

de vos nouuelles, car ie vous asſeure que i'ay vne ferme croyance, que par tout où vous ſerez, il eſt impoſſible d'eſtre vaincu. Certes, Monſieur, reſpondit-il, ie le ſuis neantmoins deſia de voſtre courtoiſie, puiſque vous me faites mille fois plus d'honneur que ie ne vaut. Monſieur, repliqua Oriſton, ie ſuis bien marry de ne vous pouuoir entierement rendre celuy que ie vous dois : Mais l'occaſion ne ſ'offrira point de m'en acquitter, que ie ne faſſe paroiſtre qu'il n'y a perſonne au monde qui vous eſtime plus que moy. Cependant ie vous ſupplie de nous vouloir dire ce que vous eſtes d'aduis que nous faſſions. Les ennemis paroiſſent, & croy qu'ils viennent recognoiſtre cette place. Monſieur, reſpondit

Ennemidor, quand vous prendrez conſeil de vous-meſme vous ne pourrez faillir : Toutefois puiſque vous me faites l'honneur de me demander mon aduis, i'eſtime que vous pouuez ſortir auec ce que vous auez icy de Caualerie pour les empeſcher d'approcher, & pour remarquer leur contenance. Allons donques, adiouſta Oriſton, & en diſant cela ils marcherent tous fort ſerrez & en bon ordre. Ils pouuoient eſtre quelques deux cens Maiſtres, dõt il y en auoit bien prés de cent cinquante armez de toutes pieces. Oriſton auoit fait faire quelques dehors qu'il gardoit, & entre autres auoit mis deux cens ſoldats dans le temple de Bacchus, eſloigné du foſſé d'vne portee de canon. Le reſpect qu'il portoit à ce

Dieu l'auoit empesché de ruyner son temple, quoy qu'il en preuist bien la consequence. Emiston, car c'estoit luy qui commandoit l'armee de l'Empereur, enuoya sommer ceux qui estoient dans le temple de se rendre, sur peine d'estre passez au fil de l'espee. Mais apres qu'ils luy eurẽt mandé, que puis qu'ils auoient pour protecteur le Dieu dont ils conseruoient la maison, ils n'apprehendoient rien sinon qu'il changeast le dessein qu'il auoit de les visiter. Il resolut de les emporter de force, afin d'attaquer puis apres Gonzanuert par ce costé-là. Mais il treuua tant de resistance, qu'il fut contraint de se retirer. On luy tira plusieurs coups de canon qui firent peu d'effet. Enuiron mille ou douze cens pas du temple de

Bacchus à main gauche, il y auoit vn Moulin assez fort, dans lequel Oriston auoit ietté vingt hommes pour le deffendre. Emiston y enuoya trois cens soldats pour s'y loger. Oriston voyant qu'ils s'en approchoient resolut de les aller charger; Car encores qu'ils fussent sur vn haut, on pouuoit neantmoins aysément aller à eux par deux ou trois endroits. Monsieur, luy dit Ennemidor, ces gens là que nous voyons sur cette butte, & qui font mine d'aller à ce Moulin, ne se font à mon aduis voir que pour nous attirer en quelque embuscade, qui peut estre, comme ie croy, dans la vallee entr'eux & le Moulin. I'entends en cet endroit là, ou ie suis bien trompé, force cheuaux qui hannissent, & d'ailleurs ie voy

que nos gens qui ſont dans le Moulin tirent inceſſammét. Vous iugez bien, Monſieur, qu'ils ne tirẽt pas à cette Infanterie que vous voyez ſur cette butte, parce qu'elle eſt trop eſloignee. Il ſeroit à propos, ſi vous le treuuez bon, d'enuoyer cinq ou ſix hommes bien montez cent pas deuant nous, pour deſcouurir ce qu'il y a dans ce vallon, & ſelon ce qu'ils nous rapporteront, & que nous verrons auſſi, nous pourrons ou charger, ou nous retirer. Mais outre tout cela, ie crains que ce gros de Caualerie, qui eſt du coſté du temple, ne vienne fondre ſur nous dés que nous nous ſerons eſloignez de nos dehors. Oriſton qui ne vouloit rien hazarder, & qui n'eſtoit ſorty que pour recognoiſtre le nombre des ennemis,

treuua

treuua le conſeil d'Ennemidor fort bon. Il enuoya doncques ſix coureurs pour voir qui eſtoit dãs le vallon, où ils aperceurẽt quelques deux cents cuiraſſes qui y eſtoient en embuſcade. Emiſton y auoit mis ces gens-là afin qu'ils enuelopaſſent Oriſton ſ'il alloit attaquer ceux qui eſtoient ſur la butte; & l'empeſchaſſent de ſe ſauuer dans la ville quand il le pourſuiuroit. Ennemidor ayant preueu ce danger, le fit connoiſtre à Oriſton, qui ſe retira dans ſa place, reſolu de ne perdre aucune occaſion de ſignaler ſon courage en la defendant. Emiſton voyãt qu'Oriſton ne ſ'eſtoit pas voulu ietter dans les filets qu'il luy auoit tendus; & qu'il ſe retiroit, entreprit de forcer le moulin, eſperant l'emporter plus

facilement que le temple qu'il reſerua pour vne autre fois. Il fait donques marcher de ce coſté là trois Regimens en bataille, qui pouuoient eſtre effectiuement de huict cents hommes chacun. Ceux qui gardoient le moulin reſolurent d'y tenir bon le plus long-temps qu'ils pourroient, & pour cet effet rompirét à la veuë de leurs ennemis, vn pót de bois, qui eſtoit la ſeule auenuë par laquelle ils pouuoient aller à eux. Cela fut cauſe qu'Oriſton ne pût faire autre choſe pour ce iour-là, que ſe loger ſur le bord de la riuiere, & dés la nuict meſme fit trauailler aux tranchees, & à dreſſer vne batterie. Le lendemain ſes Maiſtres de camp luy remonſtrerent qu'il eſtoit plus à propos d'attaquer le temple de

Bacchus, que de s'opiniastrer à ce moulin qui ne leur pouuoit plus nuire, puis que le pont estoit rompu, par lequel ceux la ville eussent pû faire des sorties sur eux. D'ailleurs, luy disoit-on, quand nous aurons pris ce moulin, de quoy nous seruira-t'il, & peut-estre qu'auant que nous nous en puissiós rendre maistres, il coustera la vie à plusieurs gens de bien. Mais si nous pouuons vne fois nous loger dans le temple de Bacchus, qui certes nous incommodera tousiours grandement iusques à ce que nous l'ayons pris, nous gaignerons aisément puis apres le fossé. Emistó creut cet aduis, & apres auoir fait entrer en garde dans les tranchees du costé du moulin, quelques cent hommes seulement,

pource qu'il ne croyoit pas que par là on peuſt faire de ſortie le pont eſtant rompu, il alla encore recognoiſtre le temple de Bacchus. Oriſton y auoit fait faire du coſté des champs deux petits baſtions de terre, ſur chacun deſquels il y auoit fait mettre trois pieces, qui incommodoient infiniment les gens de l'Empereur. Emiſton entreprit d'emporter pied à pied ces deux baſtions, & de les faire miner. Il trauailla huict iours à cela auec peu d'aduancement, pource que Ennemidor par de continuelles ſorties, & par vne infinité d'allarmes luy empeſchoit ſon trauail. Cependant on luy vint dire que les Princes ſ'acheminoient auec dix mille hommes de pied, & douze cens cheuaux pour faire leuer le

ſiege. Cela le mit en vne grande peine, & fut cauſe que dãs ſes trãchees il fit faire force bonnes redoutes, & mit pluſieurs ſentinelles ſur toutes les aduenuës du camp. C'eſtoit vn faux aduis que Oriſton luy fit donner afin de le faire retirer de deuant Gonzanuert, ou pour le moins afin qu'il ne le preſſaſt pas tant, lors qu'il ſeroit attentif à ſe deffendre contre vn ſi puiſſant ſecours. Cela fut cauſe qu'Emiſton enuoya quatre compagnies de gens-darmes à la guerre du coſté de Meuridas, pour apprendre quelque choſe: Mais elles donnerent iuſques dans les portes ſans aucun empeſchement, & amenerent dix ou douze priſonniers, entre leſquels il y auoit deux Fauconniers du Duc de Meuridas, qui eſtant

interrogez par Emiſton, luy dirent, que les Princes n'auoient pas trois mille hommes enſemble. Qu'à la verité ils en leuoient de toutes parts, & attendoient de grandes forces eſtrangeres. Comme Emiſton parloit à ſes priſonniers, il y eut vne grande allarme dans ſon cãp, & crioit-on que tout eſtoit perdu. Oriſton auoit enuoyé ſur les onze heures du matin à vn quart de lieuë au deſſus du moulin deux cens bons hommes, qui paſſerent la riuiere en des batteaux, dõt ils auoient grande prouiſion, pource qu'ils auoient reſerrez tous ceux qui eſtoient deux ou trois lieuës au deſſus & au deſſous de Gonzanuert. Ils donnerent ſi courageuſement dans les tranchees, qu'ils les emporterent & tuerent tout

ce qui eſtoit dedans. Au meſme temps que cela ſ'executoit, Ennemidor fit vne ſortie ſur le Regiment d'Emiſton, qui eſtoit en garde dans les tranchees du temple. Il en tua plus de quatre cens, prit ſix drapeaux, emmena ſoixante & quinze priſonniers, encloüa ſix canons, mit le feu aux poudres, & donna vn tel effroy dans le quartier d'Emiſton, que pluſieurs ſoldats abandonnerét leurs corps de garde. Apres ce genereux exploit, Ennemidor ſe retira dans la ville couuert de pouſſiere & de ſang, n'ayant ſeulement perdu que huict ſoldats, & deux Gentils-hommes des domeſtiques de la Ducheſſe. La Reyne euſt incontinent aduis de ce qui ſ'eſtoit paſſé, dont elle voulut aller ſe reſioüir auec

laDuchesse qu'elle trouua à table. En entrant dans sa chambre elle commanda à Hippophilon qui estoit auec elle, d'aller prier Ennemidor de venir au conseil de guerre qui se deuoit tenir sur les trois heures. Hippophilon le trouua qu'il faisoit penser quelques legeres blesseures qu'il auoit receuës, ce qui fut cause qu'il ne le peust emmener au Chasteau auec luy. Dés que Hippophilon s'y en fut retourné, & de tãt loing que la Reyne le vid, elle luy demanda pourquoy Ennemidor n'estoit pas venu auec luy? Madame, respondit-il, il sera icy dans vn quart-d'heure, & seroit venu auec moy n'eust esté qu'il a voulu se faire penser auparauant. Et quoy, repliqua la Reyne, est-il blessé? Madame, res-

pondit Hypophilon, c'eſt fort peu de choſe. Il a receu vn coup de picque qui ne luy a fait qu'éfleurer vn peu l'eſpaule, & vn coup de mouſquet dans le gras de la iambe, d'où on luy a arraché la balle qui entroit fort peu auant. Il faut confeſſer la verité, adiouſta la Reyne, qu'Ennemidor eſt l'vn des plus vaillans, & des plus heureux hommes du monde. La Ducheſſe ne reſpondit rien à ces paroles, quoy qu'elles luy touchaſſent viuement l'eſprit. Ennemidor arriua comme les Princeſſes ſortoient de table. Elles entrerent dans vn grãd cabinet pour aduiſer à ce qu'il falloit faire. Tous leurs chefs de guerre furent appellez au Conſeil, où il fut reſolu qu'on deſarmeroit les habitans de Gonzan-

uert, pource qu'il y en auoit qui fauorisoient le party de l'Empereur. On arresta aussi que ceste nuict là mesme on depescheroit vn hóme à Meuridas pour donner aduis aux Princes de ce qui s'estoit passé, & de l'estat de la place. Ennemidor dit qu'il estoit à propos de les prier de faire vn effort de mettre vn camp volant à la campagne attendant qu'ils pussent former vn corps d'armee.

Il n'y a point de doute, disoit-il, que s'ils peuuent seulement mettre sept ou huict cents cheuaux ensemble, ils seront les maistres de la campagne, encores qu'ils ayent peu ou point d'Infanterie. Cela estant ils ietteront la famine dans l'armee d'Emiston, qui ne pourra auoir de vi-

ures qu'à coups d'espee. Ils le harasseront sans cesse, & le tiendront en ceruelle par de continuelles courses qu'ils feront iusques dans son quartier. D'ailleurs ils maintiendront la reputation de leurs armes & de leurs forces, ce qui n'est pas peu, & leurs troupes se grossiront tous les iours à veüe d'œil. Outre cela ils augmenteront leur credit parmy les G[illegible]iens & parmy les Estrangers, qui sont aux escoutes attendant l'issuë de ce siege. Que si au contraire Messieurs les Princes se renferment dans leurs places & quittent la campagne à leurs ennemis, l'Empereur armera puissamment & sans peine, pource que plusieurs braues hómes se rangeront de son costé, qui seroient du nostre si on les

employoit, & pluſieurs autres qui ſont auec nous ſ'en retireront voyant noſtre foibleſſe & noſtre impuiſſance. Enfin i'eſtime qu'il n'y a rien de meilleur que d'eſtre le premier à la campagne. Que ſi Meſſieurs les Princes peuuent ſeulement mettre dans dix iours huict mille hommes de pied enſemble bien armez, & huict cens cheuaux auec quelques pieces de campagne, cela ſuffit pour forcer [illegible]miſton à leuer le ſiege, pource que les priſonniers que i'ay pris m'aſſeurét preſque tous qu'il n'a pas treize mil hommes en tout. Si M^rs les Princes ayment mieux auec leur armee ſ'approcher de Sirapis, ils le peuuent faire, & ſurprendre ou forcer les places qui ſont ſur la riuiere. Ils peuuent encore fai-

retous les iours des courſes iuſques dãs les portes de cette grande ville, afin d'incommoder les habitans & les ietter dans la reuolte, à quoy ils ſont de leur naturel aſſez enclins. Auec tout cela qui à mon aduis eſt ſuffiſant pour diuertir les forces que l'Empereur a deuant Gonzanuert, & pour le porter à faire la paix, il ſeroit encores à propos de rechercher les Nouates de ſe joindre auec nous, de les conuier à ſe declarer en noſtre faueur, & à faire la guerre aux lieux où ils en ont le moyen. Quãd meſmes ils nous refuſeroient d'embraſſer noſtre party, il ne faut pas laiſſer neantmoins de faire courre le bruit qu'ils ſe ſont engagez à nous, & d'enuoyer ſouuent vers eux afin de donner de la jalouſie à l'Em-

pereur. Il eſt meſmement à propos de planter quelquesfois des eſchelles ſur les murailles des villes, qui ſont proches des places qu ils tiennent, afin que nos ennemis les accuſent d'y auoir fait des entrepriſes, & qu'ils ne ſe puiſſent fier en eux. Il faut faire la meſme choſe à l'endroit des Nouates, planter des eſchelles ſur leurs murailles, laiſſer quelque petart à leur porte, & leur donner des allarmes, afin de les reſveiller & les ietter en ombrage de nos aduerſaires. Il eſt bon encores d'enuoyer dans les Prouinces faire quelques remuëmens, rechercher les Gouuerneurs des places, les Officiers, les Maires & Eſcheuins des Villes, & enfin n'obmettre aucune choſe de ce qui nous peut ſeruir. Ce ſeroit

faire vne grande faute que de ne solliciter pas les Estrangers, qui sont ennemis iurez de cette Couronne. Ie m'asseure que si on depesche vers les Princes Hyperephaniens, qu'ils ne nous abandonneront pas. Ie ne doute point aussi que la Ligue des païs reuoltez, que le Roy des Lupercains & la Reyne des Isles maritimes ne nous enuoyent vn puissant secours. Encores que le Roy des Morisques tesmoigne estre ennemy mortel de la Religion des Nouates, & de tous ceux qui se liguent auec eux, neantmoins il est si desireux d'estendre sa Monarchie, & tire vn si grand aduantage de nos diuisions, qu'indubitablement il nous assistera sous main en tout ce qu'il pourra, puis qu'il n'a point d'autre Religion

que de s'agrandir. Mesdames, l'affection que i'ay à vostre seruice & le desir dont ie suis enflammé de voir prosperer vos affaires, me poussent à vous representer toutes ces choses.

Cepēdant qu'Ennemidor parloit, les Princesses & tous ceux du Conseil estoient rauis de reconnoistre vne si grande experience en vne si tendre ieunesse. Ils l'escouterent auec vne extreme attention, admirant son esprit & la grace dont il accompagnoit son discours. Son aduis fut treuué fort bon, & suiuy de poinct en poinct. Dés la nuict mesme on enuoya au Duc de Meuridas vn homme fidelle chargé des memoires & des instructions qu'Ennemidor auoit proposees. On fut fort en peine de sçauoir où il les

porteroit, pource qu'on craignoit qu'il ne fust pris par les ennemis, & qu'ils ne l'en treuuassent saisy. Il se leua vn Ayde de Mareschal de camp, qui dit qu'il les escriroit dans vne chemise blanche, où il ne paroistroit aucune escriture, & que celle qu'il y escriroit ne se pouuoit lire qu'en moüillant la chemise auec vne eau qu'il donneroit. Il fit voir son artifice, qui fut admiré de tous ceux qui le virent: mais on ne jugea pas qu'il fust à propos de s'en seruir en ceste occasion, pource que, disoit-on, que si ce messager est pris par quelques soldats, ils luy osteront sa chemise. Et d'ailleurs s'il perd l'eau dont il se faut seruir pour lire l'escriture, ou qu'il la respande, son voyage sera inutile. Le mesme

ayde de Mareſchal de camp dit que ſi on ne ſe vouloit ſeruir de ce moyen pour eſcrire aux Princes, il ſçauoit faire vne eſcriture ſur du papier où il eſcriroit tout ce qu'on voudroit, qu'au deſſus il feroit vne autre couche d'eſcriture, où il n'y auroit que des chanſons, & que cette derniere eſcriture auec vne eau qu'il donneroit ſ'effaceroit ayſément, & qu'il ne reſteroit que celle qui deuroit eſtre leuë. On treuua encores ce ſecret admirable, mais pource qu'il falloit auſſi porter de l'eau, qui ne ſe pouuant pas cacher pouuoit eſtre ou priſe par les ennemis, ou oubliee en quelque hoſtelerie, ou reſpāduë: on dit qu'il falloit treuuer quelqu'autre expedient plus certain que cela pour eſcrire aux Princes.

Ennemidor voyant les dificultez qui se rencontroient de leur faire tenir des lettres, & ayant sceu de la Reyne que le Duc de Meuridas auoit l'alphabet d'vn chiffre qu'elle luy auoit donné, luy en demanda la copie, & dit que si sa Majesté & la Duchesse auoient agreable, il luy escriroit en ce caractere là tout ce qui seroit resolu dãs le Cõseil, & que puis apres il feroit coudre deuant luy ses lettres dans la doubleure d'vn mauuais haut de chausse tout déchiré, dont seroit vestu celuy qui les porteroit. Si les ennemis le prennent, disoit-il, le voyant mal habillé, ils se contenteront de le fouiller, sans découdre son habit, tant pource qu'il y faudroit employer trop de temps, que pource qu'ils auroient aussi horreur

de manier & remanier de vilains haillons. Cette propoſition fut ſuiuie comme la meilleure, & Ennemidor eut ordre de faire cette depeſche. Cela eſtant ainſi reſolu, & les Princeſſes voulans ſortir du Conſeil, Oriſton leur dit, que les ſoldats ſe plaignoient de ce qu'ils n'eſtoiẽt point payez de leur ſolde, & qu'il apprehendoit qu'ils ne ſe mutinaſſent. Cela affligea infiniment la Reyne & la Ducheſſe, qui n'auoient plus d'argent que pour leur dépenſe ordinaire. Elles en firẽt chercher ſur leurs pierreries par toute la ville de Gonzanuert, mais il ne ſe treuua pas vn ſol: *Car c'eſt vne maxime qu'en temps de guerre on ne preſte pas volõtiers ſon bien de crainte d'en auoir affaire.* Cela fut cauſe qu'elles ſe reſolurent à faire fon-

dre leur vaiſſelle d'argent, dont elles firét payer vne monſtre aux ſoldats. Ennemidor eut charge de faire paroiſtre en ſa depeſche l'extreme neceſſité où elles eſtoient reduites, quoy qu'il ne ſ'en eſtónaſt pas beaucoup. *Parce que*, diſoit-il, *dans vne ville qui eſt aßiegee, encores que les ſoldats ne ſoient point payez, pourueu qu'ils ne manquent pas de munitions de guerre ny dequoy viure, ils ne ſe doiuent iamais plaindre, puis que bien ſouuent ceux qui s'enferment dans vne place pour la defendre n'en ſortent qu'auec vne baguette à la main.* Lors qu'on les paya, il leur fit vne remonſtrance qui les toucha ſi viuemét qu'ils raporterent toute leur ſolde aux pieds de la Ducheſſe, & iurerent qu'ils perdroient cóſtamment leur vie pour ſon ſeruice.

Ha que l'eloquence est necessaire à vn grand Capitaine! Car que ne peut point vn discours graue & bien poly sur l'esprit des soldats, außi bien que sur tout le reste des hommes? Il encourage les plus craintifs, il apaise la rage des seditieux, & bien souuent auec de belles parotes on a reduit à la raison des legions toutes entieres, qui par la force des armes n'auoient pû estre remises en leur deuoir. Ennemidor estoit vaillant tout ce qu'vn homme le peut estre, & il n'estoit pas moins éloquent: de sorte qu'Emiston qui estoit aduerty presque de tout ce qui se passoit dans Gonzanuert, l'apprehendoit plus que tout ce qui estoit dedans. Aussi n'y en auoit-il point qui empeschast ses progrés, & qui l'incommodast tant que luy. Toutes les nuicts il sor-

toit ſur ceux qui trauailloient aux tranchees, leſquels ſe ſentans ſurpris, & ne ſçachans où ſe retirer, eſtoient le plus ſouuent taillez en pieces. Cela fut cauſe qu'Emiſton ordonna aupres de chaque trauail vn corps de garde extremement fort, où les pionniers & les ſoldats ſe retiroient auſſi-toſt qu'ils eſtoient attaquez. Il enuoyoit auſſi pendant l'obſcurité de la nuict des ſentinelles perdües iuſques ſur la contreſcarpe, & meſmes iuſques à la porte de la ville, où elles ſe trainoient ſur le ventre. Comme elles voyoient que les ennemis ſortoient, elles ſ'en couroient dans le trauail, & dans le corps de garde donner l'allarme. Cela eſtoit cauſe qu'Ennemidor eſtoit

ſurpris penſant ſurprendre ſes ennemis, qui venoient au deuant de luy bien armez & en bon ordre, & le chargeoient ſi furieuſement qu'ils le menoient battant iuſques dans la porte, & peu ſ'en fallut qu'vne fois entre autres il n'y fut attrapé.

Voyant doncques que ſes ennemis depuis quelque temps ne manquoient pas de venir à la charge dés qu'il ſortoit ſur eux, il leur dreſſa vn iour du coſté du temple de Bacchus vne embuſcade, dans laquelle il mit cinq cens bons ſoldats. Apres cela ſur la minuict il fit donner vers la porte de Meuridas la plus grande allarme qu'il pût, & en meſme temps ſortit du coſté où eſtoit ſon embuſcade. Lors qu'il la dreſſa, il eſt vray que la ſentinel-

le s'en alla dans son corps de garde donner l'alarme : mais ceux qui estoient dedans voyās qu'Ennemidor ne se presentoit point aux tranchees, creurent que l'ardeur de son courage s'estoit allentie, ne preuoyans pas qu'il n'auoit fait mine de sortir que pour auoir moyen de mettre ses gens en embuscade. Doncques comme ils voulurent renuoyer leurs sentinelles perduës, elles furent tuees par les soldats d'Ennemidor, qui en mesme instant donna iusques dans les tranchees pour attirer ceux du corps de garde dans son piege. Son dessein reüssit ainsi qu'il l'auoit projetté, car tous ceux qui estoient dans le corps de garde sortirent sur luy, & le poursuiuirent iusques à l'ambuscade qu'il leur auoit dres-

ſee. Il ſ'y fit alors vn tel carnage des gens d'Emiſton, qui ſe mirét en deſordre dés qu'ils treuuerent vne ſi grande reſiſtance, qu'ils furent preſque tous tuez ſur le champ. Ennemidor pourſuiuit ſa poincte, gaigna les tranchees de ce coſté là, bruſla le corps de garde, encloüa ſix canons, & de là donna iuſques dans le quartier de Cteſiphon, qu'il prit priſonnier, & cinquáte autres hommes de qualité. Emiſton ne ſ'eſtoit efforcé de pouruoir qu'à l'alarme du coſté de la porte de Meuridas, eſtimant que celle du temple de Bacchus eſtoit appaiſee. Cela fut cauſe que le lendemain ayant vne particuliere connoiſſance de ce qui ſ'eſtoit paſſé, & de la perte qu'il auoit faite, il ſe fuſt tué de rage & de dépit,

n'euſt eſté que ſes amis l'en empeſcherent.

Cependant la renommee des genereux exploits d'Ennemidor ſ'épandit par tout l'Empire de Galatie, auec tant d'honneur pour luy, qu'en toute ſorte de compagnies on ne ſ'entretenoit que de ſa valeur. Le Marquis de Gardenfort en eſtoit au deſeſpoir, & fit tant que l'Empereur commanda au Marquis d'Argentuarre de luy eſcrire pour le faire reuenir au ſeruice de ſa Majeſté: Mais Ennemidor ne voulut abãdonner celuy de la Ducheſſe de Gonzanuert, pour quelque raiſon qu'Argentuarre luy repreſentaſt par ſa lettre. Il luy fit reſponce en vn mot, qu'il le prioit de ne ſe meſler iamais de ſes affaires, & de ne ſe ſouuenir non

plus de luy que du plus estranger hóme qui fust au monde. Argentuarre fut infinimét piqué de ceste respóce, qu'il ne fit voir à personne de crainte qu'on cónust le peu de puissãce qu'il auoit sur son Nepueu, par le moyen de qui il esperoit bien se rendre necessaire à la Cour. *Car c'est vne maxime en Galatie, que quand quelqu'vn a des enfans, des freres ou des nepueux, qui peuuent remuer ou faire du mal dans l'Estat, ils sont infiniment recherchez, s'ils ont de l'authorité sur eux. C'est pourquoy d'ordinaire quãd vn party se forme, les vieillards bien rusez font mine de se tenir fermes en leur deuoir aupres de l'Empereur, & enuoyent sous main leurs enfans parmy les ennemis, disant qu'ils n'en peuuent estre obeis.* Ils vsent de cet artifice afin d'obtenir quelque

charge, quelque gouuernement, ou quelque notable ſomme d'argent, pour eux ou pour leurs enfans en les retirant du party contraire. L'Empereur ne pouuant doncques gaigner Ennemidor par aucune ſorte de voye, & eſtát d'ailleurs aduerty qu'il n'y auoit aucune apparence de prendre Gonzanuert de l'annee où ils eſtoient, parce que l'Hyuer s'approchoit, reſolut de faire la paix. Il enuoya des deputez vers le Prince de Roncandon & ſes aſſociez, qui eſtans aſſeurez d'vn puiſſant ſecours de la part des Hyperephaniens, des Ligues des païs reuoltez, du Roy des Lupercains, de la Reyne des Iſles maritimes, & du Roy des Moriſques, firét de ſi hautes propoſitiós, que la conference fut inutile. Le Prince de

Roncandon voyant que les Deputez de l'Empereur s'en estoiẽt retournez sans rien conclure, fit vn manifeste, dont la copie s'ensuit.

MANIFESTE DV PRINCE DE RONCANDON.

Hercules de Bournonuarre Prince de Roncandon premier Prince du Sang, aßisté de plusieurs autres Princes, Ducs, Officiers de la Couronne, Gouuerneurs de Prouinces, Seigneurs, Cheualiers, Gentils-hommes, Prouinces, Villes, Communautez, tant de la Religion des Prisques, que de celles des Nouates, faisans tous ensemble la meilleure & la plus entiere partie de l'Empire, associez ensemble pour sa conseruation. Declarons & protestons deuant les Dieux &

les hommes, que nous ne conſentons & ne participons nullement aux pernicieux conſeils dont on vſe pour le gouuernement & l'adminiſtration de cet Eſtat. Que nous deteſtons toute ſorte de factions, d'entrepriſes, & d'intelligences contre l'authorité de l'Empereur. Que noſtre deſſein n'eſt & n'a iamais eſté autre que de rendre à ſa tres-Auguſte, & tres-ſacree Maieſté l'obeiſſance que nous luy deuons. Mais voyans qu'on preuient ſon eſprit par de tres-mauuaiſes perſuaſions. Qu'on abuſe de ſon nom, de ſa ieuneſſe, de ſa bonté & de ſa trop grande facilité: Que ſes volontez ne ſont point libres, & que par la crainte des forces de ceux qui l'enuironnẽt, ſans promettre aucun accez, ſinon à ceux qui ſont de leur faction, elle eſt contrainte d'authoriſer leurs paßions: Que l'on machine la ruine des bons

Galatiens, qui souspirent comme nous apres la reformatiõ de l'Estat: Nous nous sentons obligez de nous opposer à ces violences, & d'exposer tout ce que Dieu nous a donné pour tirer l'Empereur de l'opression où il est, & le garantir des malheurs qui luy panchent sur la teste. Nous sommes encores resolus de faire entretenir les Edicts de pacification, procurer le soulagement du peuple, faire regner la Iustice, defendre les gens de bien, faire punir les meschans, restablir tous les ordres de l'Estat en leur splẽdeur & en leur dignité par vne vtile reformation & par le chastiment exemplaire de ceux qui sont autheurs du desordre. Nous protestons en outre, que c'est à eux à qui il faut imputer tous les accidens qui pourront arriuer à la suitte de nostre iuste defense, puis qu'au lieu d'arrester le mal,

mal, ils le font precipitément naiſtre par leurs damnables conſeils. Nous declarons auſſi que les armes que nous ſommes contraints de prendre, ne ſont que pour le ſeruice de l'Empereur & pour conſeruer ſa ſacree perſonne, ſa liberté, ſa Couronne, & les loix fondamentales de ſon Empire. Nous proteſtons encores, que nous ne les poſerons que quand ſa très-ſacree & tres-Auguſte Majeſté eſtant plus libre & mieux conſeillee qu'elle n'eſt, aura pourueu à ce qui eſt cy deſſus repreſenté, & à ce qui ſera plus particulierement declaré par les remonſtrances de Meſſieurs les tres-ſages Areopagites, & par les cahiers des Eſtats. Et iuſques à ce qu'elle y ait par ſa prudence & par ſa bonté aporté les remedes qu'il conuient, nous la ſupplions tres humblement de faire leuer le ſiege de la ville de Gonzan-

uert, qui n'eſt aßiegee que pour vanger la paßion particuliere des ennemis du Duc de Gonzanuert. Que ſi au preiudice de nos tres-humbles ſupplications & remonſtrances on continuë le ſiege, & à moleſter quelqu'vn de ceux qui ſe ſont aſſociez auec nous, on ne doit treuuer mauuais ſi nous nous oppoſons à cette violence par vne iuſte & legitime defenſe. La nature & la neceſsité permettent à tous les hommes de defendre leur vie, & de repouſſer la force par la force. Il ne nous reſte plus pour éuiter le mal ſinon de recourir aux remedes extremes qui ſont iuſtes, puis qu'ils ſont neceſſaires. Nous prions & exhortons tous les Princes, Ducs, Officiers de la Couronne, Seigneurs, Cheualiers, Gouuerneurs, Capitaines, Gentils-hommes, & autres de quelque qualité & conditiõ qu'ils ſoient, tous Meſsieurs

les ſages Areopagites, tous les Ordres & les Eſtats de cet Empire; & generalement tous ceux qui veulẽt eſtre eſtimez bons Galatiens, & qui ne ſe ſont point encores ioints à nous, de nous ſecourir & aſsiſter en vne occaſion ſi iuſte. Nous requerons auſsi & adiurõs tous les Princes & les Eſtats eſtrangers, tous les anciens alliez & confederez de cet Empire de nous y preſter ayde & aſsiſtance, & ne permettre que de ſi bons & loyaux ſubiets & Princes du Sang, & autres Princes & principaux Officiers de la Couronne, ſoient opprimez par vne damnable coniuration, pour la conſequence qu'elle aporteroit à tous les Eſtats du monde. Fait à Meuridas. Signé Hercules de Roncandon.

L'Empereur ayant veu ce Manifeſte, qui fut publié par tout l'Empire de Galatie, & les Eſtats

circonuoisins, sa Majesté de peur d'estre surprise, fit leuer des gens de guerre de toutes parts, & resolut de faire presser la ville de Gonzanuert le plus qu'il pourroit afin de s'en rendre maistre auant que les Princes la pussent secourir, ou que l'Hyuer fist leuer le siege. En moins de quinze iours l'armee d'Emiston se grossit de la moitié, quoy qu'Ennemidor luy donnast sans cesse quelque furieux eschec. Tous ceux ou qui desiroient s'aduancer & acquerir de l honneur, ou qui aimoient le seruice de l'Empereur, ou qui haïssoient Ennemidor, ou qui portoient enuie à sa gloire, s'en alloient treuuer Emiston. Sa Majesté mesmement se rendit au camp, quoy que Gardenfort eust fait tout ce qui luy fut possible pour l'en diuertir, luy represen-

tant les maladies qui y estoient frequentes & mortelles, & vne infinité d'accidens qui luy pouuoient arriuer. Asseurez-vous s'il vous plaist, Sire, luy disoit-il, que quand le Prince de Roncandon & ses partisans sçauront que vostre Majesté est allee en personne au siege de Gonzanuert, ils feront toute sorte d'efforts pour secourir la place & pour vous surprendre. D'ailleurs, si les pluyes, la gelee, les maladies, ou nos ennemis nous cötraignent de nous retirer, *la honte, la perte, & la consequence en seront bien plus grandes, vostre Maiesté y estant, que s'il n'y auoit qu'Emiston.* Si vous m'obiectez, Sire, qu'il ne vous sert pas bien, & que iusques icy il ne s'est gueres aduancé, quoy qu'il ayt perdu beaucoup de gens, vostre

Maiesté considerera s'il luy plaist, que les fautes qu'il a faites, outre qu'elles le rendront plus expert à l'aduenir qu'vn autre que vous enuoyriez en sa place, qui peut estre feroit encores pis que luy auant qu'il connust vos gens de guerre, & ceux qu'il auroit en teste, ses fautes dy-ie, outre qu'elles le rendront plus prudent & plus vigilant, elles luy seruiront encores d'vn perpetuel aiguillon pour contenter vostre Maiesté. I adiousteray à cela, Sire, qu'il est à craindre que les Sirapisiens ne se sousleuent dés que vous vous serez esloigné de leur ville: car le Duc de Meuridas a parmy eux vn grand nombre d'amis, de seruiteurs, & de creatures. Et puis doutez-vous que le Roy des Morisques, qui abbaye

continuellement apres cet Empire, que les Hyperephaniens, la Reyne des Isles maritimes, & quelques autres encores, qui ne cherchent que les moyens de susciter du trouble en vostre Estat, pour asseurer le leur, perdét l'occasion de surprendre des places & d'enuahir des Prouinces, quand ils verront vostre Maiesté arrestee à poursuiure opiniastrement vn siege? Tant que vous vous tiendrez dans Sirapis, ils ne croiront iamais que vos armes soient si occupees ailleurs que vous n'ayez moyen de les employer contre leur effort: & puis c'est le lieu le plus cómode pour remedier aux desordres qui peuuent suruenir. *Enfin, Sire, selon les temps, les lieux & les affaires, les grands Monarques se doiuent gou-*

uerner : Car quelquesfois ils doiuent enuoyer leurs Lieutenans à la guerre, & y aller außi quelquesfois eux mesmes en personne. Mais certes quand ils peuuent s'abstenir d'y aller, c'est tousiours le plus seur d'y enuoyer leurs Lieutenans ; & puis les ennemis deuiennent plus forts & plus courageux, ayans à combattre vn grand Monarque, qu'ils ne seroient s'ils n'auoient en teste que l'vn de ses Generaux d'armee, parce que l'esperance du butin & de l'honneur y est beaucoup plus grãde. Ie sçay bien qu'il y en a qui ne sont pas de cet aduis, & qui disent que les Roys ne sont iamais bien seruis dans leurs armees s'ils n'y sont eux mesmes, & que les soldats deuiennent plus courageux quand ils voyent leur

Prince, & qu'ils ſont aſſeurez que leur Prince les voit. Mais ſouuenez-vous ſ'il vous plaiſt, Sire, dequoy ſeruit voſtre preſence l'annee paſſee aux ſieges que voſtre Majeſté entreprit? En fuſtes vous mieux ſeruy ? en fuſtes vous moins trahy ? les rebelles vous en obeirent-ils pluſtoſt ? Au contraire ils en furent plus temeraires, & confeſſerent que l'honneur qu'ils croyoient acquerir de reſiſter à vn grand Roy les auoit rendus opiniaſtres. Auec tout cela il faut encores conſiderer, que les pertes & les infortunes qui arriuent aux Lieutenans, ſont beaucoup plus ayſees à reparer, que ſi elles eſtoient aduenuës à leurs Maiſtres.

L'Empereur qui auoit accouſtumé de ſuiure entierement les

aduis de Gardenfort, n'eut toutefois aucun égard aux raiſons qu'il luy repreſenta pour le retenir dans Sirapis, & l'empeſcher d'aller au ſiege de Gonzanuert. Sa Majeſté ſ'y achemina doncques auec le plus de forces qu'elle pût, eſperant l'emporter dés qu'elle y arriueroit, & la ruiner auãt que les Princes euſſent le moyen de la ſecourir. *Mais entre ce que nous nous promettons, & ce qui nous arriue, il y a quelquesfois bien loing, & ſouuent les affaires ſuccedent tout autrement que les hommes n'eſperent,* ainſi que l'Empereur experimenta. *O que l'eſperance des hommes eſt trompeuſe! que la fortune eſt inconſtante & fragile! & que nos efforts ſont vains! puis qu'ils s'affoibliſſent & ſe rompent dés le milieu de nos entrepriſes, & que nous voyons bien*

ſouuent noſtre naufrage auant que nous puiſsions voir le port! L'Empereur arriuant au camp, ceux de Gonzanuert tirerent toute leur artillerie, & firent vne ſortie où ils furent aſſez rudement repouſſez. Comme ils ſe retiroient, vn Caualier armé de toutes pieces vint iuſques auprés de la porte criant tant qu'il pouuoit. Ennemidor, Ennemidor, ſi tu as du courage, tu viendras rompre vne lance contre moy. Ceux de la place le vouloiét aller charger, mais Ennemidor les en empeſcha, & dit à celuy qui le deffioit. Caualier, la partie n'eſt pas bien faite, vous eſtes ſur vn bon cheual, & ie ſuis à pied. D'ailleurs, ie ne puis vous donner le contétement que vous deſirez ſans la permiſſió de ceux à qui ie dois obeir, & puis ie ne

vous cognois point. Ie ſuis Gentil-homme, repartit le gendarme, & il y a autant d'honneur à acquerir auec moy qu'auec qui que ce ſoit. Il ne tiendra donques qu'à vous que nous n'eſprouuiós nos forces l'vn contre l'autre; & pour vous y obliger, voilà mon gage que ie vous laiſſe. En diſant cela il ietta vn gand le plus loing qu'il put vers Ennemidor, puis ſe retira au petit pas faiſant faire cent paſſades à ſon cheual de la meilleure grace qu'il eſt poſſible. On luy tira de deſſus les murailles cinq ou ſix mouſquetades, dont Ennemidor fut en vne extreme colere. Il amaſſa le gád, & conſidera le plus long-temps qu'il put celuy qui le luy auoit ietté, & qui ſe retiroit lentement, quoy que les balles de mouſ-

quets luy soufflassét aux oreilles. Ennemidor estant rentré dans la ville s'en alla treuuer la Duchesse, & la supplia tres-humblement de luy permettre de combattre celuy qui l'auoit attaqué. Monsieur, repartit la Duchesse, comme ie ne vous retiens pas en ceste ville ; aussi ne veux-ie point vous empescher de faire ce qu'il vous plaira. Vous estes libre, & il n'est nullement besoin que vous recherchiez mon consentement, qui vous doit estre fort indiferent. Ie n'entreprendray toutesfois iamais rien sans cela, Madame, repliqua Ennemidor, & prefereray tousiours de bon cœur à ma vie ce que ie cognoistray estre de vostre intention. Monsieur Monsieur, reprit la Duchesse, vous n'en deuez

point auoir qui ne ſoit iuſte, & ſi vous en auez d'autre, vous la deuez changer, afin que les Dieux vous ſoient fauorables. Madame, adiouſta Ennemidor, ie n'en ay iamais eu qui ne tendiſt à vous ſeruir, voire meſme à vous adorer. Monſieur, reſpondit la Ducheſſe, laiſſons là toutes ces adorations, vous ne pouuez dauantage me deſobliger, que de me parler en ces termes. Vous pouuez combatre ceux qu'il vous plaira, mais ie ne deſire plus que vous me teniez de ſẽblables diſcours. En diſant cela elle ſe retira dans ſon cabinet ſans qu'Ennemidor luy puſt rien dire dauantage. Il ſ'en alla au logis d'Oriſton, & luy ayant raconté comme il auoit eſté appellé par vn homme armé de toutes pieces qu'il ne connoiſ-

ſoit point, le ſupplia de luy donner ſon aduis touchant ce qu'il deuoit faire. Puis que la choſe ſ'eſt paſſee ainſi que vous me l'auez repreſentée, luy dit Oriſton, & que Madame la Ducheſſe remet en vous d'en vſer comme il vous plaira, i'eſtime que vous deuez enuoyer vn trompette dans le camp de l'Empereur pour lier la partie auec celuy qui vous a laiſſé ſon gand, & pour arreſter auec luy le lieu & l'heure du combat, enſemble pour prendre & donner les ſeuretez qui ſont neceſſaires de part & d'autre. Ennemidor prit ce conſeil, & dés l'heure meſme depeſcha vn trompette, lequel eſtant arriué dans le camp de ſa Majeſté, demanda à parler à Emiſton. Auſſi toſt qu'on ſceut ſa venuë, on en iugea fort

diuerſement. Qui croyoit vne choſe, qui ſ'en imaginoit vne autre, mais la plus-part des principaux de l'armee eſtimoient que les aſſiegez n'en pouuant plus enuoyoient ſupplier l'Empereur de les receuoir à compoſition. Emiſton ayant fait venir deuant luy le trompette, luy demanda quelle charge il auoit. Ie viens, reſpondit-il, de la part d'Ennemidor chercher vn Caualier qui l'a deffié, & luy a ietté ce gand pour gage. Tu l'as treuué icy, repartit l'vn de ceux qui eſtoit aupres d'Emiſton, c'eſt moy, que me veux tu dire? Ennemidor vous enuoye ce Cartel, dit le trompette. Alors ce Caualier le prit, où il leut ce qui ſ'enſuit.

CARTEL

CARTEL.

PVis que la gloire que les plus genereux hommes du monde acquierent en mourant de ma main, vous pousse à en rechercher l'occasion, ie suis contant de satisfaire à vostre desir, pourueu que vous me fassiez sçauoir le lieu & l'heure qui vous sont les plus agreables pour receuoir cet honneur. En cela vous pouuez connoistre que ma courtoisie n'est pas moins extreme que ma valeur est infinie.

Le Cartel ne fut pas plustost leu qu'vn Gentil-homme vint dire à Emiston que l'Empereur luy mandoit qu'il l'allast promptement treuuer, & qu'il luy menast le trompette qui venoit de Gonzanuert. Emiston sans tarder dauantage obeit à ce com-

mandement estant suiuy de celuy qui desiroit se battre contre Ennemidor. L'Empereur ayant apris ce qui se passoit, son Conseil fut d'aduis de faire pendre le trompette, parce qu'il venoit seulemét de la part de l'vn de ses sujets qui estoit criminel de leze Majesté, *& qu'il ne falloit pas traitter ceux qui venoient d'auec des rebelles, comme s'ils estoient enuoyez par des ennemis estrangers, qui dépendissent de quelque puissant Roy.* Neantmoins les raisons qu'on allegua au contraire, & la grande authorité de celuy qui se vouloit battre contre Ennemidor, à quelque prix que ce fust, empescherent que cet aduis ne fust suiuy. Le combat fut doncques resolu pour le lendemain à neuf heures du matin. Et afin qu'il n'y

euſt point de ſupercherie d'vne part ny d'autre, on choiſit pour le lieu du combat vn aſſez grand pré eſloigné de la ville de quelques deux cens pas. On l'enuironna promptement de barrieres, & n'y laiſſa-t'on que deux aduenuës aux deux bouts, afin que perſonne n'y entraſt que les deux combatans. Outre leurs parains, ils eurent encores dix Iuges en tout, dont ils demeurerent d'accord par des billets qu'ils s'écriuirent tous deux. On auoit au commencement propoſé de leur donner à chacun cent hommes bien armez & bien montez, afin qu'il n'y eut aucune trahiſon, mais ils n'en voulurent point, & ſe contenterent de ceux qui deuoient eſtre iuges de leur combat. Il fut cóuenu entre eux qu'ils

romproient vne lance, & puis selon ce qui reüssiroit, qu'ils se seruiroiẽt puis apres de leurs espees. Il fut aussi arresté que le vainqueur pourroit, si bon luy sembloit, emmener auec luy le vaincu, & en faire à sa volonté. Les choses estans ainsi resoluës, le trompette fut renuoyé auec les seuretez requises du costé de l'Empereur, ayãt laissé les autres. Celuy qui se deuoit battre luy dit le voyant partir. Trompette, fais moy ce plaisir de dire à celuy qui t'a enuoyé icy, que son Cartel qui est autant hors de propos & autant inutile, que remply de folie & de vanité, ne merite pas que i'y responde. Dy luy seulemẽt que demain ie le feray plus sage qu'il n'est, ou que ie luy abatray la teste de dessus les espau-

les pour abaiſſer ſon orgueil. Monſieur, repliqua le trompette en ſe retirant, *on ne fait iamais vn bon coup quand on vize trop haut.* Au reſte, ie ne ſuis point homme à faire le raport d'vne choſe ſi eſloignee de toute apparence que ce que vous m'auez dit; cherchez donc ſ'il vous plaiſt vn autre Ambaſſadeur que moy. En diſant cela il ſortit de la chambre où il eſtoit, & ſe retira à Gonzanuert, laiſſant tous ceux qui l'oüirent pleins d'eſtónement & d'admiration à cauſe de ſa reſolution & de ſa repartie. Noſtre abateur de teſtes, quoy qu'il fuſt en vne extreme colere, n'en fit neantmoins aucun compte, tournant tout en riſee. Cependant le bruit de l'apel d'Ennemidor ſ'eſtoit eſpandu par toute la ville de Gon-

zanuert, & attendoit-on auec vne extreme impatience le retour du trompette, qui en entrant ſur les neuf heures du ſoir dans la ville, fut mené au logis de la Reyne de Regnautchanfort par l'vn de ſes gardes qui l'attendoit à la porte. Apres que ſa Majeſté luy eut fait raconter tout ce qui ſ'eſtoit paſſé dans le camp de l'Empereur, ſur le ſujet de ſon voyage, & voyant que le combat eſtoit reſolu, elle tira Ennemidor à part & luy dit. Ie n'eſpere plus deſormais que vous changiez de deſſein, puiſque vous y eſtes ſi fort engagé, mais ſouuenez vous que c'eſt contre mon conſentement que vous vous portez en ce danger, où mille mauuais preſages me font craindre que vous ne demeuriez. Madame, reſpondit

Ennemidor, *les Dieux sont prote-ctеurs des gens de bien, & fauorisent tousiours ceux qui ont le bon droit.* Ie suis attaqué par vn hóme à qui ie n'ay iamais, que ie sçache, fait de desplaisir. Le Ciel sera pour moy, qui ne puis sans renoncer à mon honneur, dont ie fais mille fois plus d'estat que de ma vie, manquer à luy faire voir que ie suis fort homme de bien. Hé bien, adiousta la Reyne, puis que vous estes si fort resolu à cela, tenez voila vne escharpe que ie vous donne, portez-la demain sur vos armes pour l'amour de moy. Madame, respondit Ennemidor, puis qu'il vous plaist m'obliger tant que cela, ie m'estime plus inuincible que si i'auois des armes enchantees, aussi fais-je bien estat de vous rendre de-

main, Madame, fort bon conte de mon homme, au moins suis-je bien asseuré que s'il a l'habillement de teste qu'il auoit aujourd'huy, ie luy donneray dans la visiere. Comme il acheuoit de dire cela, la Duchesse de Gonzanuert entra dans la chambre de sa Majesté, & reconnut l'escharpe qu'Ennemidor auoit entre ses mains, parce qu'il n'y auoit que trois mois qu'elle l'auoit donnee à la Reyne sa sœur. Combien que ceste Princesse fust resoluë de mourir plustost que de tesmoigner aucune sorte d'affection à Ennemidor, elle l'aymoit toutefois en son ame, & eust esté bien aise qu'il n'eust iamais engagé sa liberté à vne autre qu'à elle. *Certes c'est vne chose estrange qu'il n'y a point de femme, quelque sage qu'elle*

ſoit, qui ſe faſche d'eſtre aymee, ſeruie & reſpectee. La Ducheſſe de Gonzanuert eſtant de cette humeur comme toutes les autres, mais toutefois autant honneſte qu'aucune qui ſe peuſt treuuer, ſuportoit impatiemment les faueurs qu'Ennemidor receuoit de la Reyne, dont elle eſtoit infiniment ialouſe, ayant deſia remarqué qu'elle prenoit plus de ſoin de luy que ſa dignité & ſon honneur ne permettoiẽt. C'eſt pourquoy ſ'aprochant d'elle, elle luy dit tout bas. Ie vous aſſeure ma ſœur, qu'il m'eſt impoſſible de ſouffrir cet homme là deuant moy, qui croy inceſſamment quand ie le regarde, qu'il me doit eſtre cauſe de quelque grãd malheur, outre ceux dont il a deſja affligé noſtre maiſon. Si vous

voulez me faire plaiſir, donnez luy le bon-ſoir, & luy dites qu'il ſe retire chez luy, il eſt auſſi bien tard, & il aura demain de grandes affaires ſur les bras. Ma ſœur, reſpondit la Reyne, ie n'en fais eſtat que pour la neceſſité que nous en auons, ſans laquelle ie ſerois bien d'aduis de luy faire dire qu'il ſe retiraſt: Mais vous voyez combien il nous eſt vtile, & croy que ſans luy ceſte place & nos perſonnes ſeroient deſia en la puiſſance de nos ennemis. Outre ceſte obligation, vous ſçauez encores celle que ie luy ay. *Il ne faut pas eſcrire ſur le ſable les plaiſirs qu'on nous fait, & grauer ſur le marbre les iniures que nous receuons, & puis eſtans mortelles comme nous ſommes, il n'eſt pas raiſonnable que nos inimitiez ſoient immortelles.*

Puis que vous craignez de luy déplaire en luy donnant le bonſoir, repartit la Ducheſſe, laiſſez-le luy doncques prendre de luy meſme, & entrons dans voſtre cabinet. I'eſtime que cela eſt plus à propos qu'autrement, repliqua la Reyne, & en meſme temps tenant ſa ſœur par la main paſſa dans ſon cabinet, où elle ne fut pas pluſtoſt entree, qu'elle enuoya vn Huiſſier dire qu'elle ne vouloit plus eſtre veuë de perſonne ce ſoir là. Monſieur l'Huiſſier, dit Ennemidor, obligez moy tant que de ſçauoir de la Reyne, ſi ie m'en iray, & ſi ſa Majeſté ne me veut plus rien cõmander. Monſieur, reſpõdit l'Huiſſier, ie n'oſerois parler à elle, parce qu'elle eſt empeſchee. Monſieur l'Huiſſier, repliqua Ennemidor, ſa Majeſté

ne treuuera pas mauuais que vous luy demandiez cela. Ie n'en feray autre chose, repartit-il, en rentrãt dans le cabinet. Ennemidor se retira à son logis tout en colere contre ce galand qui luy auoit respondu si rudement. A la verité c'estoit le plus insolent coquin qui fust à la Cour de la Reyne, qui l'ayant pris en vne particuliere affection, luy auoit fait beaucoup de biens. Il auoit esté trois ans laquais de la Duchesse de Gonzanuert, qui luy donna vne charge de Valet de pied chez la Reyne sa sœur, qu'il trahit neantmoins apres y auoir fait sa fortune. Mais quoy, d'ordinaire ces gens là ont l'ame ingrate, & deuiennent tousiours insuportables, *quand de la vie du peuple ils sont esleuez à de grands biens & à d*

grands honneurs, parce que n'estãs pas accoustumez de les posseder, ils n'en sçauent pas le vray vsage. Außi dit on cõmunément qu'il vaudroit mieux voir perir vne Cité que de voir enrichir vn pauure.

Quand Ennemidor s'en fut retourné au logis de Delphis, il treuua qu'elle pleuroit, & s'aperceut bien qu'elle estoit fort fascheе d'auoir esté surprise en cet estat. I'ay eu, dit elle pour s'excuser, vne si grãde aprehensió qu'il ne vous soit fait demain quelque supercherie, que ie voudrois de bon cœur perdre vn doigt de la main, & que vostre cóbat fust remis en vn autre temps. Parce que cette apres disnee apres auoir fait ma priere aux Dieux pour vostre conseruation, qui m'est chere (*car c'est tousiours à eux à qui i'ay recours en mes afflictions*) i'ay tellement

esté abatuë du sommeil, qu'il m'a esté impossible de luy resister, quoy que i'aye pû faire. En dormant il m'a semblé aduis que Filatee s'est apparuë à moy, & m'a dit. Et quoy, Delphis, tu dis que tu m'aymes plus que ta vie, si cela estoit, souffrirois tu qu'Ennemidor, qui est mon cœur & mon ame, & sans lequel ie ne puis viure, s'exposast au danger où il se precipite, & où ie le perdray asseurement? Si tu me veux encore quelque bien, & si tu m'ayme, retiens-le ie te prie, autrement tiens pour certain qu'il sera ietté dans vne prison chargé de fers, & qu'on attentera puis apres à sa vie. Ha Delphis! pour l'amour que tu m'as autrefois portee, ne m'abandonne pas en ce besoin, secoure moy ie te coniure, & fais

tant qu'Ennemidor ne me ſoit point rauy. Voila, Monſieur, ce qui m'eſt arriué, croyez moy, exemptez vous de ce combat duquel ie n'attends qu'vn tres-malheureux ſuccez. Si ie ne vous portois vne parfaite amitié, ie ne vous tiendrois pas ce diſcours, & ne vous reuelerois pas l'aduis que les Dieux m'ont donné en dormant, parce qu'il n'y a point de doute que voſtre mort ne me fuſt aduantageuſe, & qu'indubitablemét ie ne gaignaſſe le cœur de Filatee, quand elle vous auroit perdu. Mais ie prie les meſmes Dieux qui m'ont aduerty, qu'ils lancent leur foudre ſur moy, ſi ie ne vous prefere pas à toutes les felicitez de ce monde. Ce diſcours accompagné d'vn ruiſſeau de larmes, eſtonnerent

extremement Ennemidor, qui ne sçauoit presque à quoy se resoudre. Neantmoins faisant plus d'estat de son honneur que de sa vie, & ne preuoyant les dangers que pour les mépriser, il remercia Delphis du soin qu'il prenoit de luy, & de l'affection qu'il luy faisoit paroistre. Mais que voulez-vous que ie fasse, luy dit-il, ie suis desormais si engagé à me battre, que quand ie serois asseuré de souffrir les plus cruels tourmens que la rage de mes ennemis sçauroit inuenter, ie ne manquerois pas à faire ce que doit vn homme de bien. Non non, Delphis, vous estes trop de mes amis pour me conseiller vne lascheté. Hé quelle opinion auriez de moy? quel iugement en feroient tous mes amis? quel aduantage

en

en retireroient mes ennemis? qui se fieroit plus en moy? qui me voudroit suiure à l'aduenir? & quels soldats treuuerois-je plus qui me voulussent obeir? Non non, Delphis, si vous voulez que ie croye que vous m'aymez, ne me dónez plus vn conseil si contraire à mon honneur, car mes ennemis ne m'en sçauroiét donner vn si mauuais, & qui me soit si preiudiciable. Cependant ie suis d'aduis que nous nous couchiós, car il est desia tard: Neantmoins ie vous veux faire voir auparauant vne escharpe que la Reyne de Regnautchanfort m'a fait l'honneur de me dóner pour porter sur mes armes. Certes elle est fort belle, dit Delphis, toutesfois ie vous en veux faire voir vne qui ne l'est pas moins. Et en disát

cela elle en tira vne de ſa male & la mit entre les mains d'Ennemidor. O Cieux ! ſ'eſcria t'il, dés ce qu'il eut ietté les yeux deſſus, c'eſt aſſeurément là l'eſcharpe que ie perdis à Sirapis, lors que l'hoſte, chez qui ie logeay, en y arriuant, foüilla dans ma mallette, & m'y prit vne petite caſſette, où eſtoit cette eſcharpe auec quelques autres choſes que ie tenois auſſi cheres que ma vie. Vous oſerois-je demander ce que c'eſt, dit Delphis. Mon cher amy, reſpondit Ennemidor, ce ſont quatre tableaux vn peu plus grands que toute la main, enchaſſez en deux boëtes d'or, dont il y en a vne couuerte de diamants. Et de qui ſont ces tableaux ? repliqua Delphis. Dans la boëte qui eſt couuerte de diamants, le portrait

de mon ayeul, & celuy de mon ayeule y ſont, & en l'autre il y a ma peinture & celle de ma ſœur. Certes, reprit Delphis, Monſieur, voſtre ayeul eſtoit doncques de Sang Royal, à ce que ie puis iuger par ſes habits & par ſes armes. Monſieur, repliqua Ennemidor, ne voulant pas reſpondre à cela, obligez moy tant, ſ'il vous plaiſt, que de me dire qui vous a donné cette eſcharpe, & ſi vous ne ſçauez point où ſont les tableaux dont ie vous ay parlé. Monſieur, repartit Delphis, ie ſatisferay plus volontiers à voſtre demande que vous n'auez voulu contenter ma curioſité. Repreſentez-vous qu'apres que vous euſtes tué les voleurs qui m'emmenoient, ie pris vne petite mallette que le balafré gardoit ſoi-

gneuſemẽt, & dont il faiſoit plus d'eſtat que de tout ce qu'il auoit. Depuis ayant regardé dedans, i'y ay trouué la piece qui vous tient en vne ſi grande admiration, ie parle de cette eſcharpe que vous conſiderez ainſi attentiuement, & que vous ne pouuez vous laſſer de baiſer. Car quãt aux tableaux ie ne les ay point veus, vous aſſeurant que ſi ie les auois, ie vous en ferois auſſi bien preſent, que ie vous donne de bon cœur cette eſcharpe, puis qu'elle vous plaiſt tant. Elle me plaiſt, il eſt vray, Delphis, ie ne vous le puis celer, dit Ennemidor, parce qu'elle a eſté faite des mains de la plus belle creature qui ſe puiſſe imaginer. Ie parle de Filatee, qui la donna au pauure Oriſtene, qui m'en gratifia puis apres. Oeuure

admirable! continua-t'il, en baiſant l'eſcharpe & l'arrouſant de ſes larmes , ne te dois-je pas adorer comme vne Relique precieuſe, puis que tu as ſi ſouuent & ſi long-temps touché les belles mains de l'incomparable Filatee? O ma Deeſſe! faut-il que ie ſois priué du moyen de contempler tant de merueilles qui vous rendent plus diuine qu'humaine? Helas! le Ciel me ſera-t'il ſi rigoureux, que de me condamner à ne vous voir iamais? O Iupiter! ne ſoyez pas ſ'il vous plaiſt ſi inexorable à mes vœux. Au moins apres tant de maux que vous m'auez fait ſouffrir, permettez moy de luy dire que ie meurs de ſon amour. O Filatee, Filatee, ſi tu voyois l'eſtat miſerable de ma vie, ou que tu ſceuſſe le cruel

tourment que i'endure, tu aurois compaſſion de moy. Il diſoit cela d'vne voix ſi lamentable, & verſoit vne ſi grande abondance de larmes, que Filatee ne peut en ſorte quelcóque retenir les ſiennes. Elle ſe ietta ſur vn lict ſouſpirant & ſanglotant, comme ſi elle euſt eſté ſur le poinct de perdre la vie. Ennemidor courut promptement à elle, & luy demanda ſi elle ſe treuuoit mal. O mon ame! ie n'en puis plus, luy dit-elle, vous me faites mourir. O amour! parle pour moy, continua t'elle, eſtant en ſon ſeant & leuant les yeux en haut. Puis en meſme inſtant ſe laiſſant choir le viſage ſur le cheuet du lict, elle ſouſpira plus fort qu'auparauāt. Ennemidor ne ſçauoit que faire ny meſme que penſer. Il la tira

ſouuent à luy, la coniurant de luy dire ce qu'elle auoit, mais voyãt qu'elle ne luy reſpõdoit rien, & qu'elle ſouſpiroit ſans ceſſe, il luy dit, feignãt d'eſtre en colere. Et quoy, Delphis, eſt-ce ainſi que vous viuez auec moy? Certes ie ne croy nullement que vous m'aymiez, puis que vous vous comportez ainſi en mõ endroit. Delphis craignant de luy déplaire, & ſa douleur eſtant vn peu apaiſee, ſe leua ayãt les yeux tous rouges & noyez de larmes, puis l'embraſſant & le baiſant tendrement, luy dit. Monſieur, l'eſtat où ie vous ay veu preſentement, m'a tellement touché de pitié, que ie n'ay pû m'empeſcher de pleurer. *Vous ſçauez que des larmes attirent les larmes.* Et d'ailleurs me ſouuenant auoir ouy dire à

Filatee (que vous auez plusieurs fois nommee, & dont ie suis encores amoureux) qu'elle n'aymeroit iamais que vous, ie confesse que i'ay eu le cœur tellement serré de douleur, qu'il y a longtemps que ie n'ay senty vn si violent tourment que celuy que i'ay enduré depuis vn quart-d'heure. Ainsi, Monsieur, vous & moy auons souspiré pour vn mesme suiet. *Les Dieux, qui sçauent mieux que nous-mesmes ce qui nous est necessaire*, nous deliureront s'il leur plaist quelque iour de nos afflictions. Il est tard, couchons-nous, & demain apres que vous aurez mis vostre homme à la raison, vous me ferez l'honneur de me dire de quelle maison estoit Monsieur vostre ayeul, & ie vous diray des nouuelles de vos ra-

bleaux & quelqu'autre chose dont vous serez encores plus ioyeux. Ennemidor la coniura de luy declarer ce que c'estoit, & où estoient ses tableaux, mais elle luy protesta de ne luy en dire rien qu'apres qu'il seroit de retour de son combat. Ennemidor ne pouuant doncques rien apprendre de ce qu'il desiroit sçauoir, il appella les gens de Delphis & les siens, & se coucherent tous deux en vn mesme lict, ainsi qu'ils auoient accoustumé de faire toutes les nuicts depuis qu'ils estoient à Gonzanuert.

Fin du troisiesme liure du Romant Satyrique.



LE ROMANT SATYRIQVE.



LIVRE QVATRIESME.

DEsia le Soleil commençoit à dorer le sommet des montagnes, & à réjoüir tout le monde auec ses beaux rayons, lors que Oriston vint fraper à la porte d'Ennemidor, qui dormoit encores d'vn profond sommeil. Il auoit eu toute la nuict l'esprit agité de tant de diuerses pensees qu'il ne put s'endormir que sur la poincte du iour. Enuiron cette





Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google